

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

4

(

BU

405

FEUILLETON DE L'ETENDARD



LA VENGEANCE

DE

GENEVIEVE

(POUR FAIRE SUITE À CLÉRICALE !)

PAR

CLAIRE DE

*Bibliothèque de Québec
Le Séminaire de Québec,
rue de l'Université,
Québec 4, QUE.*



MONTREAL

BUREAUX, 31 RUE ST-JACQUES ; ATELIERS, 26 RUELLE
DES FORTIFICATIONS

1883

H
C
O
a

D

LA VENGEANCE DE GENEVIEVE

CHAPITRE PREMIER

Dans une maison populeuse du boulevard du Prince-Eugène, à la porte extérieure d'un modeste appartement, sur une plaque de cuivre on lisait deux noms, deux renseignements utiles au visiteurs :

MADemoiselle JULIENNE OUTIER

Professeur de français.

MADAME CARVÈS

professeur de dessin.

Si l'on tirait la boule de cristal, qui déterminait à l'intérieur une sonnerie aigrette, on

était introduit dans une obscure antichambre ; le matin, par une gracieuse fillette de huit ou neuf ans ; dans la journée, par une servante âgée : le soir, par un jeune homme boiteux, aux allures d'ouvrier, lesquels paraissaient tous appartenir à cette maison laborieuse, où ils remplissaient leur office d'introducteurs pendant les heures dérobées à leurs études ou à leurs travaux professionnels.

De cette antichambre, sommairement meublée, on passait dans un petit salon mieux éclairé, quoique d'une simplicité trop grande pour ne pas trahir la gêne, où les deux professeurs recevaient les visites annoncées.

Demandait-on Mlle Outier?... Une aimable figure apparaissait sur le seuil d'une chambre, du fond de laquelle semblait sortir une plainte de malade exigeante :

— Julienne!... Julienne!... ne reste pas longtemps, répétait la voix plaintive.

— Je reviens, maman, répondait Mll Outier, en envoyant un bon regard en arrière.

Elle s'avavançait alors, et, si le visiteur était un père ou une mère en quête d'une maîtresse de français, la conquête en était vite faite, par l'air affable, les manières attirantes et la franche physionomie de Mlle Outier.

Si c'était, au contraire, au professeur de dessin que le visiteur avait affaire, la-jeune introductrice, ou l'ouvrier boiteux, appelait Mme Carvès qui venait, d'un pas lent, avec un faible sourire, saluer qui la demandait, et tout aussi-

tôt, le nouveau venu se sentait saisi de respect, en face de ce beau visage blanc de cire, où s'allumaient des yeux profonds.

C'est que la beauté de Mme Carvès différait si fort de ce qu'on appelle de ce nom dans le monde !...

Le front immense, ourlé de cheveux blonds, semblait pencher sous un poids trop lourd. Les joues diaphanes gardaient une coupe pure. La bouche offrait des plis révélateurs... ces plis qui naissent des amertumes débordantes ou des sanglots contenus.

Le buste, aux contours harmonieux, pliait légèrement. La main fine et pâle, ne devait pas connaître les durs travaux. Le vêtement de deuil avait l'austérité monastique de la forme avec une grâce inconsciente dans le porter.

Avait-elle vingt-cinq ou trente-cinq ans?... Était-elle épouse ou veuve?... On ne savait.

Quelque chose d'immatériel enveloppait cette créature silencieuse et douce, dont la voix suave comportait des notes brisées, telles que celles d'un instrument où s'est appuyée trop lourdement une main maladroite.

On s'entendait aussi facilement avec elle, non qu'elle fit des frais d'amabilité comme sa compagne, mais parce que la modération de ses exigences et la distinction de ses manières lui conciliaient promptement les sympathies.

Mme Carvès apportait au travail la même rectitude. Elle professait le dessin sans enthousiasme, avec une invariable correction, aussi

loin de la chaleur factice de certains maîtres que de l'indifférence mal déguisée de quelques autres.

On apprenait près d'elle, et ses élèves l'aimaient.

Si les enfants se montraient satisfaits de sa justice, de sa patience, de sa bonté, les parents se plaignaient un peu de son extrême réserve. Jamais on ne vit professeur moins loquace; jamais on n'admit dans son intérieur femme plus résolument discrète.

C'était à décourager la curiosité la plus tenace. Quand on lui parlait de son passé, elle disait simplement que "la vie réserve à chacun de nous sa part d'amertume." Mais quelle part d'amertume avait-elle connue?...

Quand on l'interrogeait sur le présent, elle répondait avec l'accent de la sincérité qu'une mère est toujours suffisamment heureuse entre son enfant et du travail.

Quand on essayait de sonder ses espérances d'avenir, son sourire résigné expliquait mieux que ses paroles, qu'à son sens, le plus sage était de vivre sans projets, entre les mains de la Providence.

D'où les parents, mécontents du résultat négatif de leur petite enquête, concluaient avec dépit: "Mme Carvès est une femme charmante, un professeur excellent, mais un être bien mystérieux!"

Cette opinion se corroborait encore, dans les esprits curieux, lorsqu'ils avaient l'occasion

d'interroger les personnes de l'entourage de la jeune maîtresse de dessin : la servante du logis Carvès-Outier, et la concierge du No 115 du boulevard du Prince-Eugène, la babillarde mère Péchu.

Ces deux fonctionnaires du fourneau et du cordon valaient une agence de renseignements.

La servante, une vieille femme impotente du nom de Marianne, prenait un air scandalisé orsqu'on parlait de ses maîtresses sans toutes les formules du respect le plus quintessencié.

— Ne parlez donc pas sans savoir, disait-elle. Nos dames donnent des leçons parce qu'elles ont eu des malheurs. Elles sont nées riches et j'en ai vu une surtout, en ses beaux jours, plus huppée, plus brillante qu'une princesse ! c'est Mme Outier, la bonne vieille dame !... Mais voilà, son mari a mal fait ses affaires, et son dernier associé, M. Martel, qui a été mon maître aussi, n'a pas pu le retirer de peine. On dit même qu'il l'y avait mis... mais je ne l'ai pas su. Mlle Julienne, très courageuse, s'est faite institurice pour soutenir sa mère, d'abord en Angleterre, puis chez elle. C'est une fille de grand cœur. D'ailleurs, allez ! chez nous, c'est la maison des grands cœurs. Mme Carvès !... Y a-t-il au monde une femme plus vaillante, avec des chagrins comme les siens ?... Une femme qui a eu tout le bonheur possible, et qui se voit, encore si jeune... et si jolie... et sans fortune, sans mari, sans même un nom !... Ah ! c'est

comme cela. Des aventures étonnantes !... Cette petite dame, qui est un ange, ne raconte pas ses misères de famille, mais je les sais, moi, et si je voulais les dire... Seulement, je ne les dirai pas.

La concierge du no 115 daignait approuver cette réserve, et continuait en s'adressant aux indiscrets :

— Marianne fait bien de ne pas raconter les malheurs de cette bonne petite Mme Carvès... Mme Carvès... vous savez, ce n'est pas son nom, ou plutôt ce n'est pas le nom de son mari c'est le sien de jeune fille. On n'a jamais rien vu de pareil à ce mari-là !... Un joueur, un débauché, qui lui a mangé sa fortune, l'a forcée à divorcer... Oh ! n'ouvrez donc pas les yeux si grands que ça... en Suisse, on divorce très bien. Le mari est Suisse. Un monstre d'homme !... qui s'est remarié, a refait sa fortune et se moque pas mal de sa vraie famille !... Tout ça par les mauvais conseils d'un vieux méchant beau-père, qui avait pris la petite dame en grippe, sans qu'on sache pourquoi, et qui l'a torturé, tyrannisé, vilipendé !... tant de tant que la pauvre femme en a quasiment perdu la tête ! Elle s'est sauvée de chez ses tyrans emportant sa fille, qu'on voulait lui prendre, pour en faire une impie comme le grand-père... quel que criminel caché, vous savez, ce grand-père.

Et tandis que la dignitaire de la loge s'arrêtait pour respirer, la vieille servante reprenait avec volubilité

— Perdu la tête!... oh! oui, mère Péchu, on le peut dire. Sans la science de son cousin, le docteur Placial Molin, nous ne l'aurions plus, la chère dame. En voilà un docteur!... si jeune et si savant!... Et aussi le dévouement de Jacques Ferrat, le petit locataire boiteux de la mansarde, vous savez bien... qui s'est joliment employé à aider tout le monde, pendant cette terrible maladie que Mme Carvès a taite en arrivant de Suisse. En voilà un encore qui baiserait la marque de ses pas!... Il paraît qu'elle l'a sorti de misère, autrefois, pour en faire un bon travailleur. Enfin tout le monde l'aime, quoi? elle et sa petite Jeannine, qui est tout de même bien plaisante et bien belle, pour une gamine de huit ans; et penser que le monstre de mari et le gremlin de beau-père?... Mais, j'ai dit que je ne raconterais rien. Je ne suis pas faite pour trahir les secrets de mes maîtresses; ah! mais non.

Sur cette conclusion triomphante, Marianne rentrait dans son silence digne, et son amie, Mme Péchu, témoignait une fois encore son approbation d'une telle conduite.

Les questionneurs demeuraient perplexes en face de ces demi-révélation, de ces aventures entrevues qui ouvraient, sur le passé de l'énigmatique jeune femme, des perspectives piquantes.

Paris est aussi la ville des câncans; quartier par quartier, la tribu "des visins" veut tout connaître.

Pour eux, il eût fallu refaire par le menu l'histoire de l'existence mouvementée de Geneviève Bourgeal, née Carvès, dont les péripéties poignantes ont été racontées dans un premier récit : *Clericale* !...

Mais ces confidences tronquées, si incomplètes qu'elles fussent, suffisaient à démontrer qu'un mystère enveloppait le passé de cette créature passive, résignée, distinguée.

Divorcée !... un mari qui l'a ruinée !... un beau-père qui l'a torturée !... une enfant qu'on voulait lui enlever !... Un vieillard qui est un criminel !... oh ! oh !

Quelle mine à commérages !... Que d'aventures intéressantes dont il serait délicieux de connaître les détails !... et combien ces bribes indiscretes, tombées de la cuisine dans la loge, et de la loge dans l'oreille des curieux, redoublaient l'appétit de ces derniers.

Mais il fallait se contenter de cela. Si les deux commères bavardes du No 115 en savaient davantage sur Geneviève Bourgeal, née Carvès, celle-là même qu'on appelait "Mme Carvès," elles n'allaient jamais beaucoup plus loin dans leurs racontars, ce qui faisait supposer une science moins entière en réalité qu'en apparence.

Et pourtant Marianne en savait bien long, bien long, sur cette existence brisée.

Une seule fois, la vieille servante dépassa les bornes que sa démangeaison de parler s'imposait difficilement. C'est qu'elle crut agir dans

l'intérêt de sa maîtresse, tout en satisfaisant enfin sa joie de se montrer si bien instruit passé de Mme Carvès.

Le passé de Mme Carvès!... l'énigme que les voisins, les fournisseurs, les imbéciles, avec la persévérance innée des désœuvrés et des curiosités tenaces, voulaient percer à tout prix.

Il vint un matin dans la loge du No 115, une belle dame, littéralement couverte de faille, de dentelles et de bijoux : Une gravure de modes vivante, haute en couleur, de douteuse distinction, mais d'opulence positive.

Elle avait l'apparence impérieuse, le verbe élevé, l'air inquisiteur.

Elle voulait savoir "tout ce qui touchait Mme Carvès, depuis son mariage jusqu'à l'heure présente, parce qu'on la lui avait dépeinte comme une personne très méritante, injustement poursuivie par la destinée, et qu'elle voulait se rendre compte par elle-même du degré de confiance et d'estime qu'il fallait accorder à cette maîtresse de dessin."

La servante de Mmes Outier et Carvès prétendit d'abord n'avoir rien à dire de plus que ce que tout le monde savait déjà ; la parfaite honorabilité et le talent de professeur de la jeune femme.

Mais la dame parée comme une chasse fit clairement entendre qu'elle avait des projets sérieux d'une grande importance, pour l'avenir de Geneviève Carvès, et de sa fillette Jeannine,



Oh ! des projets d'un intérêt capital pour l'enfant.

Marianne, qui adorait Jeannine, se prit à hésiter.

On la prévint qu'il fallait bannir la méfiance et les réticences de son récit, pour mériter la reconnaissance de la belle dame, dont la main chargée de bagues jouait négligemment avec un porte-monnaie rebondi.

Marianne ne résista plus que faiblement.

— J'entends savoir tout, insista la dame aux bijoux : il s'agit de la fortune de Jeannine... et je saurai récompenser votre franchise.

Marianne raconta tout.

— Je ne saurais pas la fin des fins, dit-elle, si Mme Carvès, malade et presque mourante, ne nous avait elle-même, dans son délire, mis au courant de sa vie. Une vie qui est un roman, madame ! Voilà.

“A dix-huit ans, son tuteur, M. Martel, chez qui j'étais en service, a tiré Mlle Geneviève Carvès du couvent, pour la marier à un ingénieur, M Léon Bourgeal, fils d'un vieux monsieur “qui avait fait de la politique,” comme on dit ; il avait même été condamné, déporté, et puis amnistié. C'étaient des amis de mon maître.

“Le mariage faillit, dès le premier jour, n'être pas heureux. On n'a pas du tout de religion dans cette famille-là. Le père ne voulait même pas passer par l'église en sortant de la maïfie ; il conduisit tout droit la noce au restaurant. Jamais on n'avait vu ça !...

“ La petite mariée n’y pouvait pas croire. Le marié, pour ne pas trop la choquer tout d’abord, l’emmena à la campagne, où il avait fait faire ses publications, et on les maria dans l’après-midi, sans invités, sans messe, sans orgue, rien qu’avec les témoins. Le docteur Placial Molins, — un docteur tout jeune qui en sait autant que les vieux et qui est le cousin de la mariée, — revint désolé de cette cérémonie qui ne présageait rien de bon.

“ En effet, quand le jeune ménage eut un bébé... Vous savez, la jolie petite Jeannine?... le grand-père et le père ne voulurent pas entendre parler de baptême!... N’est-ce pas une horreur que des païens semblables?... La jeune mère, bien malade, croyait le baptême fait, mais quand elle l’apprit, il y eut des discussions!... et des larmes!... si bien que, l’enfant ayant le croup, ce fut la mère qui la baptisa, la nuit, dans la crainte de la voir passer dans ses bras avant d’être chrétienne. Le grand-père, qui le vit, entra en fureur et ne pardonna pas cette désobéissance; il détestait, d’ailleurs, cette pauvre petite dame, parce qu’elle en savait trop long sur son compte.

“ Il faut vous dire, madame, que mon maître, M. Martel, allait souvent voir à Fontenay-sous-Bois, son vieil ami Bourgeal. Un soir qu’ils se promenaient tous deux avec Mme Geneviève, un cheval emporté renversa M. Martel qui fut mortellement blessé. On le transporta dans un restaurant du bois de Vin-

cennes, le *Chalet-Jaune*, où il mourut au bout d'une heure.

“Mais, avant de mourir, il fit ses dernières recommandations au vieux M. Bourgeal, lui remit toute sa fortune — des papiers... Je crois qu'on appelle ça des actions au porteur — qu'il gardait toujours sur lui, comme un vieux garçon méfiant qu'il était. Ah ! il aurait mieux fait de la confier à sa servante, cette fortune !... il lui en avait assez souvent promis une petite part !... et ce n'est pas Marianne qui aurait trompé les héritiers ! Ah ! Dieu non !... Il désignait deux héritiers, ce pauvre mourant... auxquels il fallait remettre 50,000 francs pour chacun : Mlle Outier et le petit Jacques Ferrat.

“M. Bourgeal promet et prit le portefeuille. On dit que c'est un... un fidéicommiss : un drôle de mot !... enfin !... Mme Geneviève, qui priait dans un coin, entendit cela, vaguement et sans chercher sur le moment à comprendre, parce que le mourant, qui ne se confessait pas, l'occupait bien davantage. Le médecin arriva, mais c'était trop tard. On transporta le cadavre à Fontenay-sous-Bois, chez M. Bourgeal.

“Seulement, madame, voyez la Providence : un garçon palefrenier du restaurant, par une petite fenêtre, avait vu et entendu toute cette scène, lui aussi, un garçon boiteux, mal élevé, pas grand chose, quoi !... Il s'appelait Jacques Ferrat,” ça l'intéressait, vous comprenez, madame, à cause des 50,000 francs. Tant mieux si ça se rapportait à lui, tant pis s'il s'agissait

d'un autre portant le même nom : il voulut toujours essayer.

“ Il s'en alla tout naïvement demander son héritage au vieux père Bourgeal, qui le prit par le fond de son pantalon et le jeta par la fenêtre. Le garçon palefrenier, qui n'était en ce temps-là qu'un méchant gamin, s'en retourna furieux, jurant de dénoncer le bourgeois qui ne lui rendait pas son bien ; mais il comprit peut-être qu'on ne le croirait pas, n'étant qu'un vagabond. Ensuite, un voyageur de commerce l'emmena en Angleterre pour lui porter sa boîte de marchandises et le servir, et M. Bourgeal se crut bien débarrassé de lui.

“ Car ce malhonnête homme ne rendait pas l'argent, ni au petit Ferrat, ni à Mlle Outier, qui ne pouvait réclamer, elle, ne sachant rien de rien. Ce n'étaient, d'ailleurs, pas des parents, ni des héritiers directs ; M. Martel n'en avait pas ; mais les enfants d'anciens associés et amis.

“ Pourtant Mme Geneviève qui se rappelait les paroles du mourant, rafraîchit la mémoire de son affreux beau-père ; il nia avoir rien reçu. Moi-même, j'allai lui demander si son ami Martel n'avait rien laissé pour sa pauvre vieille servante. Il nia toujours.

“ Pourtant, comme Mme Geneviève lui montra qu'elle savait tout, il la prit en horreur et commença à la rendre la plus malheureuse femme de la terre ; il la calomnia auprès de son mari, l'empêcha de remplir ses devoirs religi-

eux, la persécuta de toutes les manières... toutes... toutes.

“Ce fut un enfer que cette maison, pour la petite dame, d'autant plus que, pendant que le beau-père la martyrisait, le mari la ruinait, et la belle-sœur la tournait en ridicule.

“Encore une drôle de personne que cette belle-sœur!... une jolie demoiselle qui ne croyait ni à Dieu, ni à diable, qui n'obéissait qu'à ses caprices et ne s'accordait avec son père que pour détester la religion et ceux qui la suivent.

“Cette demoiselle Lucy Bourgeal était riche, par succession d'une tante. Sa dot fit envie à un chanteur... je crois qu'on appelle ça un ténor... qui demeurait dans leur voisinage. Il la demanda, le père ne voulut pas la donner en mariage à un homme de ce métier. Et ce furent des scènes sans fin.

“Mlle Lucy se laissa endoctriner par une mauvaise conseillère, Mme Avrial, amie du chanteur, et son amie à elle également. Si bien que la conseillère emmena la jeune fille à Londres, où le ténor alla les rejoindre pour se marier à la mode anglaise. Il paraît que cette mode là est beaucoup plus commode que la nôtre, puisqu'on n'a besoin ni de publications, ni de consentement, ni de prêtre. Ça lui allait, à Mlle Lucy.

“Quand le père Bourgeal apprit cette fuite, il devint fou de colère; il envoya son fils l'ingénieur du côté de l'Italie, sa belle-fille Gene-

vi
en
ét

vi
be
ne
léd
qu

Il
fat
ter
l'ai

me
Fen
n'a
Vo
viè
bar
“
que
et n
Bou
“
pou
men
con
prit
“
vou

viève en Angleterre, pour rattraper la belle envolée, car on ne savait pas au juste où elle était allée avec son amie Mme Avrial.

“L'ingénieur ne trouva rien. Mme Geneviève, avec des peines inouïes, rencontra sa belle-sœur mariée du matin!... et impertinente!... et mauvaise!... et disant que la malédiction de son père lui importait peu... qu'elle l'avait maudit la première!...

“La petite Mme Geneviève en était terrifiée. Il lui fallait revenir en France, bien triste et fatiguée; heureusement que son cousin, le docteur Placial Molins, était allé la rejoindre pour l'aider dans ses recherches et la ramener.

“Et savez-vous qui ils rencontrèrent, au moment de s'embarquer?... Le petit Jacques Ferrat, qui pleurait, ne pouvait payer sa place, n'ayant plus de maître, pas de pain, pas d'asile. Vous sentez bien, madame, que Mme Geneviève eut pitié de ce malheureux et le fit embarquer.

“Je vous donne ces détails, madame, pour que vous compreniez combien on a été injuste et méchant plus tard, dans cette vilaine famille Bourgeal, pour ma pauvre maîtresse.

“Elle ramena donc le gamin à Fontenay, pour ne pas le laisser se pervertir complètement; mais, quand le vieux M. Bourgeal le reconnut, il entra dans une fureur telle qu'il en prit une nouvelle crise.

“C'est là que la bonne petite dame, qui ne voulait pas déshonorer le nom de son mari et

de sa fille en accusant tout haut son beau-père de vol, se crut obligée de réparer une partie du tort qu'il faisait aux héritiers Martel. Elle envoya le gamin à Paris dans une école professionnelle, paya pour lui, lui fit apprendre un bon état; enfin, elle en fit un honnête homme, d'un chenapan qu'il était.

“Vous sentez bien que ça ne se fit pas en un jour. Pendant ce temps-là, le vieux Bourgeal, jurant que jamais il ne renverrait sa fille, défendait qu'on en parlât devant lui, brûlait son portrait, jetait ses habits au vent, et décidait enfin vouloir quitter le pays où l'on faisait trop de commérages sur son compte. Et il le fit, car c'est un homme d'une volonté du diable!...

“Les voilà donc tous en Suisse, à Clarens, je crois. Mais si vous pensez, madame, que la pauvre jeune mère fut plus heureuse, vous vous trompez grandement. Obligée de se cacher pour parler du bon Dieu à son enfant, allant aux offices à la dérobée, brusquée, moquée tout le long du jour... quelle vie!

“On l'appelait, par manière de sottise : Cléricale!... Je ne savais pas ce que cela voulait dire; maintenant, je vois que cela signifie beaucoup de foi, de patience et de résignation. Ils ne pouvaient pas comprendre, vous voyez bien.

“L'ingénieur lui mangeait sa dot, lui faisait signer des papiers en blanc, sans qu'elle se doutât, la bonne créature, de ce qu'on en voulait faire contre elle. Quand la ruine fut com-

plète, le beau-père rêva un riche mariage pour ce fils bien digne de lui, et, comme on ne pouvait se débarrasser de Mme Geneviève que par le divorce... une belle invention, allez!... on crut l'obliger à divorcer en produisant une demande soi-disant écrite par elle et signée de sa main.

“Ça, madame, c'est la plus grande vilénie qui se puisse voir!... Sa signature était vraie... puisqu'on lui avait fait signer en blanc, sous prétexte de ventes et d'arrangements avec les créanciers. On avait rempli ce blanc, et le tour était joué. On avait prévu aussi qu'elle résisterait, et le mari, dans ce cas, demandait le divorce à son profit, en accusant sa femme de mille horreurs, soufflées par le beau-père, entre autres d'avoir fait un voyage en Angleterre, avec un cousin... d'avoir adopté un orphelin sans aveu... d'avoir détaché sa petite-fille de lui... que sais-je?... il y en avait long de cette force.

“Pourtant, elle se défendit... mais sans jamais accuser personne. Sachant que son beau-père était un voleur et son mari un faussaire, elle ne voulait point les déshonorer. Elle disait que “les chrétiens ne sont pas des dénonciateurs.”

“Savez-vous ce qu'ils firent?... Ils lui enlevèrent sa petite fille!... et, quand elle la reclama avec un désespoir que vous imaginez, l'ingénieur déclara que le vieux M. Bourgeal l'avait emmenée avec son consentement, pour

l'élever à sa manière, sans l'Eglise et sans le bon Dieu.

“C'était trop, voyez-vous, pour Mme Geneviève. Se laisser torturer, passe, mais laisser faire de Jeannine une libre-penseuse, comme ils disent! . . . non, jamais. Elle en perdit absolument la tête, et courut chez le magistrat, d'un trait, comme une folle, déclarer qu'elle ne réclamait plus contre le divorce, que sa signature était bien ainsi, qu'elle acceptait tout, pourvu qu'on lui laissât sa fille. Le magistrat vit bien que la tête n'y était guère, mais l'acte était valable, par sa date même, et le divorce devait maintenant aller tout droit.

“Après ce coup de tête, on la crut morte. Le médecin ordonna qu'on lui montrât sa fille, et l'ingénieur la fit rentrer. La vue de l'enfant la fit revenir à la vie, mais pas à la raison. Elle s'imagina qu'on allait la lui reprendre et se sauva, la nuit, emportant Jeannine; je ne sais pas comment elle a fait pour venir de Suisse à Paris, la tête égarée et malade! . . .

“Toujours est-il qu'elle a fini par rejoindre son amie, Mlle Julienne Outier. Encore une que la bonne petite dame soutenait en secret pour la dédommager du vol de son beau-père. Toutes les vertus, je vous dis! . . . Mais maintenant elle n'avait plus un sou, elle non plus, et c'était au tour de son amie à la recueillir.

“Longtemps, son cousin Placial Molins, qui la soignait, crut ne pouvoir la guérir. Dans un accès de fièvre elle nous a raconté toute son

histoire, dont nous ne savions qu'une petite partie. C'est une pitié!... Le petit Jacques Ferrat, le boiteux, dont elle a fait un bon ouvrier, ne parlait que de la venger, d'aller dire leurs vérités en face à ses tyrans. Elle l'a calmé et il ne parle même jamais plus de l'héritage de M. Martel, volé par M. Bourgeal, pour ne pas faire de peine à sa bienfaitrice: car il est devenu aussi bon sujet qu'il était affreux gamin, avant qu'elle le sauvât de la perdition des rues de Paris.

"Aujourd'hui, tout le monde travaille: personne ne se plaint. Mme Geneviève a repris son nom de demoiselle et ne fait jamais de question pour savoir ce que deviennent les Bourgeal père et fils. Elle a pourtant appris que son mari... le lâche cœur!... a épousé une veuve riche, plus lâche encore, puisqu'elle a profité du malheur d'une autre femme. Jamais ma maîtresse n'en parle avec colère, mais j'espère bien que le bon Dieu se chargera de les punir tous."

Ici Marianne, absolument épuisée par l'ardeur qu'elle mettait dans ses paroles, s'arrêta sans souffle, pour étudier l'effet produit.

Pendant ce long récit, qui ne faisait cependant qu'effleurer les douleurs intimes de Geneviève, la dame n'avait cessé de jouer avec ses bagues, sa chaîne, ses bracelets, en affectant une sérénité que démentaient les plis de son front.

Lorsque la conclusion brutale de Marianne tomba durement dans ses oreilles, elle se leva

d'un mouvement brusque et repoussa sa chaise qui alla rouler au fond de la loge.

— Ah ! fit-elle d'un accent âpre, vous espérez ça, ma bonne femme, que le bon Dieu s'occupera des petites affaires de famille de Mme Carvès. C'est le supposer trop désœuvré, vraiment. Ce que je puis vous assurer en attendant, moi, c'est qu'elle aurait tort de regretter son mari. Un homme égoïste, faible, triste comme un éteignoir, grincheux et ingrat... car il me doit sa fortune et je ne lui dois que le spleen.

Et comme Marianne, stupéfaite, la regardait bouche béante.

— J'ai le droit de l'apprécier, reprit la dame élégante du même ton aigre ; je suis assez payée pour le bien connaître : je suis la seconde femme de M. Léon Bourgeal.

— Ah ! Seigneur ! exclama la servante absourdie. Qu'ai-je fait là ?

— Vous m'avez rendu service, en m'apprenant que mon beau-père était un voleur. Cela me servira à reprendre plus vite ma liberté. Merci, ma bonne femme.

— Mais pourquoi m'avez-vous interrogée, enfin ?... Qu'est-ce que cela vous faisait, à vous, les malheurs de ma pauvre maîtresse ? cria Marianne subitement furieuse.

— Je voulais savoir si M. Léon Bourgeal s'occupait de son ancienne famille. Je vois que non, et cela me surprend peu de sa part. C'est un mensonge de plus à son actif, car il laissait

croire qu'il avait des charges. Quelles charges?... Voilà pour vos renseignements, ma bonne femme.

Elle mit des pièces d'or dans la main de Marianne et sortit comme une trombe.

Marianne ayant retiré sa main avec colère, les pièces s'éparpillèrent sur le carreau de la loge. Mme Péchu accourut à ce bruit argentin, auquel ses oreilles de concierge ne pouvaient rester insensibles, s'aplatit sur le sol pour mieux chercher; mais soit myopie, soit distraction, trois louis seulement reparurent au jour.

— Tenez, prenez-moi ça, et pas de grimaces, fit-elle en les glissant dans la poche de Marianne. Est-ce que l'argent se refuse jamais?

— Ah! mais... c'est que... si vous saviez ce que c'est que cette dame? balbutia la vieille fille toujours épouvantée des suites possibles de son indiscrétion.

— C'est une dame riche qui vous paye. C'est tout ce qu'il faut, je pense.

— Elle m'a fait parler... Et maintenant!... Ah! sans la connaître, je disais qu'elle était lâche... C'est bien vrai tout de même... et le bon Dieu la punit déjà.

— Eh bien! laissez-le faire.

— Mais je ne veux pas d'argent pour avoir raconté les malheurs de Mme Carvès, moi...

— Avec ça, que vous en avez tant d'argent, vous!... et que vous n'en avez pas assez perdu par la faute des bourgeois!... La belle af-

faire quand une bourgeoise, à qui vous rendez service, vous en restitue un peu !

— C'est vrai, mais...

— Si c'est vrai, n'en parlons plus..

— Ah ! non, par exemple, il n'en faut pas parler ! si Mme Geneviève se doutait !... si elle savait que j'ai raconté...

— Croyez-vous que j'irai le lui dire?... Soyez tranquille. Demain soir, qui est dimanche, vous viendrez manger quelques marrons avec moi. Apportez un litre de vin blanc et nous boirons à la santé de votre petite dame. Cela ne vaudra-t-il pas mieux pour elle et pour vous ?

Le raisonnement positif de Mme Péchu apaisa les premiers remords de Marianne, plus fidèle qu'éclairée, qui se persuada, d'ailleurs, assez vite, n'avoir rien dit sur la femme divorcée de Léon Bourgeal que sa seconde femme ne sut déjà.

— Tout ça... conclut-elle, c'est curiosité et jalousie. Ce ménage de divorcés n'est pas heureux, tant mieux. Je ne suis pas si bonne chrétienne que Mme Geneviève, moi, et tout réfléchi, cette visite me fait plaisir, parce que je lui ai dit son fait, à cette vilaine dame, et ça me soulage !

jo
dr
où
ad
un
d'
las
Ju
jo
ve
lu
tra
teu
su
pa

CHAPITRE II

Parfois, lorsqu'elle rentrait fatiguée d'une journée de leçons, Mme Carvès, après un tendre baiser à Jeannine, entrait dans la chambre où la plaintive Mme Outier, à demi paralysée, achevait de souffrir, et se laissait tomber sur une chaise basse, comme secrètement accablée d'un indicible fardeau.

En la voyant fixer ses beaux yeux doux et lassés sur le maigre feu de la communauté, Julienne Outier, la demoiselle d'honneur des jours heureux, l'amie fidèle des jours d'épreuves, se penchait affectueusement vers elle et lui disait avec une caresse :

— Repose-toi... Ne parle pas... Tu as trop travaillé, pauvre Geneviève !

Oh ! oui, pauvre... pauvre Geneviève !

C'était Geneviève à trente ans — les lecteurs de *Cléricale* ! ne reconnaîtraient pas cette suave figure de martyre — car les années ont passé depuis ce drame intime de Clarens-Cha-

let, où la mère, poussée à subir le divorce par la crainte de perdre sa fille, s'enfuit de la maison maudite emportant son enfant.

C'était Geneviève, gagnant le pain du jour, pour elle et pour Jeannine que son père avait oubliée mieux que si elle fût morte.

C'était Geneviève, libre, de cette indépendance spécialement odieuse du divorce, qui n'était, pour elle catholique, ni le veuvage, ni la liberté.

Quand elle regardait en arrière, la jeune femme éprouvait la sensation du cauchemar, de l'épouvante, du vide. Elle fermait les yeux espérant fuir la vision du passé ; mais elle les rouvrait pour ne plus vivre avec ce passé de tortures, dont les grandes lignes se dressaient encore dans sa mémoire.

Pourtant, on ne pouvait raconter en entier l'odyssée de Geneviève ; il y avait une lacune dans ses souvenirs depuis l'heure sombre où la mère affolée quitta nuitamment Clarens-Chalet, emportant sa fille pour tout bien jusqu'au jour où les deux voyageuses vinrent frapper à la porte de Julienne Outier.

Comment Geneviève s'y était-elle prise, avec la fièvre dans le sang, une fillette à la main, pour mener à bien le fatigant voyage de Genève à Paris ? C'était miracle qu'elle eût pu l'accomplir.

Dans ses idées confuses, rien de net ne se dégagait à cet égard. Jeannine n'en pouvait dire beaucoup plus. On avait pris un petit

bateau, puis un grand bateau, puis un wagon ; on avait traversé une grande ville et beaucoup de petites. Sa mère avait encore été malade en route ; il avait fallu s'arrêter. . . puis repartir. Enfin, la notion du temps demeurant à peu près inconnue des enfants et des fiévreux, Geneviève ne se rendit jamais compte de celui qu'elle avait employé dans sa fuite.

Comment ceux qui la recueillirent auraient-ils accablé de question cette malade inconsciente ? . . . A peine osaient-ils l'interroger. Si, dans son délire, elle n'avait elle-même, et pour la première fois, levé tous les voiles de son existence douloureuse, ils auraient ignoré tant de souffrances chrétiennement dissimulées à ses amis !

Ses amis, c'est-à-dire Julienne, Placial Molins, Mme Outier et la vieille Marianne, auxquels se joignait le reconnaissant Jacques Ferrat.

Ils apprirent, dans veilles terrifiantes, mille détails inconnus, poignants, des faits personnels mêmes, qui éclairaient d'une subite clarté le passé à peine entrevu.

C'est ainsi qu'ils virent défiler, dans les récits enfiévrés de la malade, toutes les scènes du *Chalet-Jaune*, du fidéicommiss, du vol dont M. Bourgeal s'était rendu coupable, de la haine vouée par le beau-père à la belle-fille, et les conséquences épouvantables de cette haine féroce.

L'étonnement de Julienne Outier, en appré-

nant quelle part de l'héritage de M. Martel lui avait été soustraite, se doublait de profonde pitié pour celle qui payait si cher la découverte de ce secret.

Jacques Ferrat, sachant alors, pour la première fois, combien la bonne œuvre que Geneviève avait entreprise — en l'arrachant à la misère, en le faisant chrétiennement élever — avait influé sur l'existence de sa bienfaitrice, se fondait en reconnaissance.

Le docteur Placial Molins demeurait partagé entre l'admiration la plus entière et l'inquiétude la plus ardente.

Cette femme mourante, affolée, qu'une main divine seule avait pu conduire de Suisse jusqu'au seuil de ses amis, n'allait-on pas venir la leur disputer ? . . .

Le beau-père ne réclamerait-il pas sa victime ?

Le mari ne voudrait-il pas conserver ses droits sur l'enfant ?

Impossible d'expliquer tout d'abord comment, après la fuite de Clarens-Chalet, cette surprenante famille ne s'était pas mise en demeure de retrouver la fugitive, n'avait fait aucune démarche pour l'empêcher de gagner Genève et Paris.

Après réflexions, la conduite étrange des habitants de Clarens-Chalet devenait plus admissible. La jeune femme ayant, dans son égarement, — par suite de quelle pression odieuse ! — consenti au divorce, son départ immédiat de la maison conjugale pouvait paraître naturel.

Et ce départ, qui réjouissait secrètement au fond ses misérables auteurs, s'il n'était pas ébruité, ne pouvait nuire à la solution de leur grande entreprise : "le divorce par consentement mutuel."

Restait l'enfant. Un autre père se fût, sans doute, alarmé de sentir l'innocente créature jetée à travers le monde par la volonté d'une mère irresponsable de ses actes, perdue de douleur brisée par le mal.

L'ingénieur Léon Bourgeal était au-dessus de ces faiblesses. En réalité, il s'était livré à une prudente enquête sur la direction suivie par Geneviève, afin de n'être point pris au dépourvu, et ne se point donner des torts en paraissant ignorer le refuge de son enfant, si, par impossible, le divorce venait à ne pas être prononcé.

Mais la loi étrangère, si surprenante qu'elle nous paraisse en ces matières, suit son invariable cours, comme notre loi suit le sien.

Nous ne nous attarderons donc pas à raconter par quelle série de formalités, ignorées jusqu'à nouvel ordre des Français, "Léon Bourgeal et Geneviève Carvès, épouse Bourgeal, furent légalement mis en possession des bénéfices du divorce, par consentement mutuel."

Par consentement mutuel!!! Rien ne manquait, on le voit, à l'ironie suprême de ce jugement.

Placial Molins, qui s'était mis en relation avec un homme de loi suisse, fut instruit de

ce résultat, alors que Geneviève n'était pas encore en état de l'apprendre.

Et, tout épouvantés, les amis de la malheureuse femme se disaient entre eux :

— Ménageons-la. Cachons-lui la vérité. Un tel coup l'achèverait.

Et les mois s'ajoutèrent aux mois, sans que Placial, penché plein d'anxiété sur cette intelligence obscurcie, eût osé y porter la lumière.

Enfin, à l'époque où nous sommes parvenus, la lumière était depuis longtemps faite. L'intelligence avait repris la lucidité, le cœur la souffrance, l'âme la résignation.

Geneviève savait, maintenant.

Elle envisageait l'irréparable avec fermeté.

Elle subissait une loi étrangère ; elle n'entendait pas en accepter les bénéfiques. On avait pu la dégager de ses liens : elle ne s'en dégageait point elle-même.

Catholique, elle repoussait le divorce que repousse la religion. Miséricordieuse, elle n'avait que des prières pour le malheureux dont elle ne portait plus le nom et qui n'avait pas craint, quelques semaines après la décision des juges, d'offrir ce nom flétri à une veuve sans conscience : Mme Caroline Escouvar.

Geneviève travaillait avec courage pour élever sa douce et belle Jeannine, à laquelle on cachait la scandaleuse vérité. Quand l'enfant demandait son père et son grand-père, en lui répondit qu'ils voyageaient, très loin.

Puis on n'eut plus à mentir, car elle n'interrogea plus.

Dans le logis sévère où s'abritaient le travail et la souffrance, au moins les douceurs de l'amitié ne manquaient point aux pauvres femmes, et les services dévoués ne leur faisaient point défaut.

Autour de Mme Outier, à peu près en enfance, la vieille Marianne traînait ses propres infirmités avec un bon vouloir plus méritoire que celui qu'elle avait, jadis, montré pour M. Martel, car alors, elle espérait une petite part de l'héritage. Maintenant, elle n'espérait qu'un toit pour s'y éteindre en paix.

Le véritable serviteur de la maison, serviteur volontaire, sans gages, et qui croyait ne jamais donner assez de ses forces et de son cœur, c'était Jacques Ferrat.

Le vagabond de Fontenay-sous-Bois, devenu ouvrier typographe dans une grande imprimerie, grâce à l'instruction professionnelle rapidement acquise près de frère Liacim, était alors un garçon de dix-huit ans, point beau, petit de taille, délié d'esprit, fin comme l'ambre, gai, travailleur, honnête.

En dehors de l'atelier, où sa conduite méritait de constants éloges, il ne connaissait d'autre paradis terrestre que le sombre quatrième étage du boulevard du Prince-Eugène ; il s'ingéniait de mille façons à s'y rendre utile à sa bienfaitrice, à mériter de ses lèvres pures un sourire encourageant.

Du gravoche parisien, il avait gardé les allures rapides, les subtilités économiques, l'art des marchés inattendus. Devenu le factotum de la maison, il se chargeait des courses, des emplettes, des corvées, songeait à tout, suffisait à tout.

On ne savait trop si la plus grande partie de ses honoraires de typographe ne se mêlait pas en secret à la maigre bourse de la communauté. Geneviève le soupçonnait. Jacques s'en défendait comme un beau diable :

— Eh !... n'approfondissez pas ! disait doucement Placial à sa cousine.

En retour de ses services, Jacques recevait asile dans une mansarde de deux mètres carrés, située sous le toit, et dépendante du logement de ces dames.

Le plus humble apprenti de son imprimerie ne s'en fût point contenté. Il s'y déclarait logé comme un Crésus.

D'ailleurs, Jacques n'y montait guère que pour y dormir. Son métier, ses courses, et le soir, au coin d'une table, les répétitions d'orthographe que Jeannine recevait de lui, emplissaient largement ses heures.

Il ne rougissait pas de servir Dieu, maintenant qu'on lui avait appris à le connaître, avec la même crânerie convaincue qu'il apportait autrefois dans le mal.

Ses jambes inégales lui attiraient encore les railleries des camarades, lesquelles glissaient sans entamer sa belle humeur, sans atteindre à

la d
vail
P
tait
Gen
cès,
doct
Sé
lente
méd
faire
merc
O
men
tage,
faut
pas s
S
gnon
riche
diffic
bron
tepu
salon
corre
Paris
lente
Pl
plât
qu'un
effet,
vagu

la dignité naïve que lui avaient créée le travail et l'éducation.

Placial Molins, auquel Jacques Ferrat reportait une grande part du culte dont il entourait Geneviève, faisait de la médecine avec le succès, relativement long à se produire, d'un jeune docteur qui débute.

Sérieux, consciencieux, de manières excellentes et de conseil sur, même en dehors de la médecine proprement dite, il commençait à faire sa trouée dans la clientèle du grand commerce du quartier du Château-d'Eau.

On l'estimait beaucoup, on l'aimait facilement. S'il eût consenti à se répandre davantage, les invitations ne lui eussent pas fait défaut ; mais il refusait toute réunion qui n'aurait pas son art pour résultante ou pour mobile.

S'il eût écouté les avis de nombre de compagnons d'études, il eût cherché à conclure un riche mariage — ce qui n'eût point été trop difficile parmi les héritières de fabricants de bronzes d'art ou de négociants retirés — il eût tenu un bel état de maison, fait montre d'un salon somptueux et tiré vanité d'un équipage correct. Ces choses-là posent un médecin à Paris, et font accourir à lui la clientèle opulente.

Placial savait à merveille, quoiqu'il ne lui plût pas d'employer ces moyens de réclame, qu'une femme aimable, bien posée, pouvait en effet, lui apporter la fortune, la réputation, la vogue.

Mais il se bornait à répondre que sa vocation ne lui semblait pas le mariage.

Pourtant, quand il voyait passer un couple heureux, jeune et charmant, quand un bébé rose apportait innocemment son front aux lèvres de son docteur, il tressaillait et demeurait sombre.

Dans l'intimité du boulevard du Prince-Eugène, dans ce cher quatrième étage, où l'on aimait si bien, son front s'éclaircissait, et le sourire revenait dans ses yeux mélancoliques.

Il apportait là, force, courage, reflet de la vie extérieure, écho du bonheur d'autrui.

Il mettait du baume sur les blessures morales et sur les souffrances physiques, dans cet intérieur féminin.

Là, seulement, par un facile accord, personne ne lui parlait mariage, bien que Mme Outier, dans l'affaiblissement de ses facultés, eût cent fois déclaré qu'elle entendait le lui conseiller.

Soit qu'elle l'oubliât, soit que la physionomie du docteur ne l'encourageât point à le faire, soit enfin que les yeux suppliants de Julienne l'eussent avertie que ce n'était point un sujet à traiter entre eux, la bonne dame se taisait toujours.

Geneviève, avertie par son instinct, se gardait bien de soulever une question qu'elle devinait délicate ou douloureuse.

Julienne... mais qui pourrait dire le motif qui clouait obstinément les lèvres de Julienne ?

Ce motif, Geneviève le soupçonna brusquement, pour la première fois, le jour où le premier bruit de guerre circula dans Paris.

— La guerre ? s'écria la jeune fille en pâlisant. Vous dites, monsieur Placial, que nous pourrions bien avoir la guerre avec l'Allemagne ?

— On le répète avec une insistance qui rend probable ce gros événement, mademoiselle, répondit le docteur.

— Et, si c'était vrai, que feriez-vous ?

— Moi, mademoiselle, Julienne ?

— Oui, vous... médecin civil, en dehors de toute attache avec l'armée ?

— Je ferais ce que les circonstances me montrent comme mon devoir.

— Vous resteriez, alors, tout naturellement.

— Je ne le crois pas. Si l'on formait des réserves, des ambulances, je m'offrirais aussitôt.

— Sans y être contraint ?

— Ah ! mademoiselle Julienne !... Vous m'estimez trop pour supposer que, la guerre éclatant, je puisse attendre, avant d'offrir mes services, qu'on vienne les requérir.

L'accent du jeune homme eut une involontaire amertume en prononçant ce reproche indirect.

— O monsieur... vous ai-je donc fâché, en disant cela ? murmura tristement Mlle Outier. Je vous crois capable de tous les courages... même du plus inutile, hélas !... celui de songer moins à votre bonheur qu'à votre dévouement.

Sa voix se brisa en prononçant cette phrase, dont le sens énigmatique glissa sur l'indifférence maternelle, mais éveilla le doute dans un cœur ami : celui de Geneviève.

Julienne était devenue toute pâle.

Placial, qui la regarda par hasard, supposa que ce mot terrible "la guerre" suffisait à troubler cette nature sensible ; mais Geneviève entrevit davantage, et ses yeux, où brillèrent subitement une douce lueur, s'arrêtèrent, pensifs sur les têtes penchées des deux jeunes gens, auxquels Jeannine montrait un dessin.

Et pourquoi non ? . . . Ce qu'elle croyait lire dans la voix altérée de Julienne, dans sa pâleur, c'était la chose la plus louable, la plus légitime.

C'était la reconnaissante affection de Julienne pour celui qui soignait sa mère depuis tant d'années.

C'était la muette sympathie de Julienne pour celui qui mettait à leur foyer morne un peu de sourire et d'espoir.

C'était le craintif effroi de Julienne pour celui qu'elle savait capable de s'exposer à tous les dangers, si la patrie réclamait ses services.

Et Geneviève voyait bien aussi, tout à coup, que si chez sa fidèle amie, rien n'était plus simple et plus profond à la fois que ce sentiment, Placial ne le partageait pas avec la même intensité silencieuse. . . Peut-être même Placial ne le soupçonnait-il pas.

— Je l'aiderai à voir plus clair, se dit la

douce créature, dont tout le bonheur ici-bas consistait désormais à rêver celui des autres.

Le soir même, se trouvant un instant seule avec son cousin, Geneviève entama sans préambule le sujet qui la préoccupait.

— Mon bon Placial, lui dit-elle, j'ai si bien appris à penser tout haut avec vous, que je ne puis vous dissimuler une inquiétude qui me vient à l'esprit souvent, et qui depuis quelque heures, a pris un subit développement.

— Une inquiétude ? ... pour moi ?

— Pour vous.

Placial sourit amicalement, en homme qui trouvait ce début bien grave. Il n'avait que des sourires tristes et doux pour Geneviève.

— Voyons, ma cousine, confiez moi cette grande inquiétude. Je savais avoir place dans vos affections, mais dans vos terreurs pas du tout.

— Oh ! mes terreurs ! ... le mot est trop grós. En tout cas, ce serait de vous voir passer à côté du bonheur sans le reconnaître.

— En vérité ? ... Le bonheur est-il donc en train de courir les rues ? ... Ce n'est guère que là que je puis le croiser, pourtant, car au chevet de mes malades, je rencontre tout autre chose, allez.

— N'y a t-il donc, au monde, pour faire cette rencontre heureuse, que le chemin public et les chambres de mourants ? ...

— Il y a encore les cours de mon cher maître Broca ... On n'y traite point du bonheur, que

je sache. Et puis, il y a mon appartement de garçon, où je n'ai point l'occasion d'introduire le beau visiteur dont vous parlez, ma cousine.

— Eh bien ? . . . Et notre logis ? N'y saurait-on trouver rien de bon ?

— On y trouve la douceur, la dignité, la paix, puisque vous y êtes, Geneviève.

— On y trouve le dévouement, la beauté sans apprêt, et la tendresse généreuse, puisque Julienne l'habite, répliqua-t-elle vivement.

— Certes, rien n'est plus vrai, fit-il avec une mine étonnée ; mais je ne comprends pas . . .

— N'avez-vous donc jamais songé à vous créer un intérieur aussi, vous, mon cher Placial ?

Le jeune homme tressaillit

— Moi ?

— Oui, vous, si bien fait pour les honnêtes joies de la famille !

— Mais pourquoi me parler . . .

— Vous, qui avez toutes les délicatesses, l'instinct de tous les dévouements et qui pourriez entourer une femme de tant de saintes joies.

— Geneviève ! . . . vous croyez cela ?

— Si je le crois ? . . . mais je ne connais pas d'être meilleur que vous, Placial.

— Alors . . . vous pensez ? . . .

— Je pense, qu'à votre âge, dans votre position, le rêve dont je vous parle devrait hanter votre esprit.

— Et qui vous dit que ce rêve n'ait pas été chassé par moi ?

— Ah !... vous l'avez fait ?... avouez-le.

— Je l'ai fait.

— Enfin, beau mystérieux, vous entrez dans la voie des confidences !

— Je l'ai fait, parce que c'est la vie saine, la vie utile, que tout homme entrevoit comme but.

— Un but que vous n'aviez pas poursuivi, cependant.

— Il m'a échappé. J'étais trop jeune. Je ne le pouvais saisir.

— Et maintenant ?

— Maintenant ?...

Un trouble douloureux se peignit sur les traits sévères du jeune docteur. Il répondit d'un ton bas, d'une infinie tristesse :

— Maintenant, Geneviève... ce but, le seul entrevu, le seul désiré... le seul irréalisable... est aussi loin qu'il le fut jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que la seule femme dont j'eusse voulu faire ma compagne me répondrait qu'elle n'est pas libre, si j'avais la faiblesse de lui montrer mes regrets.

— Pas libre ?

— Non, parce que cette femme, grande dans l'infortune et chrétienne avant tout, refuserait d'user d'une liberté que les hommes lui ont faite, seuls, sans la ratification divine.

Geneviève subitement éclairée, montra son beau visage tout rayonnant de loyauté, d'amitié, que n'altérerait ni surprise forcée, ni coquetterie indigne de sa généreuse nature.

— Ah ! Placial ! murmura-t-elle tristement ; j'avais rêvé, moi, tout au contraire, qu'une douce et bonne créature comme Julienne effacerait les illusions enfantines, les amertumes du présent, et trouverait grâce devant votre misanthropie. Le voulez-vous ?

— Je ne le puis, répondit-il gravement, sans détourner son honnête regard.

Dieu, qui avait vu son sacrifice, n'avait point à l'absoudre d'une défaillance de conscience.

— Plus tard... plus tard... dit Geneviève. Laissez-moi croire que l'avenir réalisera mon rêve.

Mlle Outier, entrant dans le petit salon, interrompit cet entretien. Elle apportait le journal du soir, encore tout humide du contact des presses. Elle n'osait l'ouvrir. Sa main tremblait.

— Tenez, dit-elle à Placial ; voyez, docteur, si l'on parle guerre.

Le jeune homme jeta un regard rapide sur le compte rendu de la chambre des députés.

— La guerre est déclarée, fit-il simplement.

— O mon Dieu ! exclama Geneviève.

— Je vous remercie, docteur, dit Julienne d'une voix faible.

Et, peut-être pour cacher des larmes, elle ressortit aussitôt.

— Ainsi vous partirez, décidément, Placial, demanda Geneviève, si des ambulances s'organisent ?

— Si j'avais pu hésiter, je n'hésiterais plus, conclut-il.

On se souvient que, dans les prévisions de l'armée, l'aide de la médecine civile ne devait point être appelée à se produire. Bientôt, hélas! ces prévisions reçurent un renversement absolu; nos premiers désastres, bientôt suivis de nouvelles douleurs patriotiques, rendirent utile le dévouement de tous.

Comme il l'avait annoncé, Placial n'attendit pas que ce dévouement fût reconnu nécessaire. Il entra, le premier, dans le corps de santé militaire, pour y prendre aussitôt le service d'aide-major.

En cette qualité, il devait faire la campagne de France.

Il la fit, et nombre de pages seraient à écrire sur les misères de l'armée, qu'il partagea en soldat et soulagea en praticien.

Mais ce serait s'attarder, et, quand on touche à cette période, les événements vont si vite, si vite, que la plume ne peut suivre le vol prodigieux où tourbillonnaient follement les hommes et les choses de notre pauvre France.

Et pendant que Placial suivait les combattants loin de Paris, autour de Paris encerclé de fer et de feu, on se battait non sans courage, certes, mais sans résultats.

La première ambulance qui se créa dans la ville assiégée vit accourir, pour offrir son aide, l'actif Jacques Ferrat.

Ses jambes inégales ne lui permettaient pas de prendre le fusil du volontaire. Combien il

le regrettait ! Sa seule consolation, dans cette disgrâce, consistait à se répéter :

— Du moins, je ne m'éloigne pas. Si ma chère bienfaitrice a besoin de moi, chaque jour le " terre-neuve " est là pour la défendre.

Pourtant, comme en ces premières heures d'enthousiasme, les bras affluèrent, les services de Jacques Ferrat ne furent pas acceptés tout d'abord. Les imprimeries fonctionnaient encore il put continuer quelque temps à imprimer les dépêches fantastiques de province et les tristesses de Paris.

Ce dont Geneviève eut grand besoin surtout en ces heures de crise, ce fut de travail. Les Parisiens riches avaient fui à temps la cité menacée. Les autres ménagèrent leurs ressources. Plus d'acheteurs dans les boutiques demicloses ; chez les professeurs, plus d'élèves.

Quelques enfants du quartier—deux ou trois à peine — demeuraient fidèles aux leçons de grammaire et de dessin de Julienne et de Geneviève, leçons que le canon de l'investissement ponctuait lugubrement.

Peu à peu, le souci des leçons désertées fut remplacé par le souci de vivre,

Heures lourdes ! heures sombres ! Les pauvres femmes connurent le froid, les privations, le pain sans nom, les rations dérisoires, les longues stations devant les boucheries, les angoisses patriotiques et la terreur du lendemain.

C'était le siège de Paris : ce nom suffit à peindre tant d'angoisses !

CHAPITRE III

Un matin, Jeannine descendit en courant, son pied vif effleurant à peine les marches ; il s'agissait d'épargner aux jambes raidies de la vieille Marianne l'ascension des quatre étages : elle volait.

Le café de Mme Outier, c'était sacré !... Paris pouvait être investi, se rendre, brûler ou crouler, qu'importait à la pauvre dame ?... il lui fallait sa boisson favorite. On s'ingéniait à lui procurer.

La poudre parfumée, si goûtée des amateurs, n'existait plus dans la ville qu'à l'état de souvenir ; mais la chimie inventait, pour les grosses bourses, quelque chose d'assez ressemblant aux grains du caféier.

Pour les petites bourses, un industriel du quartier fabriquait, dans de l'eau tiède, avec un mélange de chicorée avariée et de râclure de vieux bois, une boisson insipide, qui n'avait du café que l'apparence extérieure : les délices de Mme Outier !

Jeannine se fit servir l'étrange breuvage,

moins étrange après tout que certaines compositions alimentaires de cette époque, et, tenant avec précaution le bol qui le contenait, remonta l'escalier difficile, espérant n'être point entendue de sa mère.

Ces sortes de courses étaient rares pour la fillette, que Geneviève gardait précieusement à l'ombre du logis, comme une fleur rare dont l'air parisien ne devait point ternir l'éclat.

Ce matin-là, Mme Carvès ne se doutait pas de l'escapade. Marianne seule la soupçonnait ; mais la vieille servante et l'enfant s'entendaient si bien !

Cela datait de quelques années.

Quand Geneviève à demi morte vint échouer de Suisse à Paris, Julienne adopta la jeune mère, et Marianne l'enfant.

Marianne se prit de passion pour Jeannine, qui grandissait au milieu de la tendresse de toutes ces éprouvées.

Faire plaisir à Mme Outier était une joie pour la fillette. Épargner une fatigue à Marianne était aussi un petit bonheur. Toutefois, elle accélérât sa marche le long des degrés, le café chaud dans la main, car la prudente mère n'aurait pas manqué de blâmer cette sortie.

Comme elle franchissait le plaisir du trisième étage, elle entendit un appel faible, d'abord, bientôt répété par une voix que faisait trembler l'inquiétude ou l'irritation.

L'appel semblait sortir d'un appartement clos, sur la porte duquel une carte jaunie

portait comme renseignement : — *Leçons de musique. — Chant. — Piano.*

Un vrai nid de professeurs que ce numéro 115 du boulevard du Prince-Eugène !

La fillette s'arrêta, étonnée de cette sorte de plainte ; puis, ne l'entendant pas se renouveler, reprit son ascension.

Alors, la porte s'entr'ouvrant, une voix lamentable prononça distinctement :

— Vous, qui montez... ayez donc la charité d'aller au moins me chercher la concierge Je ne peux cependant pas mourir tout seul !...

Jeannine, bouleversée, faillit laisser échapper le bol de café, mais, bonne encore plus que timide, elle se retourna déjà prête à rendre le service demandé.

Dans l'obscurité relative de l'escalier, elle distingua une forme masculine, maigre, hâve, ployée dans une robe de chambre usée, qui se tenait appuyée au chambranle de la porte.

— J'y vais, monsieur, j'y vais, fit-elle avec empressement.

Et, pour rendre sa marche plus libre, elle s'apprêtait à déposer son léger fardeau, lorsqu'à sa prodigieuse surprise, la forme maigre, avançant de longues mains pâles, prit dans les siennes le bol de café et l'avalala gloutonnement.

— Ah ! par exemple ! ne put-elle se défendre de s'exclamer.

L'homme buvait toujours. Lorsqu'il eut tari la dernière goutte, une inexprimable satisfaction se fit jour dans son accent.

— Pardon... merci, jeune fille. Si vous saviez le bien que cela m'a fait!... J'ai la fièvre, voyez-vous, une fièvre ardente!... Et cela calme.

Jeannine, très troublée, reprit le bol vide et balbutia :

— Je vais vous chercher quelqu'un, monsieur, car vous paraissez bien malade.

Elle dégringola comme une flèche jusqu'à la loge où la concierge, enveloppée de fumée de bois vert, essayait de faire cuire une poignée de féveroles dures comme des cailloux.

— Madame, fit-elle timidement, le locataire du troisième vous demande, il paraît malade... il est tout seul.

— Oh ! oui, répondit la dignitaire du cordon avec insouciance, je sais ce que c'est : un meurt de faim ! Ne vous inquiétez pas de ça, mademoiselle Jeannine.

— Il m'a priée de venir vous chercher.

— Il a le temps de m'attendre, alors.

— Mais, madame, je vous assure qu'il paraît avoir bien besoin de secours.

— Qu'il s'adresse ailleurs. J'ai assez longtemps fait son ménage, à l'œil... C'est le tour des autres, riposta sèchement Mme Péchu.

— Oh ! si vous vouliez, au moins, voir ce qui lui manque le plus ?

— Non, ma petite demoiselle, non, je ne verrai rien du tout. Il me doit de l'argent plus qu'il n'est gros, cet homme. Croit-il pas que je vais le soigner, le dorloter, pour ses beaux

yeux?... Un artiste?... Est-ce que j'ai trop pour vivre, moi? Merci bien. En voilà assez.

Jeannine n'admettait guère un tel refus. Sa petite âme était neuve; mais les sentiments d'insensibilité et de cupidité de la concierge étaient vieux comme l'humanité.

Les misères du siège, d'ailleurs, endurcissaient des natures meilleures que celle de Mme Péchu.

La fillette comprit enfin qu'elle n'en tirerait aucun secours pour le malheureux, et, sans plus insister, elle s'envola de nouveau dans l'escalier, pour ne s'arrêter qu'à l'étage où s'abritaient les éprouvées.

C'est de là que pouvait venir l'aide charitable.

— Maman, maman!... si tu savais... écoute...

Tout essoufflée, l'enfant entama son récit, que Geneviève coupa d'un baiser.

— Bon, fit-elle. Je descends vers ce pauvre homme.

Et, comme la charité ne perd point de temps en réflexions inutiles, la jeune femme était déjà sur le palier du troisième étage que Jeannine arrivait à peine à reprendre haleine.

La porte, ouverte encore, permit à Geneviève de pénétrer, après un coup discret dans l'intérieur du logement.

Une misère froide, navrante, pleine de contrastes, éclatait au premier regard. Pas de feu, un lit maigrement recouvert d'un vieux châle; des livres de musique; pêle-mêle avec des chaussures usées, un verre sale et une carafe

vide, sur une table. Dans les coins, traînant sous la poussière, des couronnes aux rubans flétris, avec des feuilles dorées, des inscriptions.

Un taudis d'artiste misérable, que la dignité a abandonné le jour où la faim s'est fait sentir.

Sur un fauteuil de damas déteint, le maître de ce taudis, affaissé... "bien malade... bien malade..." comme disait naïvement Jeannine.

— Monsieur, dit doucement Geneviève, vous êtes souffrant, vous êtes seul ; je suis votre voisine. Je viens vous offrir quelques soins.

Cette voix, cette politesse, ce beau visage pâle, au milieu de son abandon?... Était-ce possible ? Le malheureux tressaillit et fit effort pour se lever.

Ce mouvement mit dans la lumière son visage émacié, et, malgré les années écoulées, malgré les privations et la maladie, cette figure gardait encore des lignes d'une pureté classique que Geneviève reconnut aussitôt.

— M. Antonio Boldini ! prononça-t-elle avec une surprise émue.

— Comment, vous me connaissez ? balbutia-t-il. J'espérais... je ne voulais pas... C'est donc une fatalité !

— Oh ! avec moi, monsieur, votre amour-propre ne doit pas s'alarmer.

— Avec vous... madame?... mais qui... vous ?

— Ainsi, je suis assez changée, moi, pour qu'on ne me reconnaisse pas ? fit-elle avec mélancolie.

— Attendez... oh ! pardon... oui, madame

Je vous vois mieux maintenant... Vous êtes Mme Léon Bourgeal.

Elle inclina la tête sans répondre.

— Alors... alors... c'est le hasard qui vous envoie... pour me voir mourir!

— Rien n'arrive sans la volonté de Dieu... Il a mis ma fille sur votre chemin; elle m'a avertie.

— Votre fille? Cette jolie enfant serait... ma nièce?

Geneviève eut un mouvement aussitôt réprimé.

— Ah! si votre mari est ici... reprit-il avec une sorte d'effroi, vous ne pouvez demeurer près de moi, madame. Vous savez quelle haine il m'a vouée!

— Je ne suis plus Mme Léon Bourgeal, dit-elle avec effort.

— M. Léon Bourgeal serait?...

Il n'acheva pas. La pensée de la mort probable du prochain effrayait sa faiblesse malade.

— Léon vit... Je l'espère... Je ne sais pas. Il a demandé le divorce.

— Et vous avez souffert cette injure?

— Monsieur Boldini, je vous dirai peut-être, quelque jour, par quelles tortures j'ai dû passer avant de porter ce titre odieux de femme divorcée. Le plus pressé est de vous soigner. Vous avez les yeux d'un fiévreux.

Elle lui prit la main.

— Et le pouls aussi.

— J'ai la fièvre, oui. Quoi d'étonnant? Je vis d'eau, de croûtes moisis qu'un voisin me faisait passer par sa fenêtre pour mon chien. Le chien est mort, mais je ne l'ai pas dit, les croûtes servaient toujours. Seulement, le voisin a déménagé.

— Mon Dieu!

— La concierge m'a aidé deux ou trois fois à me lever, à retourner mon seul matelas, puis elle s'est lassée vite d'un travail sans salaire. Et me voilà.

Geneviève frissonna devant cet excès de misère.

— Monsieur, vous allez vous coucher. Je vais essayer de vous faire un peu de feu.

— Non, pas de feu; d'ailleurs, je n'ai pas de bois.

— Nous en avons un peu, car nous mettons nos rations en commun, et je vais...

— Non, je brûle.

— Alors je vais vous faire une boisson calmante. Dans cinq minutes, je reviens, et vous serez déjà mieux ce soir.

Elle s'en fut, sur ce mot consolant, le laissant hébété de surprise.

Quand elle reparut, quelques instants après, Antonio Boldini s'était péniblement allongé sous l'unique couverture — un vieux châle de Lucy Bourgeal!

Il ne brûlait plus: il grelottait.

Nouveau voyage de Geneviève à l'étage supérieur, pour en rapporter une de ses couver-

tures. Entrant aussitôt dans son rôle, elle enveloppa le malade, le réconforta, l'endormit et le laissa bientôt sous l'impression bienfaisante du premier sommeil calme qu'il eût depuis longtemps goûté.

Ah ! combien elle regretta l'expérience de Placial auprès de ce chevet !

Le médecin des pauvres, appelé, ne se prononça pas, et ne prescrivit pas grand chose. Pourtant, au bout de deux ou trois jours d'assiduité, elle acquit la certitude que la maladie de l'ancien ténor était un composé de misère atroce, d'anémie excessive, de chagrin secret et de profond découragement.

Sa main douce soulagea la misère et releva le corps abattu. L'âme ulcérée ne se livrait pas.

— Dès le premier jour de soins, et pour remplir un devoir de conscience, elle avait demandé discrètement :

— Où est Lucy ?... dites... où donc est votre femme ?

— Que n'est-elle morte ! répondit brusquement Antonio Boldini, de façon à déconcerter toute question nouvelle.

Ce fut lui qui, vaincu par cette réserve, cette charité, revint le premier au sujet qui le torturait. Il y avait alors huit jours que, sous l'action prompte et sans phrases de Geneviève, le soulagement, l'ordre, la propreté reparaissent dans le pauvre logis. Quant à l'aisance, il ne lui appartenait pas de l'y faire entrer.

Le malheureux n'avait même pas la carte de

rationnement dite "carte de boucherie" avec laquelle on obtenait de la municipalité parisienne un peu de pain, de bois, de mouton ou de cheval.

Geneviève partageait avec lui les misérables rations qu'elle pouvait prélever sur la communauté, sans que Mme Outier en souffrit trop.

— Écoutez, madame, lui dit-il un jour, savez-vous ce qui me tue ?

— Hélas!... je l'ignore...

— C'est que Lucy m'a abandonné.

— C'est elle ?

— C'est elle.

— Que lui avez-vous fait ?

— Ah!... déjà vous m'accusez.

— Non, mais il me paraît toujours impossible qu'une femme prenne le mauvais rôle dans la vie.

— Une femme!... une mère!...

— Eh quoi?... vous avez des enfants?... et vous voici seul ?

— Elle les garde. Elle les empêche de m'aimer. Aujourd'hui, elle m'empêcherait de les voir.

— Mais où sont-ils ?

— Je ne sais plus.

— Comment cela s'est-il fait ?

Il hésita d'abord, puis brusquement :

— Nos premières années de mariage furent relativement heureuses. Je gagnais beaucoup d'argent. J'avais eu des torts. Ma position brillante me les faisait pardonner. Deux bébés

égayaient notre intérieur. Lucy semblait m'être attachée, comme à l'époque...

— Comme à l'époque, monsieur Boldini, interrompit Geneviève d'un ton grave, où vous commîtes la faute d'aller demander à l'Angleterre la possibilité d'une union sans légalité, sans bénédiction divine, sans consentement paternel.

L'ancien ténor courba la tête sous cette parole vraie.

— J'étais acculé dans une situation difficile. J'avais des dettes importantes. Un mariage avec Mlle Bourgeal pouvait seul m'en délivrer. L'opposition du père me contraignit à employer ce moyen... ce moyen...

— Criminel, dit encore la voix sévère de la jeune femme.

— Lucy l'acceptait. Elle avait plus que moi la haine religieuse. Moi, je n'étais qu'indifférent.

— Voyez où mène l'indifférence.

— En ce moment de crise, je ne raisonnais pas. Nous espérions qu'un éclat contraindrait le père à donner son consentement.

— Il a donné sa malédiction.

— Ah ! fit le ténor avec un frisson ; je ne sais pas si c'est cette malédiction dont les effets me poursuivent. J'ai perdu ma voix, ma position, ma santé, et jusqu'à l'affection de Lucy.

— Sentiment fondé sur le sable !... murmura Geneviève.

— Quand la gêne tomba sur nous, elle me reprocha la perte de sa dot — qui avait servi à payer mes dettes, je l'avoue. — Elle me reprocha le mariage anglais qui la mettait hors la loi dans son pays. Elle me reprocha de l'avoir aimée avec égoïsme et me déclara que son amour, à elle, était mort. Les enfants entendaient. Ils apprirent ainsi à choisir entre leurs parents et préférèrent leur mère, plus riante et toujours belle.

“ Un jour, c'était en Russie, il n'y avait plus d'argent chez nous et l'hôtel demeurait impayé. Elle prit les enfants et regagna la France sans un mot, sans un adieu. Je ne sais même pas à quelle bourse elle dut avoir recours pour le voyage. Je demurai malade de corps et d'esprit chassé par un hôtelier, recueilli par un camarade. Celui-ci partit à son tour, je me retrouvai seul.

“ La Russie opulente, qui couvre d'or les artistes de son choix, les oublie aussi vite qu'elles les acclame. Après un an de maladie, j'étais aussi oublié à Saint-Pétersbourg que si je n'y avais jamais eu de succès. Comment suis-je revenu en France!... Ce serait un douloureux poème à écrire. J'ai assez souffert pour ne plus vouloir m'en souvenir.

— Alors, Lucy?...

— Lucy?... Je n'avais aucune donnée sur sa résidence. Je savais que son père, qui refaisait de la politique... la pire des politiques... ne la recevait pas. Je l'entrevis un soir, des-

endant de voiture devant une maison de la rue Rougemont. Une bonne reçut les enfants au seuil : elle était donc chez elle. Je m'élançai pour les rejoindre. Le concierge me prenant pour quelque mendiant, sous mes habits hors d'usage, me chassa sans pitié. Je m'évanouis ! On me porta à l'hôpital. J'en sortis, préférant la rechercher et mourir ensuite ; depuis je n'ai plus eu la force, étant trop malade, de retourner à la rue Rougemont.

— Avez-vous écrit ?

— J'étais si bouleversé de la rencontre, puis si honteux de mon expulsion, que je ne regardai même pas le numéro ; mais la maison est devant mes yeux ; je la reconnaitrais entre toutes les maisons de Paris.

— Vous me la décrierez, monsieur Boldini, et j'irai aux informations, moi.

— Vous feriez cela, madame ?

— Ce ne sera pas la première fois que je vais à la recherche de Lucy, fit Geneviève avec un sourire triste.

Il ne comprenait pas. Il fallut que la jeune femme lui racontât son voyage d'Angleterre, pour essayer de ramener Lucy affolée et enrayer cette fatale union.

Ni Lucy, ni la dangereuse Mme Avrial n'avaient à cette époque jugé bon de raconter au nouveau marié la démarche de la jeune femme.

— Plût au ciel, murmura le ténor que vous fussiez arrivée à temps !... non pas que je re-

grette ce que j'ai fait, puisque malgré tout, j'aime Lucy, et que j'adore les enfants dont elle me prive ; mais parceque je déplore maintenant la façon dont s'est accompli ce mariage repoussé par la loi française... Si j'étais en règle avec la loi française !

— Vous devez plus encore le regretter au point de vue de la religion, dont vous avez ouvertement bravé les préceptes.

— Je le sais... mais...

— La punition ne s'est point fait attendre. Acceptez-la, du moins, en expiation.

— Et vous, madame, vous qui êtes croyante pratiquante, vous qui n'avez violé aucune loi divine ni humaine, pourquoi souffrez-vous autant que moi... qui ai mérité de souffrir ?

— Ceci est le secret d'une volonté plus haute que nos jugements et devant laquelle je m'incline sans révolte.

— Vous croyez, par exemple, que vous serez récompensée d'autant plus que vous aurez souffert ? dit le ténor avec une inconsciente ironie.

— Je n'aurai droit à aucune récompense ; mais j'ai dans l'éternelle justice, aidée de l'éternelle miséricorde, une telle foi, une telle espérance, que cela me fait supporter le présent et attendre en paix l'avenir.

— Vous êtes heureuse ! prononça tristement Antonio Boldini, avec un sentiment d'envie naïve.

— Oui, répondit Geneviève en levant vers

le ciel, à travers les vitres étroites, un regard étincelant de foi.

Et l'entretien retomba, de ces hauteurs, dans les détails pratiques des soins multipliés que réclamait le malade.

Car, il fallait bien le reconnaître, ce que la jeune femme prenait pour un acheminement vers la guérison, n'était qu'une accalmie, qu'une halte, sur la funèbre route.

Les sources de la vie devaient être atteintes chez l'ancien chanteur ; les natures efféminées surmenées par la vie parisienne, et frappées par des chagrins intimes, manquent du ressort nécessaire pour lutter contre l'adversité.

— Je voudrais pourtant bien embrasser mes fils avant de mourir ! gémissait le pauvre Boldini. Si vous saviez combien je pense à eux ! combien je m'inquiète de leur avenir !... Car notre mariage, excellent en Angleterre, et honnête par tous pays, n'est pas légal en France... L'honnêteté, en cette occasion, n'est pas la légalité, hélas ! Si vous saviez, madame, sans la maladie qui me terrasse, tout ce que j'avais entrepris pour arriver à cette légalité !...

Et tout bas, tout bas, il ajoutait d'un accent plaintif :

— Oh ! je voudrais voir Lucy !... Tout dépendrait d'elle, maintenant. Lucy !... Lucy !...

Alors, dans le cœur de Geneviève, ouvert à tous les nobles sentiments, germa le généreux projet de rendre une famille au moribond, d'attendrir Lucy sur le mari qu'elle s'était don-

né dans un jour de folie pour l'abandonner ensuite dans un jour de misère, de transformer ce mariage anglais, honnête mais illégal, en une union légale et française.

t
n
o
s
a
n
s
r
c
l'
m
b
e
q
ré
fu
m

CHAPITRE IV

Pour mettre à exécution ce projet si chrétien, si sage, Geneviève se fit répéter par le malade la description minutieuse de la maison où Lucy avait été aperçue par lui, quelques semaines auparavant, descendant de voiture avec ses deux petits garçons.

Prenant Jeannine par la main, pour se donner à la fois plus d'autorité et plus de persuasion, elle se mit le lendemain en route pour la rue Rougemont, où ses yeux interrogateurs cherchèrent à reconnaître l'immeuble dont l'apparence extérieure répondait au signalement donné : porte carrée, timbre argenté, lourd balcon de pierre, *Compagnie financière* avec enseigne d'or au premier étage.

Quoique le siège eût atteint la période aiguë, que les chevaux eussent été au trois quarts réquisitionnés et mangés, que les omnibus ne fussent qu'un souvenir, et que les voitures de maîtres n'existassent plus qu'à l'état d'ombres

errantes, ce quartier de Paris gardait encore dans sa morne tristesse, un certain cachet de confortable.

La maison à balcon, ou la *Compagnie financière* étalait son titre doré, se dressait presque à l'entrée de la rue Rougemont. Un concierge polissait mélancoliquement l'argenture du timbre : le grand commerce aime quand même la représentation.

Ce fut à lui que Genèveviève marcha tout droit.

— Mme Boldini ?

— Mme Boldini ?... je ne sais pas trop... je descends des ramparts et, depuis trois mois je m'occupe si peu de la loge !...

— Une jeune dame blonde... jolie... avec deux enfants ?...

— Ah ! oui... très-bien. C'est qu'elle n'est pas locataire précisément ; elle demeure ici depuis le siècle, en famille.

Dans son désir de voir Lucy, Genèveviève ne releva pas, ne remarqua même peut-être pas ce mot "en famille."

— A quel étage ? interrogea-t-elle.

— Au deuxième, à gauche.

Jeannine bondissait déjà dans l'escalier, comme une chevette.

Geneviève monta le cœur battant, allant entreprendre cette œuvre singulière de rapprocher aujourd'hui des époux dont elle avait jadis essayé d'empêcher l'union.

Etrange logique des événements !... La jeune

femme les examinait, elle, impartialement, aux lueurs de sa conscience.

Autrefois, il fallait séparer Antonio Boldini et Mlle Bourgeal, alors que toutes les lois sociales se dressaient entre eux. Maintenant, l'union conclue à l'étranger, le devoir des amis de ce couple en révolte contre la religion et la légalité, n'était-il pas d'ouvrir les yeux aveugles, de réchauffer les cœurs refroidis, de les courber enfin devant l'Eglise et le Code ?

Intrépide comme ceux que le devoir guide, Geneviève sonna, demanda Mme Boldini et fut introduite sans difficulté dans une pièce assez vaste, dont l'ameublement sévère et les sombres tentures révélaient un cabinet de travail.

Devant un feu maigre — les riches connurent aussi pendant ce dur hiver, l'extrême pénurie de chauffage — une femme lisait.

Sur le tapis, deux petits garçons, beaux et blonds comme leur mère, alignaient les combattants d'un champ de bataille en miniature... inconscient reflet de la préoccupation poignante, incessante de toute une population prisonnière !

Dans l'angle de la cheminée, enfoncée dans un fauteuil immense et comme noyée dans l'ombre des lourds rideaux, une forme masculine qui sortit brusquement de son immobilité, lorsque le domestique annonça :

— Mme Carvès.

Se dressant alors comme poussée par un

ressort, l'ombre s'engouffra derrière une portière flottante.

La dame blonde, au contraire, posa tranquillement son journal et tourna vers la nouvelle venue un visage étonné.

Lucy n'avait point changé. Même front orgueilleux, même teint éclatant, même regard superbe. Les années écoulées, en accentuant ses traits fiers, leur donnaient un caractère plus impérieux.

Geneviève, en entrant, ne vit qu'elle, et le premier regard de Lucy, plein de surprise dédaigneuse, lui montra les épines de sa généreuse entreprise.

— Comment ! c'est vous, Geneviève ? prononça froidement celle-ci en considérant la personne modeste, enveloppée d'ineffable mélancolie, de la visiteuse, Je m'attendais à beaucoup de choses, par les temps invraisemblables que nous traversons, mais certes pas à vous recevoir !

— Vous n'avez gardé de moi qu'un mauvais souvenir, Lucy ?

— Le souvenir d'une créature charmante, mais absolument romanesque. Or, l'époque n'est pas au roman et je n'imaginai pas que vous fussiez tentée d'aborder ma prose.

— La vie réelle renferme plus de surprises que les romans les plus mouvementés, et c'est une situation de la vie réelle qui m'amène ici.

— Alors asseyez-vous et expliquez-vous, ma chère.

Geneviève très-émue, se laissa tomber sur un siège.

Mme Boldini remarqua alors seulement la fillette qui se collait timidement contre sa mère.

— C'est Jeannine, cette belle enfant.

— C'est Jeannine, oui ; c'est la fille de votre frère, Lucy.

— Quel drôle de hasard ! sourit Mme Boldini en envoyant un regard énigmatique dans la direction de la portière en tapisserie.

— Lui trouvez-vous une ressemblance avec son père ?

— Il est certain qu'elle a son front, son teint ; mais elle a vos yeux. Embrassez-moi, Jeannine. Maintenant tenez, jouez avec mes enfants. Ils vont être charmés de vous faire les honneurs de leurs soldats. Henri, lève-toi, mon enfant. . . donne des joujoux à ta cousine. . . Et toi, Francisque, ne m'as-tu pas entendue ?

Les garçonnets ouvraient leurs doux yeux surpris, en faisant place, sur le tapis, à cette cousine inconnue.

— Là, nous pouvons causer, reprit Lucy. La dernière fois que nous nous sommes rencontrées, c'est dans un salon d'hôtel ; je préfère vous recevoir sous un toit moins banal.

— Je préfère également — car cela simplifiera ma tâche, — être reçue chez vous : car vous êtes chez vous, n'est-ce pas ?

— C'est tout comme. Je suis chez mon frère.

Geneviève eut un tressaillement ; elle se leva d'un air effrayé, se rassit avec résignation, et,

si maîtresse d'elle-même qu'elle se crût devenue, deux larmes involontaires troublèrent instantanément sa vue.

— Je ne savais pas... Oh ! non, je ne savais pas !... balbutia-t-elle en essayant de dissimuler son trouble.

Lucy ne parut point le remarquer. D'ailleurs, le jour pluvieux ne laissait plus pénétrer qu'un crépuscule vague dans le sévère cabinet de travail.

Elle reprit donc d'un ton ironique :

— Et vous, ma chère, depuis que votre liberté vous a été rendue, que faites-vous ?

— Depuis que je subis une séparation, que je n'eusse jamais souhaitée, je travaille, répondit simplement Geneviève.

— J'espère que ce n'est pas le manque de quoi que ce soit qui vous aurait fait songer ?... Je suis toute à votre disposition.

— Je ne manque de rien. Merci. C'est une personne qui vous touche de près qui manque de tout et pour laquelle je viens.

— Une personne !... Qui cela ? demanda Lucy en dressant une oreille inquiète.

— Votre mari.

— M. Boldini ?

— Il est gravement malade.

— Ah ! malade... vraiment ?

Ce mot tomba, glacé des lèvres de la jeune femme, qui fit un effort visible pour ajouter :

— M. Boldini n'est donc plus en Russie ?

— M. Boldini n'a plus de voix, plus de santé... L'ignorez-vous donc ?

— Comment le saurais-je ? Il y a pas mal de temps déjà, que j'ai dû renoncer à la vie commune.

— Vous le deviez pressentir au moins, Lucy, puisque la perte de sa voix, c'était la misère, et que, pour ne pas la supporter avec lui, vous avez regagné la France, dès que ce malheur se déclara.

— Voilà, ce me semble, une déclaration en règle.

— Voilà, un fait. Je souhaite que M. Boldini puisse être détrompé et découvrir, par les explications que vous lui donnerez, une raison meilleure à votre séparation... dont il ne se console pas.

— J'ai des raisons excellentes. M. Boldini m'a épousée pour employer ma dot à solder ses dettes. Le trou comblé il a fallu vivre sur des honoraires compensés par de lourdes dépenses et d'incessants déplacements. Quand les honoraires ont fini par faire défaut, je me suis préoccupée du sort de mes enfants. Son égoïsme les a sacrifiés. Je devais pourvoir à leur avenir. Je les ai ramenés près de leur oncle. Léon a compris le motif de cette séparation, oublié nos dissentiments, et mis ces pauvres mignons à l'abri du besoin.

— Le père de ces enfants n'a pu s'y mettre, lui.

— C'est fort regrettable... et si quelques secours...

Geneviève l'interrompit d'un geste.

— N'ajoutez pas l'insulte à votre abandon, prononça-t-elle d'une voix profonde: il en meurt.

Lucy devint pourpre et sa violence naturelle faillit prendre le dessus sur son parti pris d'indifférence. Pourtant elle se contint et sa parole devint incisive.

— Puis-je savoir quel subit intérêt vous porte à prendre en main la cause de M. Boldini ?

— La justice... et la pitié. Sa santé est détruite, sa tristesse est navrante. Je crains de le voir mourir, vous dis-je... et mourir sans vous avoir revue serait une trop dure agonie.

— Il me souviens d'une époque où vous auriez volontiers anathématisé celui que vous défendez aujourd'hui.

— Aujourd'hui l'irréparable est accompli.

— Personne ne le regrette plus que moi. Qu'y faire ?

— Effacer le passé illégal, adoucir un présent douloureux.

— Miséricorde!... Effacer... adoucir. Une réconciliation, sans doute ?

— Une réconciliation.

— Qui aurait pour résultats ?...

— De ramener des enfants dans les bras de leur père. Il les appelle de ses vœux les plus ardents.

— Ah! s'il y tient si fort, je lui enverrai les enfants une heure ou deux. Comme la mala-

die change un homme ! Autrefois, il ne songeait qu'à son art et à ses plaisirs.

— Vous les amènerez, Lucy.

— Non pas. Les scènes me fatiguent, et c'est une scène conjugale que vous me préparez, charitable Geneviève.

— Je ne crois pas qu'il vous adresse des reproches.

— Je lui en sais gré, vraiment ! J'en aurais d'ailleurs beaucoup à lui retourner.

— Il vous aime toujours.

— C'est trop de bonté.

— Et vous revoir paraît être son rêve suprême.

— Qu'il y renonce ; c'est le plus sage.

— Mais si la tendresse n'a plus d'écho dans votre cœur, le devoir n'en a-t-il davantage ?

— Quel devoir, s'il vous plaît ?

— Le devoir qui attache la femme vraiment dévouée au chevet de son époux malade, à la misère du mari malheureux, qu'elle doit relever, guérir, aider dans la vie ou assister dans la mort.

— Un sermon ! Mais il me souvient encore qu'à vos yeux, je suis mal mariée ou même pas mariée du tout, ce qui rend au moins piquante votre rage de me ramener au domicile sois-disant conjugal.

— Vous êtes mariée par la loi étrangère...

— Infiniment plus que je ne le souhaiterais, hélas !

— Vous pouvez l'être, en peu de jours, selon nos lois.

— Ah ! l'excellente idée !... Voilà notre Geneviève des temps jadis qui réparait !... Elle me propose déjà le mariage français... A quand le mariage religieux ?

— Quand vous voudrez que vos enfants aient un nom... et que la bénédiction divine descende sur eux.

— Vous avez manqué votre vocation, ma chère : travailler à la conversion des pécheurs !... Avec moi, c'est peine perdue. Ce mariage me suffit de reste.

— Donnez-moi vos enfants, Lucy. Le temps passe et le père attend.

— Vous les conduirez vers lui, décidément ?

— Faites cette joie au malheureux, je vous en prie !

— Pour qu'il leur apprenne que leur mère est un cœur de glace, comme il le disait ?

— Vous le méconnaissez.

— Vous le connaissez donc bien, vous, ma chère ?

— Voici plusieurs jours que, l'ayant retrouvé mourant, je soigne en lui le corps et l'âme. Le corps reprendra peut-être des forces... j'en doute. L'âme est brisée irrémisiblement, si vous ne m'aidez à la consoler, à la relever.

— Ah ! vous le soignez ?... Eh bien, racontez-moi cela. Je suis curieuse d'apprendre comment la logique d'une "cléricale" de votre force s'arrange de tant de contrastes.

Geneviève, simplement, raconta comment Jeannine avait découvert l'abandon du ténor

comment elle-même était entrée, pour la sauver, dans cette existence misérable, et comment enfin lui était venue la pensée chrétienne de réunir cette famille éparse, de rapprocher ces cœurs aigris.

— Vous oubliez dans vos plans religieux, riposta Lucy, que M. Boldini m'a indignement trompée, en me faisant croire à une passion que ma dot seule lui inspirait; en m'entraînant à une démarche irrémédiable dont son intérêt bénéficierait seul.

— Je sais, dit Geneviève, une femme... plus gravement trompée. On lui avait juré la tendresse et la sainte liberté du foyer. On lui a donné la haine, la tyrannie, l'étouffement de la conscience.

— Je n'ai pas à dissimuler mon ressentiment de cette insulte, vous dis-je.

— La femme dont je parle a fait l'oubli sur de bien autres injures!

— Lorsqu'Antonio a vu ma fortune engloutie par ses manœuvres, et jugé ma colère menaçante. Il a osé me faire entendre que son dévouement n'en deviendrait que plus entier!... quelle impertinente ironie!

— Lorsque la fortune de cette femme fut devenue la proie du mari, il lui déclara nettement, qu'inutile désormais, il la rejetait de sa maison comme de son cœur... quelle franchise amère!

— La misère venait. Mes illusions étaient fanées... Je quittai l'homme qui m'avait ruinée.

— Sa ruine était complète. Cette femme s'était vu retirer un à un ses rêves, ses espérances, son amour... On lui retira jusqu'au nom qu'elle portait avec honneur.

— Vous sentez que je pouvais laisser mes enfants à M. Boldini... et peut-être aurais-je dû le faire...

— Cette femme emporta sa fille comme un dernier trésor.

— Mais je ne pardonnerai jamais, je le sens.

— Il y a longtemps que cette femme a pardonné.

— Mais enfin, de qui donc opposez-vous l'histoire à mon histoire ?

— D'une pauvre créature qui a bien souffert... qui a tant pleuré, que parfois ses yeux altérés ne peuvent plus corriger les dessins de ses élèves... d'une femme qui a quelque droit de vous supplier, Lucy, car rejetée de votre famille, elle ne se désintéresse point de ce qui la touche.

Dialogue étrange... typique!... qu'une main invisible, soulevant faiblement la portière semblait souligner d'un mouvement nerveux.

Lorsque Geneviève s'arrêta, oppressée par une émotion profonde, Lucy la contempla d'un air railleur.

— Tout cela serait lamentable comme un glas, ma chère, si je n'avais entendu la cloche opposée, laquelle cloche carillonne une autre antienne. Rassurez-vous, d'ailleurs, je ne vous répéterai pas les confidences de cette cloche...

fraternelle... divorcée... ennemie... tout ce qu'il vous plaira. A quoi bon? Le passé est mort, n'est-ce pas? Qui donc voudrait le ressusciter?

— Antonio Boldini, dit fermement Geneviève prompte à rentrer dans la réalité de sa démarche.

— Il ne manque pas d'ambition votre protégé!

— Son ambition tient toute entière en un mot : vous revoir.

— Oh! me revoir est un premier pas. Je devine les autres. Votre imagination de cléricale... car vous l'êtes plus que jamais!... brode déjà tout un petit drame intime. Visite, explications, larmes... Bref, ma chère, vous avez rêvé un tableau attendrissant, une femme clémente, un mari repentant, un maire en écharpe ressoudant les morceaux endommagés d'une alliance anglaise, et brochant sur le tout, un prêtre refaisant un bon ménage à l'aide de tous ces débris, de ces illusions mortes, de ces cœurs éteints.

Un éclat de rire aigu punctua cette implacable phraséologie.

Cœur éteint!... Oui le cœur de Lucy n'avait plus d'étincelle, puisque l'émouvant appel de sa belle-sœur ne l'avait point effleuré.

— Que vous êtes jeune, Geneviève!... vous donnez créances à toutes ces utopies!... moi, je suis revenue de bien d'autres fadaïses! je ne

crois plus à rien. Il est vrai que je n'ai jamais cru à grand'chose.

Elle se leva, en disant ces mots, comme pour donner congé à la visiteuse ; mais celle-ci, se penchant vers les petits garçons étonnés, qui écoutaient sans comprendre.

— Ne voulez-vous pas venir embrasser votre papa ? leur dit doucement Geneviève.

— Oh ! si, dit l'aîné, en fixant sur elle ses yeux de saphir.

— Où il est, dis, papa ? fit le plus petit.

— Demandez à votre maman de le permettre, et vous le verrez.

— Maman, veux-tu ?... Veux-tu, petite maman ? crièrent-ils en chœur.

Lucy haussa les épaules.

— Oh ! allons voir, papa !... tout de suite, dit Francisque.

— Oui, allons, répéta naturellement Henri

— Non seulement vous êtes romanesque et sentimentale, ma pauvre Geneviève, fit Mme Boldini d'un air de condescendance ; mais vous possédez une persévérance de crabe ! Voyez votre œuvre. Je ne veux pas, après tout, que mes enfants, catéchisés par vous me reprochent quelque jour de les avoir empêchés de voir leur père. Où faut-il que je les envoie ?

— Confiez-les moi.

— Soit. Je vous les confie.

— Merci, pour le père, dit Geneviève.

— Vous me les ramènerez promptement. A

leur âge, les spectacles larmoyants ne valent rien. Je vais les habiller.

Elle poussa les garçonnetts dans une chambre voisine, en ajoutant, sur le seuil :

— Je vous prie de remarquer, Geneviève, que je cède à ma bonté naturelle et non à vos raisonnements, moins encore à vos objurgations ; vous ne m'avez ni convaincue, ni vaincue.

La porte retomba derrière elle.

Alors, le mystérieux auditeur, dissimulé derrière les tapisseries qui donnaient accès à la pièce voisine, sortit de l'ombre et s'approcha lentement de Mme Carvès.

CHAPITRE V

Le feu morne jetait à peine une douteuse lueur.

Pourtant, la jeune femme tressaillit violemment. Elle devina, plutôt qu'elle ne reconnut, cette apparition.

Une voix lente et sourde prononça presque bas :

— Je suis vaincu, moi, Geneviève.

Elle étouffa un cri et, toute pâissante :

— Léon !... vous m'avez entendue ? murmura-t-elle.

— J'étais là, arrêté derrière l'étoffe complaisante pour satisfaire, pendant une minute, ma curiosité de vous revoir, puis bientôt retenu par le désir de vous entendre jusqu'au bout.

Assourdie par les battements de son cœur, elle demeura muette.

Il reprit du même accent lassé :

— Vous avez prononcé contre moi un réquisitoire discret, auquel les événements se chargent de donner toute sa valeur.

— Quels événements ? balbutia-t-elle.

— Vous avez dit aussi de généreuses paroles : je vous en remercie.

Elle se tut encore, épouvantée de la violence de son émotion, de toutes les pensées qui lui venaient spontanément aux lèvres et qu'elle n'en voulait point laisser sortir.

D'un geste embarrassé, presque craintif, Léon Bourgeal — ce mari divorcé, ce père oublieux, ce cœur refroidi — se pencha vers la fillette demeurée à genoux sur le tapis, au milieu des jouets.

— Jeannine ?

Et sa voix était changée, plus encore en parlant à l'enfant qu'à la mère.

— Monsieur ? répondit la petite en relevant son front candide.

— Elle ne me connaît pas, fit-il tristement.

— Ce serait demander l'impossible, dit Geneviève.

— Elle est grande... pas très forte... bien jolie ! Sait-elle que j'existe ?

— Quoique votre silence lui ait laissé le droit de l'ignorer, je ne le lui ai pas permis, moi.

— Vous lui parliez de son père ?

— Tous les jours.

Jeannine, inquiète et l'oreille avide, sauta sur ses pieds.

— O papa !... c'est donc vous, papa ?

Et d'un geste câlin, elle vint glisser sa gracieuse petite personne entre les bras instinctivement étendus de l'ingénieur.

Il y eut comme une sorte de honte et de timidité dans la caresse paternelle.

Le premier instinct de Geneviève fut de retirer la petite fille des bras qui l'avaient jadis si cruellement repoussée. Un suave sentiment de miséricorde arrêta cet élan trop humain.

— Oui, reprit l'ingénieur doucement ; je vois que vous avez fait cette bonne œuvre d'entretenir chez Jeannine le souvenir de son père.

— Bonne œuvre, non. C'est mon devoir.

— Pourtant, vous pouvez être irritée, de ce que redevenu riche, je n'ai pas enrichi l'enfant et le témoigner devant elle ?

— Cette richesse, peut-être l'avez-vous trouvée peu digne de Jeannine, puisque vous n'avez pas songé à la lui faire partager.

— Peut-être ; j'ai beaucoup changé, Geneviève.

— Oui, papa, interrompit la fillette ; vous êtes plus vieux que sur votre portrait ; mais à présent je vous reconnais tout de même.

— A présent, tu me verras assez souvent pour ne plus m'oublier. . .

Il s'arrêta, hésita, et reprit :

— Car je pourrai la voir, n'est-ce pas ?

Geneviève sentit un effroi vague et froidement :

— C'est votre droit paternel . . . quand même.

— Mais, ce n'est pas au nom de mon droit que je parle.

— A quel titre, alors ?

— A celui de l'affection.

— Que vous êtes demeuré six ans sans lui témoigner?...

— J'ai eu tort. Je redoutais, auprès de la fille, de rencontrer la mère.

— Vous ne redoutez plus cette rencontre aujourd'hui.

— Je m'en réjouis.

— Voilà beaucoup de versatilité, Léon, fit la pauvre femme avec une amertume contenue. Si les hommes admettent de perpétuels volte-faces de sentiments, les femmes en souffrent... et en peuvent mourir.

— Je comprends que vous m'adressiez des reprochés, mais...

— Je ne vous adresse aucun reproche.

— Que vous m'accusiez de brutalité, de cupidité.

— Je ne vous accuse pas.

— Une femme divorcée n'a généralement pas votre quiétude, et, quand je me suis approché de vous, je savais affronter vos rancunes.

— C'est que la femme divorcée traverse sans doute des passions que je n'ai pas connues.

Il la considéra d'un œil surpris.

— Où prenez-vous ce calme ? Dans votre haine pour moi ?

— De la haine?... A Dieu ne plaise, Léon, que ce sentiment m'effleure jamais.

— Mais si vous ne me haïssez pas, ne m'accu-

sez pas, ne me reprochez rien, qu'éprouvez-vous donc pour moi, dites ?

— Une grande pitié.

— De la pitié!... vous! répéta-t-il en se redressant sous une piqûre d'amour-propre.

— Cela vous semble étrange, et peut-être même blessant, étant données nos deux existences!... C'est que je vis, dénuée de tout, sauf du bien suprême, la paix de la conscience!... et que, ce bien, vous, riche de tous les autres, ne le possédez pas.

— Qu'en savez-vous, enfin?... Qui vous a dit?...

— Je ne le sais pas. J'en suis sûre... d'instinct.

— Vous avez deviné que le bonheur ne m'a pas souri ?

— Vous me l'apprenez.

— Que ma... que mon... que mon second mariage est en train de finir misérablement ?

— Je l'ignorais.

— Peut-être trouverez-vous quelque plaisir à savoir comment le destin vous a vengée ?

— Je déplore seulement que ce soit aux dépens de votre tranquillité.

— Avouez, Geneviève, que vous êtes moins ignorante de ma vie que vous ne voulez le paraître ?

— Je ne sais rien de vous. La Providence m'a fait entrer dans votre maison, pour y chercher une autre personne. Je ne savais pas vous y trouver.

Il fit un geste de dépit.

— Vous n'avez donc plus aucun intérêt pour ce qui pouvait m'advenir ?

— Aucun intérêt humain, non.

— Pourtant, toute votre impassibilité se fût bien quelque peu ébranlée, si vous aviez su que ma seconde union allait se dénouer... par un second divorce ?...

— Ah ! fit Geneviève avec un faible sourire, je vous aurais plaint de cette peine du talion appliquée à votre intérieur.

— Voyons, raillez-vous ?... Êtes-vous sincère ?... Êtes-vous si absolument indifférente à ce qui me touche ?

— Je n'ai jamais menti. Ce serait un grand malheur — dont Dieu me préserve ! — d'attacher un intérêt personnel à votre existence actuelle.

— Voulez-vous que je vous dévoile les tiraillements de cet intérieur ?

— Non, car votre but, que j'ignore, ne peut être, j'imagine, de m'attendrir rétrospectivement sur le sort que vous avez choisi.

Il se rapprocha d'elle par un mouvement spontané :

— Mon but est de reconnaître devant vous que j'étais aveugle, affolé, perdu de dettes !... et capable de toutes les aberrations, ... le jour où je fis rompre notre union, Geneviève.

Elle frissonna, car cet aveu bizarre respirait une sincérité subite, entière.

— Oui, répéta-t-elle d'une voix profonde,

aveugle!... affolé!... capable de toutes les aberrations!...

— Et je les ai toutes commises, toutes.

— Je vous remercie, en ce qui me touche, de cette constatation.

— Vous persistez à ne pas comprendre?

— Què désirez-vous me voir comprendre, Léon?

— Puisque vous m'avez deviné malheureux, pourquoi ne me sentez-vous pas... repentant?

Geneviève fit un geste grave, comme pour éloigner d'elle l'étrange pénitent qui avait brisé, torturé sa vie...

— Vous me refusez... déjà? fit-il de cette voix basse et lasse qu'elle ne lui connaissait pas, la voix d'un homme revenu de toutes les illusions et de toutes les joies.

— Le moment est mal choisi pour parler de repentir, dit Geneviève en surmontant son trouble.

— Je ne le choisis pas, je le saisis au vol, ce moment.

— Vous avez eu six ans pour me rechercher.

Vous ne l'avez pas tenté. Encore une fois, je ne reproche rien; mais songez au lieu où je me suis aventurée dans mon ignorance... et n'insistez pas sur un passé douloureux.

— Vous avez le droit de parler comme vous le faites; je persiste, moi, à vous dire que j'ai eu des torts graves; je ne vous demande pas de les oublier; je sais bien que cela est impos-

sible ; mais je ne veux pas vous laisser ignorer que j'en ai le sentiment et... le regret.

— Je retiens ce dernier mot, comme résultante de notre bizarre entretien, Léon.

— Cet entretien, qui vous paraît bizarre, est le fait de ma volonté soudaine, c'est vrai, mais entière ; les caractères faibles ont de ces retours. Vous éloignée, je sentais... je m'étourdissais... et me taisais... vous présente, j'ai voulu parler et cela me soulage.

Combien il fallait que cet homme eût souffert à ce foyer nouveau, pour en arriver à ces effusions, faites avec un accent navré, avec un sourire amer, avec un front sombre !

Geneviève le considérait, plus touchée qu'elle ne voulait le montrer, de tout ce que cette confession révélait de misères morales.

L'épreuve était délicate. Revoir Léon repentant, c'était à la fois rouvrir toutes ses blessures et rajeunir tout son passé.

Ce repentir était toutefois mêlé d'une amertume qui lui enlevait, à elle, le danger de l'attendrissement.

Lui, s'était remis doucement à caresser les cheveux de Jeannine.

En ce moment, la portière en tapisserie violemment tirée, donna passage à une femme, un flambeau à la main ; laquelle, l'élevant à la hauteur de sa tête pour embrasser le coup d'œil qu'offrait le cabinet de travail partit aussitôt d'un éclat de rire.

— Ah ! une scène de famille !... que c'est

donc drôle, mon Dieu !... que c'est donc drôle ! et que me voici bien à temps pour en admirer les douceurs !

C'était une assez belle personne, un peu forte, trop colorée, dont le flambeau fit étinceler les nombreux bijoux et ressortir les yeux luisants.

Geneviève fit un pas en arrière, et Jeannine se sefra contre l'ingénieur.

La nouvelle venue, dont toutes les allures étaient celles d'une maîtresse de maison, déposa la bougie sur la cheminée, tandis que son rire bruyant se changeait en un sifflement de colère.

— Voilà donc les surprises que vous me ménagez, monsieur ? s'écria-t-elle.

— Je ne m'occupe point de vous ; laissez-moi, répondit Léon Bourgeal.

— Une servante m'apprend qu'une Mme Carvès est ici... chez moi !... avec sa fille !... s'y introduisant sous le couvert de Lucy !... et j'arrive pour reconnaître que votre sœur est le prétexte de la visite, et que c'est vous, M. Léon Bourgeal, le mari que l'on espère ressaisir sans doute, que l'on vient relancer jusque sous mon toit !

Geneviève, blémissant sous l'injure, enveloppa de son beau regard pur la femme commune et brutale qui exhalait ainsi une incompréhensible jalousie.

— Je ne sais qui vous êtes, madame, dit-elle fermement, mais je croyais venir chez Mme Boldini et non chez nulle autre.

— Je suis Mme Bourgeal... comme vous l'avez été... Je ne le serais plus, du reste, pas plus que vous ne l'êtes vous-même, si le siège de Paris ne m'avait sottement emprisonnée. Mais, tant que je porterai ce nom, j'entends faire respecter ma demeure, reprit-elle avec arrogance.

— Taisez-vous!... Caroline!... gronda Léon, dont une pâleur rageuse envahit le visage.

Une expression méprisante courut sur les lèvres de Geneviève, qui, sans daigner répondre à cette inqualifiable agression, tendit la main pour reprendre Jeannine et s'éloigner.

— Oui, oui, partez avec cette fillette. Sa place n'est pas chez moi! continua la femme furieuse. Emmenez ce souvenir d'une union cassée, et, sachez-le bien, inraccommodable.

Mais Léon gardait Jeannine étroitement serrée contre lui. Par un phénomène bizarre, cet homme, qui avait rejeté son enfant, entendait maintenant la défendre.

Il éleva la voix durement.

— Cette maison n'est pas la vôtre, mais la nôtre; s'il ne m'a pas plu de la quitter encore, bien qu'il me soit à charge d'y partager avec vous la vie commune, tant que le divorce que que vous poursuivez n'est pas prononcé, c'est par égard pour ma sœur. Vous savez bien que je suis le maître ici, que j'y ai installé Lucy et ses fils, et que j'y peux recevoir qui bon me semble.

— Même cette femme et cette enfant ? cria la veuve du banqueroutier Escouvar.

— Surtout cette femme et cette enfant.

— Mais c'est le comble de l'audace et de l'immoralité, cela ! hurla-t-elle. Je vous ai épousé sottement, par pitié... ruiné, maladif!... Je vous ai rendu l'opulence, la santé. Je vous ai permis de refaire votre fortune. Que m'avez-vous apporté en échange, monsieur Léon Bourgeal?... Un nom que je croyais estimable—et je ne vous épousais que pour cela !— et qui se trouve être le nom d'un voleur !

— Madame ! exclama Léon les poings serrés !

— Oh ! je sais ce joli détail, et je m'en servirai, soyez-en sûr !... et vous m'entendrez une fois de plus. Vous ne m'avez apporté ni considération, ni amour, ni bonheur. Notre ménage est un enfer. Vous m'avez montré plusieurs fois votre impertinence, mais jamais jusqu'au point où vous la poussez aujourd'hui. Recevoir votre femme divorcée dans ma maison ! oh !...

— Caroline !... sortez !...

Elle haussa les épaules.

— Et ce rejeton abandonné six ans, pour lequel on vient mendier votre tendresse et votre or !... Allez le voir dehors, si bon vous semble. Mais ici... je le chasse !

Et, furibonde, violacée, les gestes fous, la seconde femme de Léon Bourgeal se jeta sur l'ingénieur, lui arracha Jeannine et la lança vers la porte avec une violence telle, que l'enfant trébucha et tomba contre un meuble.

Un cri de Geneviève répondit à cette chute. Elle saisit sa fille, la releva, la vit blanche mais sans blessure, et la couvrit de baisers passionnés.

Puis, superbe d'indignation, de mépris, elle sortit de cette chambre maudite sans se retourner au bruit de la lutte qui s'élevait derrière elle.

Qu'eût-elle vu ? Elle eût vu Léon, jeté hors de toutes bornes par l'acte brutal d'une mégère envers une enfant, se précipiter à son tour sur Caroline, l'étreindre par les poignets, la contraindre à courber sa massive personne et la clouant contre un fauteuil, d'une main nerveuse dont la colère décuplait la force, balbutier avec rage :

— A genoux !... misérable femme !... sans pudeur, sans tendresse, sans dévouement !... qui empoisonnez ma vie... après l'avoir dégradée... à genoux !... pour avoir frappé ma fille !

Caroline hurlait de fureur, espérant attirer les domestiques, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Quand elle les vit montrer à la porte leurs visages ardents de curiosité, cette pitoyable épouse d'un divorcé, qui aspirait elle-même au divorce, trouva la force de se relever en criant :

— Vous êtes témoins !... vous le voyez... il me frappe !... il bat une femme !... vous en témoignerez !

Une joie singulière brillait sur son visage

embrasé en proférant ces paroles, et son regard cherchait dans celui des serviteurs la confirmation de ses désirs.

Il devenait évident que si "monsieur et madame," dont le ménage était fort mauvais, passaient des reproches aux injures, et des injures aux voies de fait, ces gens n'en éprouvaient ni doute, ni surprise, ni chagrin. Un joli scandale conjugal!... c'était amusant au contraire.

L'ingénieur comprit soudain qu'une atroce comédie venait de se jouer avec lui et contre lui. Caroline qui entendait reprendre sa liberté, mais qui manquait de motifs plausibles et se heurtait aux résistances vaniteuses de son second mari, avait habilement profité d'un hasard, d'une circonstance inattendue, pour amener le récalcitrant à des sévices graves, devant témoins!

Devant témoins!... Mme Caroline Bourgeal tenait sa vengeance.

CHAPITRE VI

Qu'y avait-il donc entre ces deux époux, pour que la discorde eût si vite remplacé l'entente à leur foyer? Rien autre, peut-être, au début, que le manque d'estime mutuelle. Et l'absence de ce sentiment, base de tous les autres, suffisait depuis cinq ans à miner entre eux toute intimité, tout rapport, toute affection.

Pouvait-on estimer celui qui divorçait par amour de l'or, et celle qui acceptait les bénéfices de ce divorce?

L'un s'était remarié pour obtenir une fortune, à la place de son aisance engloutie par ses fautes.

L'autre, pour se donner un nom tout neuf, à la place de son nom déshonoré.

La fortune faite, le mari avait senti combien lourde était à traîner une vie commune que ne vivifiait ni tendresse ni devoir.

Le nom acquis, la femme avait découvert qu'elle avait seulement échangé celui d'un

banqueroutier frauduleux contre celui d'un fidéicommissaire infidèle. Il est vrai que, sans attendre cette révélation, qui se fit beaucoup plus tard, elle enveloppait volontiers le fils et le père dans sa réprobation, et ne ménagea pas ses dédains.

Les reproches aigres succédèrent alors à l'indifférence écrasante ; les scènes incessamment renouvelées mirent à nu ce cœur d'homme cupide, ce cœur de femme égoïste. S'étant mariés par intérêt, ils n'eurent même pas la pudeur de se cacher l'un à l'autre le mobile de cette action.

Quand l'amour honnête n'ennoblit pas le cœur de l'homme, on est surpris de l'abîme de vulgarités où il roule.

Quand l'esprit chrétien n'inspire pas une femme, on demeure étonnée de la profondeur de sa versatilité.

Tous deux, oubliant déjà le motif qui les avait rapprochés, sans que la sympathie y fût pour rien, haïssaient leur chaîne et ne se pardonnaient pas de se l'être mutuellement rivée.

Heureusement que la complaisante loi du divorce, qui éteint entre époux tout esprit de sacrifice, développe dans une large mesure les espérances de liberté reconquise.

Caroline, dont le premier mari réalisa malheureusement l'idéal, dont le second mari lui parut personnel, maladif, morose et désagréable, rêvait d'un troisième aussi honorable, aussi beau, aussi empressé, que les autres l'étaient peu.

On n'imagine pas les horizons ouverts par le divorce aux imaginations malsaines, aux âmes sans vertu, ou simplement aux natures terre à terre !

Caroline n'était ni très méchante, ni très perverse, ni très exaltée. Elle était femme d'éducation médiocre, de croyance nulle et de délicatesse peu raffinée, voilà tout.

Ces sortes de caractères — et ils sont nombreux — composent encore une bonne part des chauds partisans du divorce. Un lien l'attirait, elle l'avait pris d'un cœur léger. Ce lien lui déplaisait maintenant, elle entendait le secouer comme un fardeau.

Que la morale en souffrit, cela ne la touchait guère. Le devoir conjugal, sans la sanction religieuse, n'est qu'un hochet aux mains du caprice, de la lassitude ou de la passion.

Léon Bourgeal résista aux tentatives de divorce de cette femme qu'il n'avait jamais estimée, qu'il n'aimait pas, dont la présence lui était gênante, dont les idées le choquaient.

La crainte du ridicule le tenait par un coin du cœur. Deux divorces en cinq ans !... son éducation toute française n'avait point adopté, en ces matières, la largeur de vues des Suisses, la tranquillité des Allemands, et, moins encore, la légèreté chronique des Russes.

D'ailleurs, son intérêt n'était plus, comme une première fois, entièrement en jeu ; il ne lui déplaisait pas de voir s'agiter Caroline pour

obtenir un "consentement mutuel" que son intention n'était point d'accorder.

Elle chercha d'autres moyens, n'en trouva pas tout de suite, vint à Paris pour s'y distraire de ses déconvenues et s'y laissa prendre par l'investissement. Elle se promettait bien, d'ailleurs, de retourner en Suisse, dès que Paris se rouvrirait, munie d'un renseignement précieux, pour y chauffer sa demande de divorce.

Le renseignement, fourni par Marianne, dans la visite que lui fit "la dame aux bijoux" dans la loge de Mme Péchu, c'était l'histoire du fidéicomis du *Châlet-Jaune*, par conséquent, le détournement dont s'était rendu coupable M. Bourgeal père, et l'indignité de cette famille qu'elle avait eu la sottise de faire sienne.

On peut juger des récriminations et des amplifications venimeuses dont fut assailli Léon Bourgeal de la part de Caroline, après cette révélation.

Ce fut ainsi qu'il apprit pour la première fois avec netteté l'accusation dont son père était l'objet. Or, ce père, qui pesait si lourdement sur sa destinée, il le redoutait toujours, s'il le vénérât infiniment moins qu'autrefois.

Cette histoire, confuse, obscure, d'une vraisemblance douteuse, qu'il rejeta tout haut dans le domaine des fables, ne laissa pas de le troubler profondément, dans le secret de sa pensée.

Il retrouva dans sa mémoire des détails res-

tés dans l'ombre, des mots oubliés, de menus faits non sans valeur, qui corroboraient l'accusation terrible ; et, renonçant à creuser le doute qui l'envahissait, il se plongea plus que jamais dans son amertume découragée.

Plus de foyer, puisqu'il en avait chassé Geneviève et qu'il méprisait Caroline ; plus d'enfant, puisqu'il avait odieusement abandonné Jeannine ; plus de respect filial même, puisqu'ayant accompli le dépouillement des siens sur les conseils de son père, il pouvait croire ce père lui-même capable de dépouiller le prochain.

Dans cette tristesse noire, quelque chose sourit à sa lassitude ; le retour de Lucy. Certes, il gardait contre sa sœur la rancune des cœurs froissés, et le mariage à l'étranger de celle-ci avait brutalement rompu leurs liens fraternels. Mais, depuis qu'il se sentait si seul dans sa demeure glaciale, les souvenirs de jeunesse et d'affection renaissaient un à un.

Lucy revenait pourtant, point humiliée—ce n'était point dans sa nature—mais malheureuse ; se disant ruinée par la légèreté, la passion du jeu, la prodigalité d'un mari indigne de ses sacrifices.

Lucy chargeait beaucoup l'artiste, et Léon en voulait trop encore à ce "guetteur d'héritière" pour ne pas entrer facilement dans les rancunes de la jeune femme.

Elle ramenait deux bébés dénués de tout et

disait n'avoir plus au monde que son frère Léon pour tout secours.

Certes, si Léon eût été dans la gêne, les effusions de Lucy n'eussent eu ni cette spontanéité, ni cet attendrissement. Sa fortune, rétablie, grâce aux capitaux de Caroline, miroitait assez agréablement aux yeux de Mme Boldini pour la déterminer à se montrer plus sentimentale que jadis.

Elle eut l'habileté de s'accuser un peu, très peu, d'avoir méconnu son frère, mais surtout d'avoir fui les joies familiales. Elle désirait tant les retrouver!...

Léon — qui avait repoussé de si sincères tendresses et des caresses si naïves — par un juste retour de la justice divine — avait soif maintenant de ces biens dédaignés.

Il but à la source menteuse.

Il crut à l'affection repentante de Lucy, à l'heure où celle-ci, hypocrite et charmeuse, supputait quelle grasse pension elle aurait l'art d'arracher à cette réconciliation fraternelle.

Mais ces combinaisons savantes faillirent avorter piteusement par suite de l'implacable rancune du vieux Bourgeal. L'amnistié, qui ne pardonnait à l'Empire ni la répression, ni la grâce, ne pardonnait pas à sa fille d'avoir contracté une union à l'étranger sans son consentement.

Depuis que le second mariage de son fils Léon, préparé de longue date par ses intrigues,

avait ramené l'opulence à Clarens-Chalet, il en avait pris sa part sans remords.

Lorsque les capitaux de Caroline, maniés avec réussite cette fois, par l'ingénieur, permirent à celui-ci de se refaire une fortune personnelle, M. Bourgeal père n'éprouva nul scrupule de bénéficier plus amplement encore de ces largesses du sort.

Le vieillard, si dur à la pauvre Geneviève, atteignait donc alors à la réalisation de tous ses plans : étouffer l'affaire Martel sous le silence de la terreur ; se débarrasser d'une belle-fille détestée, redoutée ; s'en donner une autre riche et peu scrupuleuse sur le choix de son second mari ; revenir à Paris, avec de l'or et une influence nouvelle sur le parti révolutionnaire toujours en éveil ; enfin, se préparer une apothéose socialiste pour ses derniers jours, par la révolution triomphante.

Le retour de Lucy fut le premier coup de pioche porté à l'édifice laborieux de son égoïste bonheur.

Cet aïeul, qui n'avait pas une pensée pour Jeannine, n'avait jamais oublié Lucy. Mais il s'en souvenait seulement pour accumuler secrètement sur son nom toutes les épithètes qu'engendrent la colère et la rancune.

Il avait ordonné qu'on traitât la fille rebelle comme une fille morte et son glacial dédain donnait, depuis des années, l'exemple autour de lui.

Obtenir une rentrée en grâce, près du père

comme près du frère, était donc une œuvre autrement délicate. Du moins, Léon en jugeait-il ainsi. Chargé du rôle de conciliateur, et se heurtant à un bloc de granit, il dut reconnaître que l'œuvre était irréalisable.

Ses propres souvenirs émoussés, l'espèce de lassitude amère que lui apportait une seconde union sans tendresse, rendaient l'ingénieur plus accessible aux idées d'apaisement.

Rien au monde n'apaisait le vieux révolutionnaire.

Certes, Léon avait autrefois, le premier, conseillé à M. Bourgeal de faire rompre devant les tribunaux le mariage illégal contracté en Angleterre par son imprudente sœur ; mais ses impressions s'étaient sensiblement modifiées en apprenant la venue au monde de deux innocents petits êtres, auxquels on ne pouvait imputer à crime la parfaite insouciance que montraient leurs parents envers la loi française.

Rompre un tel mariage ne lui semblait maintenant qu'une faute de plus à commettre. Le légaliser eût été autrement sage ; mais là encore se dressaient des obstacles, dont le plus grand était la désunion du ménage Boldini.

Tandis que Léon flottait entre les élégies de sa sœur, les imprécations de son père, et ses hésitations personnelles, le dissentiment s'accroissait entre Caroline et le vieux Bourgeal : les deux complices ne s'entendaient plus depuis que les révélations de Marianné avaient

appris à la veuve Escouvar qu'elle n'avait fait, en changeant de nom, que changer de déshonneur.

Lui jetant à la tête le fidéicommiss non accompli du *Châlet-Jaune*, Caroline, dans sa rage de recouvrer sa liberté, s'en servit comme d'un argument nouveau en faveur de ses prétentions.

Le vieillard s'indigna ; elle le tourna en raillerie ; il s'emporta ; elle se déclara maîtresse chez elle ; elle lui en ouvrit aussitôt largement la porte.

M. Bourgeal père espérait que jamais Léon ne consentirait à une séparation violente, et croyait son autorité plus solidement établie qu'à aucune autre époque de leur vie commune.

Cette déconvenue sans pareille lui fut ménagée par l'inertie de l'ingénieur, lequel, fatigué de lutter contre Caroline, aigri contre son père, travaillé par sa sœur, ne montra pour retenir le vieillard furieux qu'une volonté molle, sans persistance, sans grandeur, qui sombra vite et profondément.

Il était donc réservé à une Caroline Escouvar de démontrer au vieux socialiste qu'on ne traite pas une femme émancipée suivant les principes de la libre pensée, comme on traite une simple Geneviève Carvès, une cléricale !

La main divine choisit cette ironique revanche, de faire chasser, par la seconde épouse de Léon, le vieillard haineux qui avait lui-même chassé la première femme.

Ce fut pendant une courte maladie de Léon, au début du siège, que cette grosse révolution intérieure s'accomplit.

Caroline, qui avait mal pris ses mesures pour quitter en temps utile la ville assiégée, s'en consola en introduisant elle-même Mme Boldini à son foyer, afin de bien marquer que son opulence, tant recherchée jadis, la rendait absolument maîtresse au logis commun.

Elle remit à un avenir prochain — ou du moins que les assiégés illusionnés supposaient prochain — le retour en Suisse, le divorce, l'éclat qu'elle entendait faire autour de sa personne et de ses écus, pour attirer l'attention d'un troisième époux.

On a depuis longtemps déjà qualifié le divorce : "la polygamie légale." Caroline était bien douée pour justifier ce qualificatif.

Lucy rentra donc dans la maison que Léon occupait rue Rougemont, en y menant, du reste, la vie aussi séparée que possible de Caroline qu'il haïssait et de son père qu'il n'estimait plus. Lucy se montra bientôt aussi à l'aise, dans cette opulence étrangère, que si elle s'en fût trouvée propriétaire légale.

Le vieux Bourgeal dédaignant de recourir à l'autorité maritale de Léon souffrant et irrité, se retira, non sans dignité, devant l'autocratie brutale de Caroline.

Celle-ci, qui avait adopté Lucy par caprice, ne la vit pas de mauvais œil s'interposer entre elle et Léon. Cette société nouvelle l'aidait à

tromper son ennui de femme riche, désœuvrée et sotte, et surtout à rompre d'inévitables tête-à-tête, toujours remplis de mots blessants.

Le vieillard attendit peut-être que Léon, si courbé jadis devant lui, vint le supplier, s'humilier. Léon excédé de querelles, de doutes, d'abus d'autorité, ne rappela pas son père ; et celui-ci s'emplit le cœur d'une rancune de plus.

Les privations que subissait Paris étaient fort adoucies dans un tel milieu par les ressources d'une bourse bien garnie et de prévoyantes provisions. L'existence de cette famille se poursuivait donc, à travers les péripéties du siège, dans un calme apparent sous lequel, cependant, on vient de le voir, grondait la tempête.

Mme Boldini avait le talent de se maintenir en termes habiles avec Caroline ; elle caressait l'un, flattait l'autre et réalisait le difficile problème de vivre indépendante et sereine au milieu du désaccord conjugal le plus aigu.

Ce jour même, la scène violente à laquelle venait de donner lieu la visite de Geneviève ne dut pas passer inaperçue pour Lucy, qu'une simple cloison d'appartement parisien séparait seule des principaux acteurs.

Bien loin d'essayer d'en apaiser les éclats, elle évita soigneusement de paraître l'entendre, et se présenta d'un air paisible dans le vestibule, sur le passage de Mme Carvès qui fuyait la maison cruelle.

Elle tenait par la main les deux garçonnets emmitouffés de fourrures, et dit aussi naturellement que si rien n'avait dû émouvoir la pauvre femme :

— Tenez, ma chère Geneviève, voici les enfants, puisque leur père désire si fort les voir. Ne les gardez pas trop longtemps, je vous prie, afin qu'ils soient rentrés pour l'heure du dîner... sept heures précises.

— Vous dînez donc tous les jours? s'écria naïvement Jeannine.

— Certainement, ma chère fillette.

— C'est bien dommage que nous n'ayons pas de cheval à manger tous les jours, nous.

Lucy la caressa d'une main distraite.

— Allez, allez, dit-elle, pour ne point vous attarder : je serais inquiète.

— Soyez sans crainte, Lucy, dit gravement Geneviève, c'est à une mère que vous confiez les chers petits.

Elle es emmena par la main, en évoquant, pour se donner du courage, la joie qu'elle allait apporter dans le taudis du boulevard du Prince-Eugène.

Pourtant, elle avait peine à contenir les sentiments qui bouillonnaient dans son âme, en face des incidents poignants de cette journée.

Retrouver celui dont l'égoïsme et l'abandon torturaient son existence depuis dix années, sans qu'elle l'eût jamais maudit, même en ses plus mauvaises heures, c'était une troublante épreuve.

Le retrouver abattu, malheureux, puni par ses fautes mêmes et s'accusant avec une âpreté singulière, c'était une dangereuse émotion.

Ces aveux, ces accusations indiquaient peut-être plus d'amertume que de repentir. Ils n'en demeuraient pas moins étrangement doux à entendre pour une âme miséricordieuse.

La véhémence sortie de Caroline, sa brutalité à l'égard de Jeannine, et tout ce que la scène précédente révélait de désordre moral dans cette maison divisée, soulevaient en Geneviève plus de pitié que de colère.

Elle y voyait le cachet de fureur, de faiblesse, d'indignité, que les passions humaines impriment aux âmes sans noblesse et sans foi.

Elle allait... elle allait... répondant machinalement aux questions des enfants, qui voulaient savoir où était leur père, ce qu'il faisait et pourquoi il n'était pas venu.

Derrière elle, un pas se réglait sur le sien et l'on eût dit à voir l'homme qui suivait le petit groupe, qu'un protecteur mystérieux veillait sur cette course hâtive.

Si Jeannine se fût retournée, elle eût bien reconnu cet homme; mais toute charmée de babiller avec ses cousins, l'enfant ne se retourna pas.

Le chemin est long de la rue Rougemont au boulevard du Prince-Eugène, et les mignonnes jambes, accélérées par la curiosité, avançaient rapidement.

Quand Geneviève entra dans sa maison,

Léon, qui la suivait à distance, s'arrêta et attendit, satisfait de n'avoir pas été remarqué.

Antonio Boldini ne soupçonnait guère le bonheur qui grimpait lestement ses trois étages. Quand ce bonheur frais, rose et tout étonné, fit irruption dans sa triste chambre, ce fut une explosion d'amour paternel qui dégonfla son cœur ulcéré.

On le vit se dresser sur son maigre lit et tendre aux petits des bras tremblants, où ils vinrent se ranger, un peu timides.

— Sont-ils beaux!... et blonds! toute leur mère!...

Il les dévora de caresses folles, tandis qu'eux, plus surpris que charmés de retrouver leur père dans cette vilaine chambre nue, rendaient distraitements ses baisers.

— O madame Geneviève!... que vous êtes bonne! balbutia-t-il avec des larmes heureuses, quand il eut enfin laissé respirer Francisque et Henri.

— Ah! papa!... la laide maison!... tu es bien mal ici! disait le plus grand des garçons.

Et l'autre furetant dans tous les coins.

— Il n'y a pas de quoi s'amuser. Donne-moi donc des joujoux... Tu n'as pas de bons?... Je veux des bonbons, moi.

— Reviens m'embrasser, mon chéri.

— Non; donne-moi d'abord des bonbons.

Le pauvre père n'entendait que trop ces naïves paroles, en sentait la vérité et mouil-

lait de larmes nouvelles — de regrets celles-là, — ses tendresses sans fin.

Mais l'aîné, beau raisonneur de six ans, se dégageant de ses étreintes.

— Vois-tu, papa, tu feras bien de venir chez nous, là-bas ; il fait froid dans ta chambre... il n'y a pas de tapis... et pas de glaces!... et pas de pendule... oh!... papa, comment fais-tu pour savoir l'heure ?

Antonio l'écoutait avec un sourire navré.

— Si tu voyais comme c'est joli, chez nous, papa!... Il faudra te faire beau, pour venir nous voir, hein?... C'est à toi, ce vieux paletot pendu là?... Faudra pas mettre ça, papa... tu aurais l'air d'un pauvre. Maman ne voudrait pas te parler avec.

Cette fois l'artiste laissa échapper une sorte de plainte douloureuse. L'inconscient babil de ces petits êtres gâtés lui causait une torture non prévue.

Geneviève, jusque-là muette, réprimanda les petits indiscrets, d'une voix si douce qu'il leur parut n'avoir jamais entendu leur mère parler si tendrement, même en ses meilleurs jours.

— Mes amis, vous dites des choses sottes... ce qui m'étonne d'enfants intelligents ; et des choses dures... ce qui est mal de la part de bons cœurs. Vous demandez des bonbons, comme si vous ne saviez pas, d'abord, que cela montre le défaut de gourmandise.

— Je ne suis pas gourmand, se défendit Francisque.

— Ensuite, où voulez-vous que votre père, qui est seul et souffrant, prenne les petites douceurs qu'une femme et des enfants dévoués entretiennent dans une chambre de malade ? Pour qui, puisque vous êtes loin, garderait-il des jouets et des friandises ?... Qui soigne ses habits ?... Qui s'occupe de son bien-être ?... Le savez-vous ?

— Je ne sais pas, non, dit l'aîné timidement.

— C'est les domestiques, dit le plus petit.

— Ce ne sont pas des domestiques, puisqu'il n'en a pas ; et lui-même, malade, ne peut se rendre aucun service. Vous, au contraire, mes enfants, qui avez un appartement confortable, des vêtements chauds, des gâteries et des joujoux, que vous devez uniquement à la bonté de votre oncle Léon, il vous faut respecter et aimer doublement notre père, pour le dédommager d'être ici, malade, sans famille et sans fortune.

Sans doute le cadet ne comprit guère cette leçon, mais l'aîné, d'un air confus, vint tendre ses belles joues à l'artiste tout ému.

— Merci, madame, murmura celui-ci ; vous avez toutes les charités !

— Et, maintenant, reprit Geneviève, comme il est tard, et qu'il nous faut retourner auprès de votre maman, remerciez votre père de vous avoir reçus et demandez-lui la permission de venir le revoir.

Ayant ainsi relevé le prestige paternel dans ces jeunes esprits, Geneviève voulut les emmener pour qu'une trop longue absence n'indisposât pas leur mère.

A son extrême surprise, le malade exprima une dénégation violente, tandis qu'une fièvre subite s'allumait dans ses yeux caves.

— Qu'ils restent ! dit-il avec une brusquerie surprenante dans cette nature affaissée. Qu'ils restent !

— Vous ne réfléchissez pas... s'écria la jeune femme.

— J'en suis assez sevré. A chacun son tour ! Lucy les a pris, moi je les garde.

— Ici ?...

— Ici.

— Mais, malheureux père, je me suis engagée à les rendre à leur mère, moi.

— Que m'importe !...

— C'est ma parole qui est en jeu.

— Et moi, c'est mon autorité. Qu'ils restent ;

Ce disant, il se jeta à bas du lit où sa faiblesse le contraignait à s'étendre et apparut debout, enveloppé d'une vieille robe de chambre, décharné, livide, effrayant à voir.

Mme Carvès ramena dans les plis de sa robe les petits tout ahuris de cette sortie véhémement, et doucement, les protégeant d'une main, essayant de retenir de l'autre le malade très agité, elle regagna la porte.

Mais, au moment où les gentils visiteurs allaient s'engouffrer dans l'escalier noir, le

père affolé par le mal, par les privations, par les souffrances morales, sentit jusque dans ses entrailles l'indicible souffrance de la séparation avec une intensité telle que, bondissant jusqu'aux enfants, par un élan de fauve, il les saisit comme une proie et les rapporta dans la chambre, sous les yeux épouvantés de Geneviève.

De plus en plus effrayés en face de cette violence, les petits jetèrent un cri, et cherchèrent à dénouer la vivante étreinte.

— Laisse-nous, papa!... Papa, lâche-moi!

Lui, serrait plus fort sur sa poitrine avide le trésor retrouvé, qu'on entendait si vite lui reprendre :

— Vous ne les emmènerez pas! disait-il avec une exaltation croissante. Ils sont à moi!... Qu'elle vienne me les reprendre, si elle le peut!

Geneviève essaya de raisonner ce malade d'esprit, cet affaibli de corps, ce navré, ce révolté. Éloquence inutile. L'entêtement de l'artiste grandissait avec les observations, et les prières de sa bienfaitrice.

Dans sa sauvage résolution de garder ses enfants se devinait un caractère autoritaire, que le beau ténor mélancolique, satisfait et égoïste de "la Maison-Ronde" n'avait jamais fait entrevoir, et dont la manifestation brutale ne devait être attribuée qu'à un accès de délire.

La paternité déçue dans ses espérances, trom-

pée dans son orgueil, froissée dans ses plus légitimes instincts, causait ce dangereux réveil.

La crise violente ne fut pas de longue durée.

La fureur tomba. L'attendrissement reparut ; mais la volonté ne se modifia pas.

Ses fils étaient son bien dont on le voulait frustrer ; il voulait reprendre ce bien, à la façon des conquérants, et célébrait sa victoire avec une fougue expansive, un déluge de paroles tendres et de larmes, qui finissaient par le rendre touchant aux yeux mêmes de celle qu'il compromettait le plus gravement.

En effet, qu'allait faire Geneviève, en face de cette volonté malade si nettement exprimée ? Qu'allait penser Lucy lorsque, les heures s'écoulant, elle ne verrait reparaitre ni les enfants, ni la gardienne à qui elle les avait confiés ?

La pauvre femme fit une tentative dernière, parlant de sa responsabilité, de la mission charitable entreprise si vaillamment et qui menaçait de finir si mal.

Mais une faible digue arrête-t-elle le torrent débordé ? Sa voix suppliante arrivait-elle même à l'oreille tout emplie des bruits de fièvre et de passion ?

Désespérant de rien obtenir, Geneviève se consulta rapidement. Demander secours chez elle serait inutile, Jacques Ferrat n'était point, à pareille heure, encore rentré de son imprimerie.

Mieux valait implorer l'assistance de la con-

cierge, dont les robustes bras valaient ceux d'un homme.

Rassurant les enfants d'un seul mot : "N'ayez pas peur, je reviens," la jeune femme descendit enflèche l'étroit escalier, en appelant d'un accent troublé :

— Madame Péchu ?... Madame Péchu ?

Rien ne répondit. Par une fatalité singulière, l'amie de Marianne ne se trouvait pas dans la loge.

Geneviève, désolée de cette constatation, se hasarda jusque sur le trottoir en appelant toujours.

Un homme s'y trouvait, appuyé au reverbère, dans l'attitude de l'attente, lequel, reconnaissant sa voix et l'apercevant elle-même dans l'encadrement de la porte, s'avança vivement :

— Qu'avez-vous, Geneviève ?... Vous êtes effrayée ?...

— Léon !... oh ! quelle rencontre !

— Auriez-vous à me parler ?... Puis-je vous être utile ?

Elle n'hésita pas.

— C'est Dieu qui vous amène ! Montez avec moi.

— Ce qui m'amène, c'est mon désir de vous revoir et de vous parler, Geneviève.

— N'importe. Montez, je vous prie.

— Chez vous, n'est-ce pas ?... Près de Jeanne ?

— Non, certes, fit-elle avec effroi.

Léon eut un sourire amer.

- Où alors ?
- Chez le père des enfants.
- Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?
- Il ne veut plus les rendre.
- Montons, dit Léon vivement

CHAPITRE VII

Le spectacle était poignant, dans la chambre en désordre. Antonio Boldini, retombé sans forces sur le lit, crispait encore ses mains débiles aux vêtements des enfants en pleurs.

L'entrée d'un étranger ne lui fit même pas ouvrir les yeux, comme si, les petits retrouvés, tout lui devenait indifférent.

Léon fixait un regard avide sur le malheureux et lisait sur son front décoloré les symptômes d'un dénouement prochain, d'un dénouement funèbre.

Se penchant vers Geneviève, il lui murmura ;

— Il est mourant, cet homme !

L'oreille des malades a parfois une acuité singulière.

Antonio souleva ses paupières lourdes, le reconnut, et dit avec une étonnante présence d'esprit :

— Vous venez me voir mourir, monsieur Léon Bourgeal ?

— Je viens chercher mes neveux, que je protège et que j'aime.

— Puisque vous aimez les fils, vous avez oublié les torts du père. Je vous remercie d'être venu.

Cette logique, toute de sentiment, ouvrait un horizon d'espérance devant Geneviève attentive.

Un calme subit semblait se produire chez le malade.

Léon sentit que l'heure n'était pas aux récriminations inutiles ; devant l'imminence d'une catastrophe, ses rancunes ne s'apaisaient pas, mais du moins l'expression n'en voulait point venir à ses lèvres.

— Ne vous mettez point en peine de me remercier, se borna-t-il à répliquer. J'ai répondu à l'appel de Mme Carvès.

— J'ai mérité votre ressentiment, monsieur, mais, depuis lors, j'ai assez souffert pour l'apaiser.

— Je ne veux pas parler du passé, monsieur Boldini.

— Le moment est pourtant favorable, reprit l'artiste, en s'appuyant à ses coussins avec l'aide de Geneviève. J'attends vos reproches, monsieur.

— Vous soigner. . . vous guérir presse davantage, fit brièvement l'ingénieur mal à l'aise en face de cette misère.

— Je ne guérirai pas.

— Qui sait ?

— Vous, monsieur, qui le disiez tout à l'heure. Je le sens bien, d'ailleurs. Cette dernière crise m'a tué.

Et tout à coup, se rappelant confusément son exaltation paternelle, il attacha des yeux désespérés sur les enfants qui embrassaient Geneviève.

— Pauvres petits ! comme j'ai dû leur faire peur, quelle fièvre ! et quelle souffrance !... J'ai déliré, n'est-ce pas ?... Encore une crise, et ce sera fini.

— Calmez-vous.. voyons.. dit Léon pris de pitié. Ne parlez plus.

— Vous allez reposer quelques heures, ajouta la jeune femme.

— Je n'en ai pas le temps... je voudrais laisser un nom à mes fils... si je meurs... vous voyez que le temps presse... Je voudrais que ma veuve, si peu qu'elle se souvienne de moi, ne maudit pas ma mémoire.

Léon tressaillit violemment.

Il connaissait assez la loi française pour comprendre à demi-mot.

— Le mariage anglais... vous savez... commença le malade en s'agitant de nouveau. Le mariage anglais, excellent là-bas, ne vaut rien ici.

— Je sais, répondit l'ingénieur d'un ton sec.

— Si vous vouliez m'aider... peut-être, en vous hâtant... on pourrait...

— Quoi ? fit Léon, très nerveux.

— Faire régulariser... en France...

— Vous le voudriez ?

— C'est tout mon désir.

Geneviève, soudainement, eut l'intuition d'avoir servi d'intermédiaire au rapprochement le plus inattendu, le plus providentiel !... et, pour ne pas amoindrir le père ou la mère, devant les enfants, elle les entraîna sur une douce pression de sa main.

Ce ne fut cependant pas au dehors qu'elle les conduisit, ce fut dans son propre appartement, où, les ramenant dès l'entrée à Jeannine, accourue à sa rencontre, elle lui ordonna de les confier à Mlle Outier et de joner elle-même avec eux.

Redescendant alors chez son malade, elle put admirer, dès le seuil, l'action de la Providence sur les deux êtres que sa sollicitude chrétienne avait aidés à se rejoindre, à s'entendre, à se pardonner,

Se pardonner ? Le mot pourrait d'abord paraître étrange appliqué à Antonio Boldini. Il devenait vrai, ce mot, en se souvenant que l'accueil du frère riche envers la sœur ruinée, avait encouragé l'audacieux abandon que celle-ci osait faire d'un mari moins coupable qu'elle.

Ce fait invraisemblable se produisait : ces deux hommes, dont l'un nourrissait contre l'autre un vif ressentiment, échangeaient sans aigreur des explications et des projets.

Quel mobile pouvait produire un tel miracle ?... L'approche de la mort, qui ravivait les remords du malade et qui montrait à l'ingé-

nieur, à brève échéance, de nouvelles complications à une famille qui n'était plus à les compter, hélas !

Comme on écoute un rêve, Geneviève, immobile et muette, les écoutait.

Antonio Boldini expliquait que le mariage conclu, en Angleterre, entre un italien et une française, sans aucune publication dont le pays respectif des époux, ne constituait pas d'état civil régulier aux enfants nés de cette union, honnête au point de vue moral, mais illégale au point de vue social.

Léon Bourgeal répliquait que les désastreuses conséquences d'un mariage à l'étranger ne lui étaient point inconnues ; qu'il les déplo-rait personnellement, et croyait savoir que Lucy, malgré son outrecuidance présomptueuse, se rendait un compte exact de l'impasse où son coup de tête avait acculé ses fils.

L'artiste déclarait s'être étourdi longtemps sur cette situation fausse, tandis que l'ingénieur avouait s'en être préoccupé dès le début d'un mariage pour lequel il avait épuisé sa fraternelle réprobation.

— Je souhaiterais tout réparer, disait l'un ; la vue de mes enfants ne rend mon désir que plus intense.

— Mais comment réparer ? répondait l'autre. Il y eut un silence.

Antonio, se soulevant péniblement, sembla vouloir lire tout au fond des yeux de l'ingénieur.

— Dites... vous qui la connaissez peut-être mieux que moi... consentirait-elle à légaliser cette union boiteuse ?

— Lucy ?

— Lucy.

— Qui sait ?

— Ni loi, ni religion, rien ne l'impressionne.

— Peut-être... pour l'avenir de ses enfants

— Si elle consent, tout est sauvé.

— Comment ?

— On peut faire les publications en toute hâte, et... si je vis encore quelques jours...

— Les publications?... vous oubliez que des papiers, des actes sont nécessaires.

— Oh ! je le sais.

— Et que, pour les réunir, il ne faudrait pas être bloqué dans Paris assiégé.

— J'avais prévu... non pas le siège, mais le cas où, retrouvant Lucy, j'enlèverais son consentement... par persuasion ou par surprise.

— Vous aviez prévu ?...

— J'ai fait venir mes papiers personnels de Vèrone, et, sachant que Lucy est Parisienne, j'ai réuni ceux qui la concernent, acte de naissance extrait mortuaire de sa mère, à la mairie du IX^e arrondissement.

— Vous avez ces actes ?

— Dans ce tiroir, là... voyez. La maladie m'a fait crédit de quelques jours... et je les avais bien employés.

Léon demeura pensif.

Geneviève songea aux voies de la Providence

qui permettait au plus coupable de ces deux hommes de s'ériger en juge du moins coupable, et qui allaient tirer un bien de ce renversement apparent des rôles.

Léon, le divorcé volontaire, jugeant le mari abandonné malgré lui!...

— Monsieur Boldini, dit Léon en se levant, si vous avez agi, il y a quelques années, comme un homme que notre famille a eu le droit d'accuser de déloyauté, je reconnais que vous agissez aujourd'hui comme un père honnête, un mari soucieux de réparer ses torts.

— Vous allez parler à Lucy? fit Antonio avec un rayon de joie.

— Ce soir même.

— Merci, monsieur. Si vous réussissez, une seule chose sera nécessaire encore.

— Lapuelle?

— Que je vive onze jours... le temps exigé par la loi.

Léon ne répondit pas. Si désireux qu'il fût, sans doute, de laisser un espoir à ce malheureux, l'évidence d'un danger mortel, prochain, glaçait la parole sur ses lèvres.

Ce fut Geneviève qui répondit :

— Nous allons ardemment prier pour vous!

L'ingénieur arrêta sur la jeune femme un regard énigmatique, où luttait l'admiration que sa charité faisait naître, et l'involontaire retour aux railleries de jadis.

— Vous priez toujours... dit-il avec un sourire, et pour tous! C'est votre remède infaillible.

— C'est du moins, mon espoir, ma force, dit-elle avec fermeté.

— Toujours *Cléricale* !

Geneviève le regarda : l'œil était bon, l'accent amical, détaché des intentions blessantes du passé.

Elle eut un frisson et répliqua doucement :

— Toujours *Cléricale* !

Un instant, Léon Bourgeal oublia ses yeux chargés de pensers confus dans les yeux limpides de Geneviève ; puis, secouant d'importunes sensations, il adressa au malade un "à revoir" suffisamment cordial pour mériter en échange, un autre "à revoir" tout attendri.

— Je reviendrai à l'heure du médecin, dit à son tour Geneviève, en sortant.

Sur le palier, elle eut un geste pour avertir l'ingénieur de l'attendre, tandis qu'elle allait chercher les enfants.

— Je vais avec vous, dit-il vivement. Je veux encore embrasser Jeannine.

— Léon, dit-elle avec un grand effort pour conserver son calme ; cette enfant n'a été que trop mêlée, aujourd'hui, à nos différends de famille. Laissez-la retrouver l'insouciance de son âge.

— Je ne la troublerai pas.

— Je crains le contraire. Sa jeune imagination n'aura que trop matière à réflexions dans les incidents de cette journée.

— Pourtant, elle est là, à deux pas ; je ne comprends pas votre refus

— Elle est sous mon toit, Léon.

— Ah !... je ne pourrai donc, pour ce motif, voir ma fille, comme c'est mon désir ?

— Vous la verrez, puisque vous le demandez, si tardivement que ce soit, et que la loi vous y autorise... mais, comme la loi vous y autorise.

— C'est-à-dire ?

— Chez un tiers que vous désignerez,

— Ainsi, la voir chez vous, Geneviève, serait une faveur... que je ne puis espérer ?

— Une faveur... qu'un père ne mérite plus, après avoir abandonné sa fille pendant six ans.

— Comment, c'est vous qui parlez ainsi ?... Vous qui venez de conduire des enfants à leur père ?...

— Ce père-là est l'abandonné, la victime. Les causes sont différentes ; différents sont les effets.

— Mais, j'ai des droits sur Jeannine, après tout.

— Seront-ils jamais tels que les miens ?

— Ah ! vous êtes inexorable !

— Qui l'a voulu ? Vous m'avez empêchée d'être épouse, j'entends demeurer mère.

Et l'enveloppant d'un regard plein de noblesse et de douceur, elle disparut dans l'escalier.

Deux minutes après, Mlle Outier amenait les enfants à leur oncle, lequel, en reconnaissant la demoiselle d'honneur de ses premières noces, éprouva la honte subite, le sentiment de l'infé-

riorité morale où il s'était placé, par sa faute, en face des amis de Geneviève.

On lui interdisait l'entrée du logis et c'était justice.

Il pensa avec amertume, que les laquais trouvaient ouverts, au moins, les vestibules!

Les maris divorcés demeuraient au dehors. Avait-il le droit de se plaindre, lui, qui avait forcé, jadis, Geneviève à fuir sa maison?

Un salut aisé, silencieux, et la remise des enfants, signalèrent le rapide passage de Mlle Outier, qui remonta d'un pas vif.

La nuit tombait. Nulle voiture à espérer le long de la route. Léon s'en alla sur le boulevard désert, la tête lourde, le cœur serré, mêlant, dans la confusion de ses pensées, les évènements de cette journée mémorable.

Le plus petit garçon, fatigué de la route, assailli de sommeil, ne se traînait plus que péniblement. L'ingénieur le prit dans ses bras et activa sa marche en se moquant de lui-même.

— Protéger aujourd'hui les enfants de Lucy, se disait-il; et hier, abandonner à travers le monde ma propre fille!... Abreuver de chagrins une Geneviève, et donner mon nom à une Caroline!... Oh! niais et fou que je suis!

Il avançait toujours, et, regardant le pauvre mignon qui s'endormait sur son épaule, quelque chose remua dans ses entrailles d'assez semblable au remords.

La vision de Jeannine sans asile, six ans en

arrière, endormie sur le sein d'une mère désespérée, chassée, divorcée, passa devant ses yeux.

— Ne suis-je pas encore plus coupable que niais ?... plus coupable que fou ? se demandait-il.

On arrivait rue Rougemont. Les enfants coururent joyeusement à leur mère et ce furent des récits sans fin absolument incompréhensibles.

Lucy aurait probablement éprouvé quelque inquiétude de ce long retard, si Caroline n'eût pris soin d'abréger ces heures d'absence par une scène de larmes et de cris.

Se voyant seule avec sa belle-sœur, elle en avait profité pour lui égrener toutes ses plaintes contre un mari morose, contre un beau-père compromettant, dont elle s'était séparée fort heureusement avant l'échauffourée révolutionnaire du 31 octobre, et dont elle avait appris depuis la conduite déloyale : "Un voleur!... Un voleur!..."

Caroline avait crié bien haut que, ne s'étant remariée que pour prendre le nom d'un condamné, il lui était par trop dur d'avoir été trompée sur la deuxième étiquette dont elle ornait ses unions successives.

Veuve d'un banqueroutier, belle-fille d'un voleur, belle-sœur d'une étourdie mariée illégalement, femme d'un homme brutal qui venait de la frapper devant témoins, elle haïssait sa nouvelle famille, entendait en sortir, maudissait les Prussiens qui l'enfermaient dans Paris,

et se répandait en lamentations sur son déplorable sort !

Une crise nerveuse avait même couronné ces diatribes passionnées.

Lucy, dont la philosophie planait sur ces tempêtes, eut quelque peine à calmer la femme encolérée dont elle ne daigna même pas relever les injures personnelles.

Ceux que la charité chrétienne n'anime pas, en ces délicates questions de l'oubli des injures, ont besoin d'une cuirasse d'égoïsme et de mépris. A se cuirasser ainsi, point de mérite. C'est la nécessité du moment, où l'amour du "moi" qui commande.

Elle venait à peine de faire boire à Caroline une boisson éthérisée qui abattit le reste de ses fureurs, quand les enfants lui revinrent avec des récits plein la bouche. "Papa malade!... Papa méchant!... Papa qui pleurait!... Papa qui va mourir!..."

Elle les écoutait, très étonnée.

— Nous causerons tout à l'heure sérieusement, ma sœur, lui dit Léon en se mettant à table.

Le frère et la sœur dinèrent fort sommairement — ce qui était fort ordinaire, même chez les riches, à cette époque — et vite, pour se délivrer de la gênante présence des tiers.

Caroline s'était fait servir chez elle le bœuf d'Australie conservé en boîte qui formait le menu du jour.

A peine les enfants emmenés dans leur

chambre, Lucy, dont l'impassibilité voulue cachait difficilement une curiosité réelle, lui demanda ce que signifiait le babillage des petits garçons.

Léon lui fit alors le récit très circonstancié de la scène bizarre dont la misérable chambre du boulevard du Prince-Eugène avait été le théâtre.

Il n'omit rien, insistant sur ce fait brutal que son mari se mourait, que ses fils n'avaient pas d'état civil régulier, qu'elle allait être une veuve dont on aurait le droit de suspecter le passé.

Lucy répétait machinalement, les yeux secs :
— Est-il donc si mal... si mal que cela ?

Ce ne fut pas sans surprise qu'elle apprit la précaution singulière, prise par Antonio, de réunir toutes les pièces nécessaires à la légalisation de leur mariage.

Alors qu'ils étaient heureux et insoucians, courant le monde et récoltant des succès artistiques, ni le mari ni la femme ne songeait à cette perpétuelle menace.

Avec le malheur, la réflexion était venue chez le mari délaissé ; et, chez la femme elle-même, la crainte naissait en apprenant le danger du mari.

Le cœur glacé de Lucy n'était pas facilement vulnérable ; s'il parut tout à coup s'attendrir, c'était moins sur le pitoyable destin d'Antonio que sur la défaveur qui s'attacherait à son propre veuvage.

— C'est affreux, tout cela, fit-elle enfin ; voyons, Léon, répète-moi cette invraisemblable histoire.

Avec une grande promptitude d'esprit, elle entrevit la situation d'une jeune veuve dont l'union, n'ayant pas été légalisée, n'est pas valable en France, et qui s'il lui plaît de contracter de nouveaux liens, ne rencontrera probablement pas de second mari disposé à l'épouser, une fois encore, dans un pays étranger.

Tout cela lui créait, en somme, un avenir assez embarrassant et des regrets possibles.

Non moins prompte à prendre un parti qu'à entrevoir un désagrément, elle demanda nettement :

— Ainsi, si j'ai bien compris cette aventure surprenante, M. Boldini serait devenu un modèle de prévoyance conjugale et de tendresse paternelle. Il ne s'agirait que de faire légaliser ce mariage anglais au plus tôt... suivant vos absurdes formalités ?

— Au plus tôt.

— Si j'étais seule en cause, j'ai sur l'indépendance de la femme des théories telles que je ne voudrais rien changer à ce que j'ai librement fait autrefois. C'était peut-être une sottise... une imprudence, soit : mais j'en ai subi les conséquences et ne réclame point contre le sort.

— Ne rappelle pas cela, Lucy, je t'ai toujours blâmée. Tu as été sans excuses.

— Fort bien ; je tairai, pour ne te point bles-

ser, mes convictions sur les droits de la femme en fait de mariage.

— Mais tes enfants ?

— Oh !... pour eux, je consentirais peut-être... à me soumettre à votre fatras légal, s'il ne fallait pas... mais c'est impossible !

— Quoi donc ?

— Donner à Antonio qui m'a ruinée, le triomphe de me contraindre à revenir à lui.

— Le malheureux ne triomphera plus de rien... ni de personne.

— Le crois-tu, vraiment ?

— Ma pauvre Lucy, il n'est que temps de songer à cette grave affaire, si nous voulons la mener à bout.

— J'enrage d'en comprendre la nécessité et de me sentir si peu portée à la conclure !

— La réflexion... ta bonté naturelle... doivent t'engager... Les femmes ont des générosités spéciales...

— Ne prêche donc pas, Léon. Tu es trop neuf dans ce rôle. Pas plus aujourd'hui que jadis, les sermons ne te réussiront avec moi.

— Enfin, veux-tu faire ce que la raison te conseille ?

— Puisqu'il le faut !... mais voilà une concession dont mes enfants seuls auront à me savoir gré, tu entends bien ? je tiens à le spécifier.

— Alors, dès demain matin ?...

— Dès demain matin, mon ami, tu feras le nécessaire.

— Tu m'accompagneras chez Antonio ?

— Déjà ?... Est-ce indispensable ?

— C'est au moins des plus utiles à la prompte réalisation de ce projet.

— Cela me coûtera. Je n'ai pas pardonné à mon mari d'avoir mangé ma dot et détruit mon avenir.

— Nous reeevons cependant aujourd'hui, Lucy, des leçons de miséricorde.

— En la personne de Geneviève, sans doute ?

— Elle me déconcerte par sa grandeur, par sa résignation.

Lucy reprit aussitôt le ton de persifflage, dont elle était coutumière en certaines questions.

— Ne t'extasie pas, mon frère. Les bigotes quintessenciées, comme cette excellente *Cléricale*, ont le secret d'inspirer ces admirations-là ! Au fond elles sont femmes comme nous.

— Mieux que toi, pourtant, celle-ci pardonne.

— Mon pauvre Léon !... cela t'attendrit ! parce que Caroline a la maladresse de te faire des scènes conjugales, tandis que Geneviève se contentait de larmes discrètes.

— Ne compare pas ces deux femmes, Lucy !

— Est-il possible ? Tu en es là ?... Comment ?... Elle t'a si vite ensorcelé ? .. Quand je disais que cette petite *Cléricale* était capable de tout.

— Tu plaisantes à tort. Il n'y a ni ensorcellement, ni attendrissement. La vie qui ne m'est pas douce, m'a éclairé sur des erreurs commises et peut-être des devoirs méconnus.

— Avoue que la rencontre de Geneviève aide singulièrement à cette constatation ?

— Je l'avoue volontiers.

— Allons, allons, l'adroite petite personne en viendra peut-être à ses fins.

— Tu dis ?

— Que je ne désespère pas de voir mon frère faire amende honorable, humblement, aux pieds de sa femme divorcée.

— Tes railleries touchent presque juste. J'ai dit à Geneviève qu'elle était déjà vengée.

— Ah ! la romanesque Geneviève rêve de bien autres représailles, j'en jurerais.

— Elle en aurait le droit absolu. En tous cas la glace est brisée. Nous verrons ce que sera la vengeance de Geneviève.

Mme Boldini se leva pour se retirer.

— A demain, conclut-elle brièvement, en rompant cet entretien typique, où se révélèrent l'insensibilité de la sœur et le faible éveil des remords du frère.

Une résolution prise, c'était pour Lucy comme un engagement d'honneur avec elle-même. Cet esprit fort qui ne daignait pas croire en Dieu, croyait en sa propre infailibilité.

La démarche, si désagréable qu'elle fût, et qu'elle avait carrément refusée à Geneviève, lui semblait maintenant utile à faire : elle la ferait, le front haut toujours et le cœur fermé ; mais il fallait bien, après tout, réparer l'imprudence de sa jeunesse... et surtout se préparer un honorable veuvage.

Donc, dès le lendemain matin, elle fit prévenir Léon qu'elle était prête, et tous deux, avec des sensations bien diverses, entreprirent le pèlerinage du boulevard du Prince-Eugène.

Elle allait revoir un mari abandonné volontairement, et dont la présence ne réveillerait sans doute, en elle, que de pénibles souvenirs. Oh ! que l'idylle de Fontenay sous - Bois était loin !... flétrie !... morte !

Rien de noble, rien de grand n'avait vivifié cet amour. Né d'un caprice d'imagination et d'une convoitise de dot, il s'était développé sans Dieu, et, ne s'appuyant pas sur le devoir, il s'était effondré dans les désillusions, les reproches et l'indifférence.

Que pouvait-il en renaître ?

De ces lambeaux, Lucy entendait seulement reconstituer l'avenir de ces fils. Pour elle, rien que la légitime possession du nom. Pour le mourant ?... oh ! vraiment pour le mourant, à qui ne devait rien revenir de cette tardive réhabilitation, elle s'étonnait un peu qu'il en eût pris l'initiative.

Était-il moins égoïste, en fait, que son égoïsme à elle ne l'avait jugé ?

Ou bien l'approche de la mort modifiait-elle à ce point un caractère ?

Léon la laissa à ses réflexions, songeant qu'il allait près, tout près de Jeannine, se demandant si Geneviève forte de son droit maternel, l'autoriserait à la voir.

Il en avait faim, maintenant, ardemment

faim ; c'était comme la punition de sa longue indifférence.

Ils arrivèrent sans avoir échangé dix paroles, au no 115, dont la concierge s'ébahit de voir de si belles visites monter chez un si piètre locataire.

— J'ai peut-être eu tort de ne plus faire son lit, à cet homme, se dit Mme Péchu ; s'il vient à passer, ces belles relations-là ne me donneront pas même un radis !

Antonio avait eu une nouvelle crise dans la nuit. Geneviève avait dû recourir aux services de Jacques Ferrat, pour maintenir le malade et le veiller ensuite.

Le boiteux, sur un signe de Geneviève, eût laissé l'atelier, le travail, tout au monde. Installé au chevet du protégé de sa " bienfaitrice " l'aide palefrenier du *Chalet-Jaune*, le repatrié de Douvres, l'élève du frère Liacim, le typographe de l'imprimerie X... prompt aux métamorphoses quand Geneviève les ordonnait, faisait, ce matin-là, le modèle des infirmiers.

Assis près du lit de l'artiste, de façon à surveiller ses mouvements, un œil sur son front moite, l'autre sur la potion calmante dont il mesurait l'administration régulière, on n'eût plus reconnu, certes, dans ce serviteur attentif, le gavrôche remuant, insolent et dépenaillé dont Geneviève avait fait un honnête homme.

Celle-ci, moins bruyante qu'une souris, allait et venait doucement, mettant de l'ordre dans la pauvre chambre.

A l'entrée des arrivants elle vint à eux avec un sourire ravi, tandis que Jacques Ferrat se levait respectueusement, mais sans perdre de vue son malade.

CHAPITRE VIII

Antonio ouvrit ses yeux agrandis ; dans leur orbite creuse on vit s'allumer un rayon de joie.

— Lucy ! bégaya-t-il en faisant un effort pour se soulever.

Léon, pour éviter des émotions au malade, amena sa sœur tout près de lui, en lui faisant signe de ne pas s'agiter.

— Ne parlez pas ; ne vous fatiguez pas. Vous voyez que vos désirs s'accomplissent.

— Lucy ?... tu veux bien revenir, dis ?... tu veux ?...

La jeune femme, plus stupéfiée qu'attendrie, le contemplait silencieusement.

— Sa présence répond pour elle, souffla Geneviève.

Lui aussi, renversé, blême, sur son oreiller, regardait cette beauté blonde, toujours aussi éclatante et triomphante.

Et combien il se sentait ravagé, enlaidi,

condamné, en face du regard bleu, froid et surpris, qui constatait sa précoce décrépitude.

Oh ! le beau ténor poétique, mélancolique, sentimental, dont les fusées harmonieuses, s'élevaient au-dessus des vertes frondaisons de Fontenay-sous-Bois ! . . .

Était-ce lui qui se mourait, là, dans cette lugubre chambre, suant la fièvre et la misère ?

— Tu me reviens ? . . . tu m'aimes toujours ? . . . balbutia le malheureux. Moi, j'oublierai la Russie, . . . ton départ . . . ta cruauté . . . j'oublie tout, depuis que j'ai revu les enfants ! . . . comme ils sont beaux ! . . .

Attirant la jeune femme par la main, il répéta anxieusement :

— Et ils sont aussi bons qu'ils sont beaux, n'est-ce pas ?

Lucy sentait la nécessité d'abrèger une scène pénible pour tous, mais que son orgueil estimait particulièrement humiliante.

Elle ne retira pas sa main de celle de son mari ; l'y laissant, d'ailleurs, immobile et glaciale :

— C'est pour eux que je viens, dit-elle en s'efforçant d'adoucir l'âpreté de son accent. Leur intérêt a fait taire en moi de justes ressentiments.

Ce n'était guère cordial, et la paix du ménage, ainsi basée, n'offrait pas un terrain bien propice à tout ce qui restait à faire.

Antonio s'en contenta, pourtant, tant le mal-

heureux éprouvait le désir de mener à bien cette entreprise.

— Je te remercie pour eux et pour moi, reprit-il avec plus de fermeté.

Et, comme si la voix de sa femme eut réveillé dans son pauvre corps épuisé une énergie nouvelle, il s'assit sans aide sur sa maigre couche.

Jacques Ferrat, par discrétion, voulait se retirer ; mais Geneviève, qui redoutait sans cesse un retour de l'effrayante crise d'exaltation dont le malade avait déjà subi deux atteintes, lui fit signe de demeurer.

Léon, toujours pratique, faisant de cette réconciliation *in extremis* beaucoup moins une affaire de sentiment qu'une question de légalité, fit asseoir Lucy près du lit, alla tout droit au tiroir de commode indiqué la veille, et, prenant les papiers qui s'y trouvaient déposés, vint les placer sur les genoux de sa sœur.

Elle regardait et écoutait sans parvenir à s'attendrir.

— La prévoyance de M. Boldini a tout prévu, dit Léon ; regarde, ma sœur, combien notre tâche se trouve simplifiée.

Lucy, sans se départir de l'impassibilité quelque peu hautaine de son attitude, parcourut d'un œil rapide les diverses pièces qu'on lui présentait.

Actes de naissance, extraits mortuaires, aux timbres de paroisse italiennes, et au cachet de la mairie parisienne du IX^e arrondissement.

— C'est fort bien, daigna-t-elle dire en les repliant avec lenteur.

Le malade, sur un mot de son infirmier, prit un verre de tisane et le lui rendant :

— Lucy, vous m'aidez à remercier les amis qui m'entourent... et prolongent ma triste vie... M. Jacques Ferrat, par ses soins, l'a certainement empêchée de s'exhaler cette nuit même.

Jacques Ferrat!... On avait dit Jacques Ferrat?... Encore!... Léon se retourna d'un mouvement brusque.

Était-il donc destiné à rencontrer toujours sur son chemin ce mystérieux protégé de Geneviève, dont le vieux Bourgeal avait fait autrefois une pierre d'achoppement dans son intérieur tiraillé ?

Tous les griefs imaginaires du passé se levèrent en une minute, dans son cerveau fouetté, depuis la veille, par des sensations multiples.

Son regard, soudainement assombri, enveloppa le jeune typographe, dont la personne svelte, claudicante, rappelait encore, assez fidèlement, le faubourien du *Châlet-Jaune*.

Et comme l'ingénieur, dans son égoïsme singulier, ayant répudié Geneviève, retrouvait cependant les velléités d'autorité, de reproches, qu'il n'avait plus aucun droit de manifester, son même regard vint chercher la jeune femme au chevet du lit, dont elle relevait les oreillers, comme pour lui demander compte de cette

persistante protection, jadis blâmée par son omnipotence.

Une telle présomption eût été odieuse, si Geneviève n'y eût voulu voir surtout un réveil du côté affectueux de ce caractère faible, facile à se laisser influencer par les événements, plus que par les sentiments.

Elle ne répondit à ce regard, qui supprimait huit ans de son existence, que par l'indolgent sourire d'une nature au-dessus de la rancune et de la représaille.

Léon n'en pensait pas moins avec amertume :

— Elle a comblé de bienfaits cet aventurier. Il lui est dévoué ; elle l'aime ; il lui obéit et la sert. Et moi, qui ai eu tous les droits sur elle, je n'ai seulement plus celui de l'aider à vivre indépendante ; je n'ai même pas su garder un coin de son cœur.

Pour dissimuler sa gêne et son ennui, pendant qu'Antonio lui parlait à demi-voix de se joindre à la revoir, Lucy tournait et retournait les papiers dans ses mains distraites.

Tout à coup, elle fit un cri ;

— Ah ! quelle folie !... Nous croyions avoir les pièces nécessaires ?...

— Eh bien ? interrogea l'artiste effrayé,

— Il nous manque la plus importante.

— Laquelle ?

— Celle, du moins, qu'il est le plus difficile de nous procurer.

— Mais enfin ?

— Le consentement paternel !

— Oh !

— L'éternel consentement !... L'indispensable consentement !...

— Le consentement impossible ! murmura Léon.

Le malade retomba en arrière, avec un gémissement.

— Aujourd'hui, comme il y a sept ans, M. Bourgeal serait inflexible, reprit Lucy.

— Hélas ! je le crois, ajouta l'ingénieur.

— D'ailleurs, continua Mme Boldini en s'animant, il ne saurait me convenir de renouveler aujourd'hui les scènes absurdes de Fontenay-sous-Bois.

— Lucy !... les années, l'isolement, ont pu modifier... souffla Geneviève.

— Toujours illusionné !... Rien n'est modifié, ma chère, ni chez mon père, ni chez moi. Je ne m'humilierai pas, sachant bien que ce serait en pure perte.

— Alors, les actes de respect ?... dit Léon.

— On peut les présenter.

— Mais le temps manque, dit Antonio.

— C'est donc long ?

— Trop long pour que je vive jusque-là.

Personne ne répondit à cette observation navrante.

Geneviève sentit, avec une infinie délicatesse, la cruauté réaliste d'un tel silence.

— Ce serait la dernière carte à jouer, dit-elle. On va s'en occuper. Mais, en attendant,

M. Léon Bourgeal ne pourrait-il essayer d'ébranler M. Bourgeal père ?

Léon secoua la tête.

— Vous ignorez, Geneviève, que, depuis quelques mois, des dissentiments très graves ont éclaté entre nous. Je ne vois même plus mon père.

— Et j'en suis la cause indirecte, acheva Lucy.

— Comment cela ?

— Quand mon frère m'a ouvert sa maison, M. Bourgeal père a préféré en sortir que d'y subir ma présence.

— Quoi ?... après tant d'années !...

— Il a refusé de me revoir ; non seulement quand son fils plaidait ma cause, mais encore quand sa belle-fille Caroline, sa dernière sympathie, le lui demandait.

— Sa dernière sympathie !... qui l'a traité de turc à maure ! grommela l'ingénieur ; heureuse famille !

— Léon !... il vous aimait tant !... Ne tenterez-vous pas, quand même ? insista Geneviève, qui voyait la question brûlante dévier du chemin pratique.

Celui-ci fit, du geste, un refus contraint.

Et, comme il se sentait baigné du suppliant regard de la douce créature :

— Non, non, Geneviève, fit-il d'un air découragé, moi moins que tout autre, maintenant. Car après vous avoir laissé sacrifier par mon père, je l'ai laissé sacrifier à son tour par... n'en parlons plus. C'est impossible.

— Alors, reprit Geneviève, faudra-t-il donc que ce soit moi qui brave sa colère, pour en obtenir promptement la solution que le temps seul pourrait nous donner ?

— Oh ! s'écria Léon, il vous chasserait.

— Eh ! qu'importe, si j'enlève le consentement ?

— Ma chère, fit Mme Boïdini d'une voix traînante qui dénotait un ennui profond, tout cela est inadmissible. Je connais M. Bourgeal mieux que Léon, mieux que vous ; ce démocrate est d'une autocratie sans seconde. Fléchir du granit serait plus facile.

— Contentons-nous des actes de respect, conclut l'ingénieur avec une visible consternation.

Antonio se tordit silencieusement les mains.

Tandis que les acteurs de cette scène se regardaient, hésitants et anxieux, une voix jeune et respectueuse s'éleva dans le grand silence.

— Madame Carvès, disait Jacques Ferrat, c'est moi, si vous le permettez, qui vais aller trouver M. Bourgeal père.

Tous se retournèrent, l'étonnement sur le visage.

— Vous ! dit Geneviève avec explosion.

— Vous ? répéta l'ingénieur avec méfiance.

Quant à Lucy, elle se contenta de toiser assez dédaigneusement cet inconnu, cet ouvrier, qui osait se croire de taille à lutter contre un colosse.

Le boiteux soutint ce regard sans s'en émouvoir.

— Je crois, reprit-il paisiblement, être, vis-à-vis M. Bourgeal, dans une situation particulière, qui me donne quelque droit à son attention.

Mme Carvès un peu effrayée, mais frappée du calme du jeune homme, approuva de la tête.

— Vous croyez cela, monsieur ! ricana Mme Boldini.

— Je partage l'avis de Jacques, dit Geneviève avec fermeté ; car je connais les armes qu'il a entre les mains pour aborder votre père.

— Alors, allez, monsieur Ferrat, je vous en supplie ! s'écria le pauvre Antonio. La vie m'échappe, voyez-vous . . . Il faut vous hâter pour que je puisse vous bénir de cette bonne action.

— Je vais immédiatement trouver M. Bourgeal. Veuillez me donner son adresse, répliqua le jeune homme en cherchant déjà son chapeau.

Léon n'en croyait pas ses oreilles. La prétention de cet aventurier de s'immiscer dans les affaires de sa famille, lui paraissait plus que surprenante, ridicule.

— Monsieur, commença-t-il d'un bon rogne, je ne mets pas en doute votre bon vouloir, mais je crains que vous ne soyez reçu d'une façon bien opposée à vos illusions.

— L'adresse, je vous prie, dit Jacques poliment.

— Il me semble même, si j'ai bonne mémoire, que vos courts rapports avec mon père n'étaient pas de nature à vous assurer un bon accueil de sa part.

— Léon, vous faites fausse route. L'intervention de Jacques peut avoir des résultats sérieux, reprit Geneviève. Laissez faire la Providence.

— Ah ! nous voici retombés dans le roman ! fit Mme Boldini avec moquerie.

— L'adresse, monsieur ; puis-je la savoir ? se contenta de répéter Jacques.

— Rue de Rivoli, 52, fit l'ingénieur en venant se rasseoir d'assez mauvaise grâce près de l'artiste.

Le jeune homme disparut.

Geneviève le remplaça dans le rôle d'infirmière ; la fièvre brûlait le malade, et Lucy paraissait peu disposée à pousser le dévouement jusqu'à lui donner des soins.

Elle ne tarda pas à prétexter la nécessité de retourner auprès de ses enfants, pour prendre congé d'Antonio.

— Tu reviendras ? interrogea-t-il avidement.

— Sans doute.

— Tu ramèneras les chers mignons ?

— C'est convenu.

— Alors que Dieu te récompense de te montrer bonne ! ... quand je ne peux plus rien pour toi !

— Mon pauvre Antonio, sourit l'incorrigible Lucy, c'est l'influence de votre aimable *Cléricale* qui déteint déjà sur vous... j'admire comme vous vous convertissez aux idées dévotes, en mêlant le bon Dieu à toutes choses !

— Dieu est partout, Dieu est dans tout ! affirma très gravement Geneviève.

Lucy sortit, suivie de Léon, sans laisser un atome de son cœur dans ce foyer lugubre.

Jacques Ferrat s'en allait, de son pas inégal, rapide, droit au No 52 de la rue de Rivoli. Course longue, volonté arrêtée, hardiesse voulue.

Depuis que le gavroche en haillons était venu réclamer sa part de l'héritage Martel au propriétaire de la Joliette, et qu'il en avait été outrageusement chassé, les ans, l'éducation et une précoce expérience l'avaient singulièrement transformé.

Son assurance actuelle n'était plus de l'audace, et son intelligente physionomie, rehaussée de franchise, faisait oublier sa laideur.

Pourtant, son image avait dû hanter bien souvent, bien opiniâtrement, les souvenirs du vieux révolutionnaire, car introduit sans être annoncé, Jacques en fut aussitôt reconnu.

M. Bourgeal, depuis sa rupture avec son fils et sa belle-fille Caroline, habitait, rue de Rivoli, un appartement modeste, haut d'étage, bas de plafond, sommairement meublé.

Il y faisait montre de stoïcisme aux yeux de ses coreligionnaires politiques, s'attachant ainsi à leur prouver qu'à servir "la cause sacrée du prolétariat" il s'était réduit à la misère.

La pose de victime a sa grandeur, où les niais apportent leurs hommages. Le petit socialiste admirait le désintéressement de son grand homme.

Lorsqu'à Clarens, quelques années plus tôt,

M. Bourgeal avait longuement médité, sagement conduit, le divorce de Geneviève et le second mariage de son fils, il comptait moins sur l'affection de Caroline Escouvar que sur la crainte qu'il espérait lui inspirer, pour s'établir à tout jamais au sein de cette indépendance dorée, enfin reconquise.

A cette époque, sans abandonner ses visées politiques, il rêvait d'aider le mouvement révolutionnaire, sans s'y mêler trop ouvertement, et de jouir de la réussite sans se compromettre dans la lutte.

Tout alla bien, d'abord, suivant ce programme. Caroline lui avait gré de l'avoir tirée de sa position fautive de veuve de banquierou-tier frauduleux ; Léon gagnait beaucoup d'argent et l'opulence régnait au logis.

Le bonheur, il est vrai, n'y était point envié. Le nouveau mari ne songeait qu'au gain et montrait à son foyer une face ennuyée. La nouvelle épouse était nulle, commune, exigeante et fastueuse.

On se querellait souvent. On commençait à se détester.

Le vieillard soutenait tour à tour l'un ou l'autre des belligérants, car, en moins d'une année de ce néfaste mariage, la guerre était installée, sans trêve ni merci, sous le toit conjugal si étrangement reconstitué.

L'un et l'autre lui en voulurent de son intervention. Léon lui reprocha d'avoir défait sa

première union pour lui en imposer une autre infiniment plus lourde.

Caroline s'oublia jusqu'à lui déclarer, qu'après avoir fait son malheur par les intrigues dont il l'avait enveloppée en lui faisant épouser un homme sombre, maladif, quinteux et querelleur, le père demeurait encore pendu à ses crochets, à elle, la bienfaitrice du fils !

Malgré ces tiraillements et ces injures, M. Bourgeal père tenait bon, au cœur de cette place dont il avait, de ses mains, édifié les murailles.

La menace de divorce que Caroline jeta, comme un défi, au mari dont elle était si vite lasse, ne suffit même pas encore à déraciner le vieillard de cet intérieur troublé. Il y supportait les ennuis, les querelles, avec la ténacité farouche des gens qui entendent finir leur carrière à la place choisie.

Il fallut le retour de Lucy, l'intervention de Léon, dont il se montra profondément blessé, la protection bruyante dont Caroline se plut à couvrir la fille rebelle, pour amener les crises de famille multipliées d'où sortit enfin une séparation violente.

Maintenant, ce cœur desséché enveloppait tous les siens dans une même haine.

Orgueil ou prudence, le vieux Bourgeal vivait à l'écart très simplement, rongé par son frein, sans doute, et couvant sa vengeance, mais gardant les apparences du philosophe satisfait de son sort.

C'est donc dans un petit cabinet de travail mal éclairé, pas chauffé, qu'une femme de ménage fit entrer Jacques, dont les yeux rencontrèrent tout d'abord le regard aigri du vieillard.

Il était peu changé, depuis le soir sinistre où son ami Martel mourant lui remit sa fortune en dépôt.

— Ah ! fit-il d'un ton froid, je ne me trompe pas. Voici une nouvelle incarnation du maître chanteur de la Joliette !

C'était, du premier mot, se donner habilement le rôle d'accusateur.

— Jacques Ferrat, ouvrier typographe à l'imprimerie X. . . , répondit le jeune homme avec le plus grand sang-froid, bien que l'entretien débutât par une insulte.

Le terrible vieillard redressa sa grande taille et quelque chose comme un sourire éclaira sa sombre figure.

— Je vous fais mon compliment : cette position sociale est le résultat bien inespéré du genre d'industrie que vous pratiquiez jadis.

— C'est le résultat d'un bienfait reçu et du travail personnel.

— Je sais. Je vous ai vu recevoir des aumônes princières, mon jeune monsieur, et ce, dans ma propre maison.

— Le bienfait, je le dois à un membre de votre famille et m'en glorifie. Mon travail est chose toute naturelle.

— C'est parfait. J'ai donc lieu de croire

qu'en changeant de position vous avez changé d'objectif, et, qu'aujourd'hui, du moins, vous n'avez rien à me demander.

— Vous faites erreur, monsieur, je viens vous demander quelque chose.

— Ah! ah!...

— Quelque chose d'impersonnel, d'ailleurs.

— Si jeune et si désintéressé!... c'est bien, cela, jeune homme!

— Raillez, monsieur. J'y vois la preuve que ma transformation, de vagabond en honnête ouvrier, vous paraît inquiétante.

— Vraiment?... Inquiétante?

— Et que les revendications possibles d'un homme suffisamment instruit pour s'expliquer, et assez favorablement connu pour pouvoir se défendre, ne sont pas sans vous causer quelque alarme.

— Je constate, monsieur Ferrat, que l'art typographique n'a fait que développer en vous l'aplomb naturel dont vous m'avez déjà paru, dans une première visite, amplement doué.

— Je ne suis pas ici, monsieur, pour relever des épigrammes, ni prendre feu comme un niais, sous des injures prévues.

— Bon. Pourquoi venez-vous, s'il vous plaît?

— Je viens vous demander un acte dont vos enfants ont besoin et que les circonstances ne leur permettent pas de vous demander eux-mêmes.

— Pour quel motif?

— Parce que vous le leur refuseriez.

— Qu'en savent-ils ? Pourquoi ne viennent-ils pas ?

— Parce que vous avez volontiers avec eux, la menace, et même la malédiction aux lèvres.

— Quel est cet acte ?

— Votre consentement à la légalisation du mariage contracté à l'étranger par Mme Lucy Boldini, née Bourgeal.

— La légalisation ?... Quelle est cette nouvelle plaisanterie ? Est-ce un opéra-bouffe chanté par notre illustre ténor ?

— C'est un acte solennel, monsieur, puisqu'on a besoin de l'autorité paternelle pour l'accomplir.

— Tout d'abord mes félicitations, monsieur Ferrat, pour le degré de confiance que vous inspirez à mes enfants. Plénipotentiaire !... rien que cela !

— Cet acte est rendu nécessaire par l'état de santé de M. Boldini.

— Comment ? Cet artiste accompli ne jouit plus de toute la plénitude de ses facultés, si séduisantes, et irrésistibles ?

— M. Boldini va mourir.

— Oh ! oh !

— C'est d'un mariage *in extremis* qu'il s'agit.

— Bah !... cet homme charmant peut très bien s'embarquer pour le dernier voyage sans s'embarrasser d'un bagage légal, dont il n'avait eu jusqu'ici nul souci.

— Le mariage anglais ne régularise pas en

France l'avenir des enfants, ni le veuvage de la femme.

— Et ce détail le touche enfin ? . . . Quel excellent père ! . . . Quel mari édifiant !

— Incontestablement meilleur père, meilleur mari, que l'on avait le droit de le supposer, d'après sa conduite passée.

— Vos éloges le flatteront, jeune homme.

— Je crois qu'il prise davantage les soins que je suis assez heureux pour lui donner.

— Ministre plénipotentiaire et sœur de charité ! . . . vous êtes complet.

— Vous vous moquez fort agréablement, monsieur ; mais le temps marche et j'attends.

— Quoi donc ?

— Le consentement.

— Ma fille a l'habitude de s'en passer ; qu'elle continue.

— Elle le ferait, en se bornant à vous présenter des actes de respect, et si la maladie de son mari ne rendait la plus grande hâte nécessaire.

— Je regrette que le mariage anglais, qui a paru parfaitement suffisant au couple Boldini lorsqu'il est allé le contracter à Londres, ne lui convienne plus aujourd'hui. Pour moi, je m'en contente.

— Vous savez qu'il s'agit de l'avenir de vos petits enfants.

— Oh ! . . . la fibre " grand'paternelle " n'est point extrêmement développée en moi, à l'égard des rejetons inconnus d'une fille ingrate.

— L'est-elle beaucoup plus, monsieur Bourgeal, à l'égard de l'enfant bien connue, celle-là, et odieusement dépouillée d'une belle-fille divorcée par contrainte ?

La moquerie dédaigneuse qui se peignit sur le visage du vieillard, fit place à une expression de méchanceté mal contenue.

— Ah ! vous voici revenu à Geneviève Carvès, votre protectrice, votre passion, votre idéal...

— Mon culte reconnaissant, interrompit vivement le jeune homme.

— Eh bien ! qu'a-t-elle à faire ici, cette idole ?... Elle ne m'est plus rien, et, sa petite fille elle-même, attribuée par le jugement à sa mère, n'a rien à revendiquer non plus.

— Rassurez-vous ; Mme Carvès ne revendiquera jamais quoi que ce soit pour elle. Pour autrui, c'est différent.

— Des énigmes ?

— Claires pour vous, monsieur.

— Nullement.

— Faut-il que je m'explique ?

— Ce sera plus tôt fini.

— Eh bien ! les héritiers Martel, les témoins de sa mort au *Chalet-Jaune*, instruits maintenant de leurs droits et du dépouillement dont ils ont été victimes, ne pourraient-ils unir leurs forces pour avoir raison, suivant les circonstances, de votre mutisme et de votre hypocrisie ?

L'apostrophe brûlante, hardiment jetée, frappa le vieux socialiste en pleine poitrine.

Malgré son impassibilité voulue, il en tressaillit.

C'était la guerre déclarée.

— Oh ! grommela-t-il, les chiens jappent !

— C'est un avertissement ; ils pourraient mordre, riposta prestement Jacques.

— Vous voulez de l'argent ?... fit-il encore en promenant autour de lui un regard de raillerie, puisez dans mon luxe.

— Je ne veux pas d'argent !... aujourd'hui, du moins.

— Autrefois, vous en vouliez, il m'en souvient.

— J'étais un enfant et un ignorant. J'aurais parlé, qui m'eût cru ?

— Qui vous croirait mieux aujourd'hui ?

— Vos ennemis politiques, qui sauteraient sur vous comme sur une proie ; vos amis du parti socialiste, qui seraient heureux de voir abaisser votre omnipotence, qu'ils jaloussent !

— Et qui les dresserait contre moi ?

— Jacques Ferrat, Julienne Outier, Marianne Duval, les victimes ; Geneviève Carvès, le témoin du vol.

— Sans preuves ?

— La parole d'honnêtes gens qui ne reviennent pas de Cayenne.

Un second frissonnement involontaire plissa le front de marbre de l'amnistié.

Au moment où, de sa retraite, il jouait une grosse partie politique, reprenant dans l'ombre l'entreprise avortée du 31 octobre, pour faire

tourner les malheurs de la France et les misères du siège de Paris au profit de l'idée révolutionnaire, la menace directe des héritiers Martel troublait violemment sa quiétude, et pouvait ébranler son autorité dans son parti.

Revenir de Cayenne était une gloire, mais avoir volé n'était pas encore un honneur. On y arriverait.

Seulement, le fruit n'étais pas encore mûr.

Son hésitation fut de courte durée. Briser cet avorton dangereux... Quelle joie!... Le briser aujourd'hui, impossible. Mais demain?... Ah! vienne la révolution sociale, et le lendemain appartenait à sa haine.

— Vous êtes jeune, je suis un vieillard, vous me venez menacer chez moi, je suis seul : que voulez-vous emporter d'ici ? demanda-t-il avec hauteur.

Jacques ne releva pas l'allusion injurieuse.

— Un consentement écrit, qui supprime les formalités trop longues des actes respectueux, se borna-t-il à répondre.

— Rien de plus ?

— Rien.

M. Bourgeal ouvrit un tiroir, où sa prévoyance tenait en réserve du papier timbré de valeurs diverses, — nous savons quel usage il en savait faire ! — et, d'une main qu'agitait la colère intérieure, il écrivait les trois lignes officielles que la loi civile réclame pour procéder, en l'absence des parents, à la célébration du mariage.

Il les lança aussitôt à la face du boiteux, lequel, ne faisant pas de délicatesse inutile, releva la pièce, et prit congé sur une phrase aiguë comme un dard :

— Nous nous reverrons, monsieur Bourgeal, si jamais l'une de vos victimes a quelque compensation à tirer de vos habiles mains de fidéicommissaire.

Le vieillard lui coula un regard haineux :

— J'imagine, monsieur Ferrat, riposta-t-il froidement, que nous nous reverrons, en effet, plus tôt que vous ne le souhaiterez vous-même.

La porte retomba derrière le jeune homme, qui reprit sa course rapide, à travers les rues parisiennes, fier de la pièce, qu'il rapportait comme un trophée, et qu'il brandit joyeusement sur sa tête, en pénétrant dans la chambre d'Antonio Boldini.

— Le voilà !... voilà le consentement !

— Vous l'avez obtenu ? s'écria le malade dont un rayon de bonheur éclaira le front blême.

— Ça n'a pas été commode ! L'ours n'est pas tendre !

Mais apercevant Léon, il s'arrêta, tout interdit.

— Merci, monsieur Ferrat, dit l'ingénieur, dont tombaient enfin les mauvais sentiments à l'égard du boiteux ; mes neveux sauront par moi, plus tard, ce qu'ils vous doivent.

— Mon bon Jacques !... dit Geneviève avec effusion.

Ce fut son seul remerciement.

Le boîteux le préférait à tout.

— Ah! je n'ai pas fini de payer mes dettes.
Madame Carzès, s'écria-t-il : voilà seulement
le premier sauvetage que votre "terre-neuve"
a le bonheur d'accomplir.

CHAPITRE IX

Dans la chambre froide, un peu de feu jetait sa lueur souriante ; de petites jacinthes—dont les oignons n'avaient pas été vendus comme comestibles par des marchands sans scrupules—poussaient leurs tiges frères dans des vases transparents.

Une propreté recherchée servait de luxe au logis d'Antonio. Les blancs rideaux, relevés avec une coquetterie pieuse autour de la couche où il demeurait étendu, faisaient de ce lit une sorte d'autel, au-dessus duquel brillait un grand christ de cuivre antique. Sur une table brûlaient deux hautes bougies—presque des cierges !

La main de Geneviève se devinait en ces apprêts.

Devant le feu maigre, plusieurs personnes assises attendaient : Léon, Jacques, Mlle Outier, Geneviève, deux voisins, descendus de leur faction sur les remparts et encore revêtus de leur uniforme de la garde nationale.

Ils attendaient?... Quoi donc ?

La cérémonie du mariage civil français qui allait légaliser enfin le mariage de Londres.

Un adjoint du XI^e arrondissement, sollicité par l'ingénieur, et sur certificat de médecin attestant l'état très grave du marié, avait consenti à transporter, dans la chambre même du mourant, sa personne, son registre et toutes les formalités compatibles avec cette situation exceptionnelle.

Il allait venir. L'heure approchait.

Antonio Boldini, très calme, paraissait heureux, malgré la mort prochaine. En paix avec Dieu, avec sa conscience, avec sa famille, l'acte qu'il s'appropriait à accomplir lui semblait le dernier lien capable de retenir encore son corps épuisé en ce monde de misères.

Bientôt l'âme allait prendre son vol. Certes, cette âme, si longtemps indifférente et même coupable, ne s'élevait pas d'un grand coup d'aile vers les hauteurs de l'éternelle espérance. Mais elle y montait lentement, sans murmure, résignée, consolée.

Geneviève avait fait son œuvre.

Exemple, paroles, prières, tout portait des fruits chez le pauvre artiste.

Le Seigneur bénissait le travail pieux de la jeune femme, comme le bon vouloir du mourant. Il leur avait accordé les délais nécessaires aux publications des bans à la mairie. Une quinzaine était passée depuis que Lucy avait

daigné laisser tomber son adhésion sur le lit de ce condamné, et le condamné vivait encore.

Mme Boldini fit son entrée à neuf heures sonnantes, ses deux petits garçons à la main. Elle leur permettait d'embrasser leur père, de demeurer parfois une heure, avec elle, auprès de lui, et les emmenait ensuite jusqu'au lendemain.

C'était tout ce que sa tendresse éteinte, pour ce mari jadis tant adulé, accordait de soins à ses derniers jours.

Ce matin-là, elle arrivait plus lasse que jamais du rôle qu'elle jouait depuis deux semaines, par pure convenance sociale, par prévoyance d'avenir, et secrètement satisfaite de voir approcher le dénouement.

Sous sa toilette noire, robe traînante et voilette baissée, elle était plus belle peut-être qu'en son printemps. Nulle émotion, d'ailleurs, sur son visage superbe.

En créant cette belle personne blonde, la nature semblait n'avoir rien oublié que le cœur.

Un pas lourd dans l'escalier ; un petit brouhaha dans la chambre : l'adjoint du XI^e arrondissement et les employés de la mairie, nécessaires à la célébration de l'acte de mariage, apparurent sur le seuil.

On ouvrit devant eux la porte toute grande encore, suivant les prescriptions de la loi, qui veut donner la plus large publicité possible à cette cérémonie.

Les voisins curieux, la concierge à leur tête, s'étaient déjà groupés sur le palier pour jouir de ce spectacle peu commun : Une belle dame élégante et un artiste, sans sou ni maille, mariés à l'étranger, faisant légaliser ce mariage en France, sur un lit de mort.

Ce fut très simple, très rapide, pas trop solennel, l'adjoint étant plus préoccupé de ne pas commettre d'erreur matérielle que d'exercer ses fonctions avec prestige.

Il voulut prononcer quelques paroles d'espoir poli, cependant, et les abrégéa beaucoup en voyant s'accentuer, de minute en minute, l'effrayante lividité du moribond.

Et, comme il était là pour marier son monde et non pour constater un décès, il se hâta de prendre congé, afin de n'avoir pas à remplir malgré lui, ce second office.

L'artiste s'affaiblissait à vue d'œil.

Geneviève qui était montée un instant chez elle, en redescendit presque aussitôt suivie d'un vieux prêtre, qui exerçait son ministère sur la paroisse, où il servait d'aumônier à un orphelinat.

C'est lui qui avait préparé M. Boldini au redoutable passage. Sa vue parut lui causer une dernière joie.

Il redressa sa tête sur l'oreiller... sa tête baignée déjà de la dernière sueur.

— Venez vite, mon bon père, balbutia-t-il en agitant sa main défaillante.

Tout le monde se regardait avec étonnement, sauf Geneviève et Julienne Outier.

Certes, Léon Bourgeal ne s'attendait pas à voir une cérémonie religieuse succéder à la cérémonie civile dans cette chambre transformée tour à tour en salle municipale et en temple chrétien ; Lucy paraissait s'y attendre moins encore.

Elle s'avança vers le prêtre, qu'un assistant de la paroisse accompagnait, et lui demanda, d'un ton contenu, ce qu'il entendait faire.

— Ce que je t'ai supplié d'accepter, Lucy!... interrompit l'artiste ; ce à quoi je t'ai tant demandé, depuis huit jours, de bien vouloir te préparer... devant Dieu.

— Je croyais à une envie de malade, fit-elle en haussant les épaules. Me demander... à moi?... à moi?... de me préparer... par la confession?... vous avez le délire, mon cher. Est-ce que je crois aux sacrements!... Monsieur l'abbé, que voulez-vous, enfin ?

— Je suis appelé par un mourant, madame, répondit l'abbé ; je viens remplir le mandat qu'il m'a donné.

— Lequel ?

— Le marier *in extremis*, si le temps et les circonstances le permettent.

Mme Boldini sursauta.

— Antonio?... Vous avez imaginé que je céderais ? s'écria-t-elle en allant d'un bond de tigresse furieuse, vers son mari, dont le regard suppliant l'implorait. Je croyais que mon

silence... la pitié que j'éprouvais pour vos chimères, auraient suffi à vous faire comprendre l'inanité de cet espoir. La confession!... les sacrements!... oh!... quelle insigne folie!...

— Je te conjure!... je te conjure!... murmura-t-il ardemment.

Elle se retourna, pourpre de colère.

— Messieurs, c'est un guet-apens!

— Bénissez-moi, mon père!... Bénissez-moi!... car je m'en vais!... supplia l'artiste en faisant de vains efforts pour s'asseoir sur son séant.

— Me voici, dit doucement le prêtre en s'approchant.

— Bénissez-nous au moins ensemble!... continua douloureusement Antonio; ensemble!... qu'elle le veuille... ou non. Ensemble!... Dieu discernera les siens.

Attirant alors ses enfants entre ses bras, les courbant sous la main du ministre de Dieu, il essayait de retenir aussi par son manteau de fourrure l'éternelle révoltée.

— Messieurs, je vous prends à témoin de ma protestation! J'ai accepté le mariage civil, je refuse le mariage religieux! continua Mme Boldini hors d'elle-même.

— Nul ne te fait violence, dit l'ingénieur sourdement irrité de tant de tapage féminin autour de ce lit d'agonie.

— Léon, emmène-moi! ordonna-t-elle. J'entends sortir d'ici.

— Patience, madame, dit le prêtre d'un ton grave, laissez d'abord passer la mort!

C'était le mot juste de cette situation bizarre. Le dernier effort, la grande joie, la suprême douleur de cette heure surchauffée, venaient de briser la frêle enveloppe.

Le vieux prêtre n'avait plus à consacrer un mariage *in extremis*, mais à bénir une dépouille mortelle.

L'âme de l'artiste remontait à son Créateur dans un élan de bon vouloir, dont l'infinie Justice dut tenir compte dans ses balances infail-
libles.

Jacques Ferrat ferma pieusement les yeux du mort, puis s'agenouilla près de la couche en priant.

Julienne détacha le christ de cuivre de la muraille et le coucha sur la poitrine apaisée de celui qui ne souffrait plus.

Geneviève prit l'un après l'autre les petits garçons dans ses bras, leur fit baiser au front le cadavre souple et chaud, non répulsif, dont le visage s'imprégnait déjà de sérénité surhumaine.

Et les rendant à Mme Boldini, pétrifiée par ce saisissant spectacle :

— Vous n'oublierez jamais votre père, mes enfants, jamais ! leur dit-elle avec fermeté.

Léon dit à voix basse :

— Je reviendrai, Geneviève.

Puis il prit le bras de Lucy, la main des

enfants, et sortit de la chambre mortuaire, où les hautes bougies brûlaient toujours.

Des cierges !... avions-nous dit.

Léon Bourgeal s'épouvantait de sentir en lui tant d'impressions nouvelles : le renversement absolu de ses théories, le bouleversement de ses sentiments les plus intimes, l'indignation de ce qu'il avait approuvé, le blâme de ce qu'il avait fait, le regret de ce qu'il avait perdu, la crainte de ne rien recouvrer de ce qu'il avait pris plaisir à détruire de ses mains.

Les scènes auxquelles il venait d'assister, dans cette dramatique quinzaine, mettaient sous une chaude lumière la personne simple et grande de Geneviève, la persécutée.

A elle revenait l'honneur sans tapage de ce sauvetage social, de cette réconciliation, de ces formalités légales si essentielles dans l'état de notre société, de cette mort dignement attendue après le retour à Dieu et à la famille.

Sans Geneviève, Antonio mourait désespéré, Lucy devenait veuve avant que son union eût été reconnue en France, ses neveux n'avaient pas de nom, et lui-même ignorerait encore l'étrange pouvoir de persuasion, de grâce, d'irrésistible charme dont la douce victime de Clarens-Chalet enveloppait ses œuvres miséricordieuses.

Quelque chose qui, sans être encore le remords, avait toute l'acuité du regret, remuait dans son cœur versatile. Peut-être ne se repentait-il vaguement de l'avoir si durement trai-

tée, que parce que l'abîme n'en devenait que plus difficile à combler entre eux.

Et puis, il songeait à Jeannine.

A peine l'avait-il aperçue deux ou trois fois, pendant cette quinzaine, toujours aux mains de sa mère ou de Julienne Outier, jamais seule avec lui, dans toute la liberté des caresses paternelles qu'il rêvait.

Cela lui paraissait pénible, injuste. Jeannine n'était-elle donc pas à lui ? Volontairement, d'ailleurs, il oubliait le profond abandon dans lequel son insouciance l'avait laissée pendant des années.

Il essayait de se démontrer qu'agir autrement eût été difficile, impossible.

— Je ne pouvais lui faire partager la fortune de Caroline ! se disait-il, pour s'excuser envers lui-même, quand par hasard un réveil de conscience l'avertissait du rôle pitoyable joué par son égoïste paternité.

Ce réveil s'accroissait depuis quelques jours. Le soin que Geneviève apportait à le tenir loin de Jeannine commençait à moins affecter son amour-propre et d'avantage son cœur.

Son intention de faire transporter M. Boldini dans un local plus convenable, ne parut pas d'abord d'une exécution difficile ; mais à la première observation de Geneviève, exprimant le désir de garder son malade à portée de ses soins, il avait cédé, bien moins pour cette raison même que pour ne pas dissimuler les

chances qu'il conservait de rencontrer Jeannine dans cette funèbre maison.

— Après les obsèques, se dit-il avec une secrète résolution, j'entreprendrai Geneviève très sérieusement, de mes désirs, de mes droits sur Jeannine, et j'obtiendrai de la mère ce que les rancunes de la femme pourraient refuser.

Les funérailles d'Antonio Boldini furent convenables et dignes, rien de plus. Les hommes en vue qui s'en allèrent de ce monde, à cette époque tourmentée, disparurent à peu près comme de simples gardes nationaux ou d'obs-curs soldats.

Les regards, tournés vers la défense de Paris, ne prenaient guère d'intérêt aux vaincus de la vie civile, couchés dans la mort par les privations physiques et les souffrances morales.

Quand Auber, le compositeur si aimé, put s'éteindre sans soulever d'émotion dans le Paris qu'il n'avait jamais voulu quitter, un artiste, eût-il été plus célèbre encore qu'Antonio Boldini, s'en allait dans l'indifférence glaciale

La famille, que la charité de Geneviève venait de lui faire recouvrer, rendit à peu près seule à sa dépouille, les derniers devoirs.

Mais Geneviève avait eu raison de dire aux enfants du défunt : "Vous n'oublierez jamais votre père." Ces scènes d'agonie et de deuil se gravèrent dans leurs petites intelligences ouvertes, et l'indifférence incurable de la mère ne détruisit pas la mémoire du mort.

Heureusement n'avaient-ils pas compris le refus du mariage religieux opposé par cette mère libre penseuse, et que l'ingénieur lui-même ne put se défendre de trouver excessif.

Quand Léon fit demander à Geneviève de le recevoir, peu de jours après, elle lui fit répondre qu'elle l'attendait dans l'appartement même du pauvre artiste, qu'elle s'occupait de mettre en ordre.

Il vint, assez embarrassé, mais armé de résolution.

Jeannine l'embrassa, causa quelques minutes avec lui, et, sur un signe de sa mère, le quitta pour remonter près de Julienne.

— Déjà ? fit l'ingénieur avec dépit.

— Jeannine travaille ; malgré les misères du moment, Julienne, dont elle est maintenant la seule élève, n'abandonne pas son instruction.

— Sa seule élève ? répéta Léon ; et vous ?

— Moi, je n'en ai plus.

— Qui donc travaille encore ?... qui donc gagne encore, dans votre petite communauté ?

— Jacques Ferrat... un peu, bien peu.

— Et il partage ?

— Jusqu'à présent, nous avons eu à peu près le nécessaire.

— Et vous acceptez les bienfaits d'un ouvrier ?

— Je n'en rougis pas. Jacques me rend une petite part des sacrifices autrefois faits pour lui.

— Ah ! oui, dit Léon avec une insouciant amertume : vous l'avez comblé.

— Puisque vous connaissez maintenant la lamentable histoire que, sans le délire de ma maladie, on n'aurait jamais entendu sortir de mes lèvres, vous savez que j'entendais, par l'éducation, rendre à Jacques une portion de ce qui lui était enlevé par... par...

Elle s'arrêta et courba le front tristement.

— Soit. Vous avez des grandeurs qui m'échappent, ce n'est pas à Jacques, travailleur et besogneux, qu'il faut avoir recours ; je suis là !

— Je vous remercie. Je ne puis rien accepter de vous.

Léon fit un geste vif.

— Veuillez distinguer entre la fortune que m'a apportée Mme veuve Escouvar, — et que je lui rends intacte, — et celle que j'ai refaite par d'heureuses spéculations.

— Fondées sur le capital de Mme Escouvar, néanmoins ?

— Si vous établissez de telles subtilités !...

— Elles sont indiscutables.

— Eh bien ! je ne discute pas avec votre délicatesse, d'hermine ; mais, si vous refusez mon aide, j'ai le droit de soutenir Jeannine.

— Elle n'a besoin de rien.

— De rien ?... Mais, malheureuse femme, je sais par Marianne que vous manquez de pain, tant les rations municipales sont dérisoires !

— Pardon. Mme Outier, malade, ne mange pas sa ration ; Marianne se soutient avec du bouillon de cheval salé, dont nous avons fait

quelques provisions. Julienne, Jeannine et moi héritons de leur part de pain... très mauvais, du reste, très indigeste et très noir, mais que nous mangeons fort bien.

— J'en ai d'aussi mauvais que vous, il est vrai ; j'y peux cependant joindre des conserves, du vieux vin, quelques réconfortants. J'en veux envoyer à Jeannine. J'imagine que mon intervention ne vous choquera pas ?

— Quand vous aurez mérité de vous occuper d'elle, non.

— Ce qui revient à dire, que je suis indigne, à vos yeux, même de pourvoir aux besoins matériels de ma fille ?

— J'entends qu'elle vous respecte. J'ai tâché qu'elle pût vous aimer. Je ne vois aucune nécessité à la rendre reconnaissante envers vous.

— Cette reconnaissance vous pèserait ?

— Elle tomberait à faux, et les sentiments de Jeannine doivent être justes. Vous vous êtes souvenue d'elle trop tard.

— Eh !... vous n'auriez voulu rien accepter... à aucune époque... je vous connais bien.

— Si vous me connaissez, n'insistez pas davantage.

Léon regarda Geneviève longuement, puis d'une voix troublée :

— Tenez, reprit-il, je ne sais ce que j'éprouve pour vous. Est-ce de la colère contre votre opiniâtreté?... Est-ce de l'admiration pour votre hauteur d'âme ?...

— Ni colère, ni admiration. Je souhaite que ce soit de l'estime, répondit-elle vivement.

— Rien de plus ?

— Non, rien.

— Pourquoi ?

— Parce que, de vous à moi, l'estime est le seul sentiment durable, désormais.

— Autrefois, j'avais votre cœur, vous désiriez mon affection, et, maintenant la froide estime suffit à vous satisfaire ?

— Cette estime, vous ne l'accordez pas à Mme veuve Escouvar : donc, je m'en contente.

— Si j'espérais vous désarmer en vous avouant mes torts, Geneviève, je me sens si remué par tout ce que je viens de vous voir accomplir, si attendri en votre présence, que je n'hésiterais pas à m'accuser.

— A quoi bon ? vous êtes absous.

— Absous ?... Vous me pardonneriez ?

— Je vous ai pardonné, dès le premier jour et la première injure.

— Sans retour en arrière ?

— Jamais.

— Alors vous devez avoir encore quelque affection pour moi ?

— Mon devoir d'honnête femme était de vous aimer. Je n'ai pas failli à ce devoir.

— Et dans ce moment même ?...

— Dans ce moment ?... Je vous garde un cœur fidèle.

— En maudissant, du moins, des liens que

vous vous êtes obstinée à ne pas rompre, quoique toute liberté vous en ait été offerte ?

— Dieu, qui avait formé ma chaîne, pouvait seul la dénouer : je la porte sans la maudire.

Il y eut toute une minute de silence lourd.

— Ah ! que je me sens petit et misérable auprès de vous ! s'écria tout à coup l'ingénieur en éclatant.

Dans ses yeux, se voyaient de vraies larmes, les premières !...

Geneviève, que la charité chrétienne soutenait sur cette route difficile, fut frappée de ce symptôme d'émotion réelle.

Ce cœur vacillant laissait-il enfin fondre toutes ses rancunes ?

Et les aveux reçus, les excuses balbutiées, n'étaient-elles plus—comme elle le redoutait depuis leur rencontre—un moyen de sonder son cœur à elle, pour le railler cruellement ensuite ?

Sa nature loyale saisit avec ardeur cette apparence de sincérité.

— Dites-vous vrai ? demanda-t-elle avec feu.

— Je vous le jure.

— Seriez-vous capable d'un grand effort pour vous dégager d'un passé coupable ?

— Je crois que je le serais.

— Eh bien ! relevez-vous de l'abaissement moral où vous êtes descendu.

— Moi ?

— Vous, Léon.

— Eh !... le puis-je ?

— Si je n'en avais la persuasion ; vous le

dirais-je ? Voudrais-je vous donner une espérance fausse ?

— C'est vrai. La droiture est moins remarquable encore en vous que le jugement.

— Croyez-moi donc et suivez mon conseil.

— Pour me relever à vos yeux ?

— Pour redevenir digne des caresses de Jeannine.

— Parlez.

— Rachetez-vous par le sacrifice accompli et par le danger couru.

— Comment ?

— Donnez à la France un défenseur de plus.

— Ah !... l'idée est juste. Le sacrifice purifie. Mais, je ne suis pas Français.

— Qu'importe ? En ces heures sombres, le pays n'a pas assez de soldats. Il les accepte tous.

— Et, comme beaucoup d'hommes de ce temps, je ne sais même pas manier un fusil.

— Tous les gardes nationaux le savaient-ils ?

— C'est la vie des remparts que vous m'offrez.

— Avec des sorties en perspective, et la trouvée suprême pour horizon !

— Ainsi, vous voulez ?...

— Que vous soyez soldat volontaire.

— Et... à ce prix ?...

— Je croirai qu'il reste en vous quelque grandeur, malgré vos défaillances passées.

— Et vous me rendrez Jeannine ?

— Oui, parce qu'il est grandement honorable, n'y étant point contraint, de prendre part aux dangers d'une nation hospitalière.

— Alors... si je vis... en soldat... vous ne mettez plus entre elle et moi cette barrière que je sens, hélas! avoir trop mérité de voir s'élever : la barrière d'une incurable méfiance?

— Sous l'uniforme militaire, qui réhabilite, s'ensevelira le passé.

— Pour la fille... mais pour la mère?

— Pour la mère, comme pour la fille.

— Et si je meurs?

— Nous vous pleurerons ensemble. Nous prions pour votre âme. Nous vous retrouvons là-haut.

Un sourire pâle, si navré, que Geneviève eut le cœur serré subitement, glissa sur le visage altéré de l'ingénieur.

— Vous êtes stoïque, dit-il avec une mélancolique expression du regard; moi, je n'ai pas tant de renoncement... et, non plus, pas tant d'espérance. Pourtant, la vie m'est devenue si dure depuis que je la vois à travers mes remords, que je ne devrais pas hésiter une minute à l'exposer pour mériter de nouveau votre estime et l'amour de Jeannine.

Il eut un long soupir.

Elle attendait, muette, anxieuse.

— C'est fini. Me voici prêt à suivre votre conseil. C'est que je ne suis pas du tout un héros, Geneviève... et peut-être vais-je faire pour vous obéir, un bien pauvre soldat!

— Si vous faites votre devoir, qui pourrait exiger davantage.

Elle lui tendit la main, par un geste vail-

lant, comme pour récompenser cette velléité de réhabilitation.

C'était la première fois. Jusqu'alors, sa réserve, sans avoir rien de hautain, ni d'hostile, demeurait extrême.

Léon prit cette main, la serra, ne voulant plus la rendre. Tous ses torts envers la douce créature se dressaient pour l'accuser.

— Je vais vous chercher votre fille, fit-elle avec son angélique bonté.

Un instant après, le père et l'enfant échangeaient des caresses heureuses, et l'ingénieur quittait Geneviève en lui disant :

— Merci. Vous ne me reverrez que moins indigne de vous.

Ce fut un revirement étrange, absolu, celui qui s'accomplit dans la destinée de cet homme faible, avide, coupable, et maintenant saisi par le remords, honteux de son existence, aspirant à la réhabilitation, transformé sous un souffle purifiant.

Quel souffle, quelle influence, quelle force pouvaient agir ainsi sur une conscience atrophiée, sur un cœur éteint ?

Geneviève.

Touchante dans sa charité, grave dans sa beauté, digne toujours et partout d'admiration, d'infini respect, elle lui était apparue comme une pure vision du bonheur volontairement perdu.

Il savait ne pouvoir reconquérir ce bonheur ;

du moins, voulait-il se rapprocher de la vision angélique.

D'amers regrets poignaient son âme. Sans doute, ces regrets ne s'élevaient pas tous dans les régions élevées où planait l'âme de Geneviève ; après avoir si fort aimé les biens matériels, c'eût été trop demander à cette nature mobile.

Mais, retours en arrière et résolutions courageuses se mêlaient en lui de telle sorte qu'il marchait, par l'expiation, au relèvement réel.

Il le fit, d'ailleurs, comme il l'avait promis. On vit, dès le lendemain, le nom de "Léon Bourgeal, ingénieur suisse," figurer sur les listes d'enrôlements volontaires.

A cette époque, les formalités assez sommaires permettaient d'entrer dans un corps, d'en prendre l'uniforme et de monter sa première garde séance tenante.

Un corps d'anciens élèves des grandes Écoles parisiennes s'ouvrit devant Léon, qui s'équipa prestement, se mit à étudier le maniement des armes avec une volonté tenace et se prépara, comme l'avait dit Geneviève, à devenir mieux qu'un "soldat de rempart."

Hélas ! il fallait, encore quelques semaines, se résigner à n'être pas autre chose.

Pour se consoler de leur inaction, ceux que le patriotisme enflammait regardaient un but unique : la sortie !... la trouée !

CHAPITRE X

Lucy Boldini n'avait pas manqué de saluer par des plaisanteries acérées cette métamorphose de l'ingénieur en soldat.

Sans y être contraint!... Protégé par sa nationalité!... pouvait-on imaginer balourdise plus complète?...

— Ton don quichottisme, mon cher, lui dit-elle, m'éclaire sur la Dulcinée dont tu recherches l'approbation. Je savais la romanesque Geneviève capable des entreprises les plus surprenantes; mais celle-ci dépasse le possible. Envoyer se battre, et peut-être se faire tuer, le mari qui l'a répudiée!... c'est un raffinement de vengeance dont je fais honneur à sa bigoterie quintessenciée.

— C'est un blasphème dans ta bouche, Lucy, que cette parole, répondit Léon durement. C'est à Geneviève que tu dois un bienfait social dont ton insouciance n'avait cure; si la gratitude te paraît lourde, déjà, garde au

moins le silence sur des sentiments que tu ne peux même comprendre.

— A merveille ! ce qui revient à dire que ta sœur, pauvre créature bornée, incapable d'entrevoir les sublimités de cette séraphique personne, doit admettre sans protestation le singulier abus qu'elle fait de son influence. Je défends mon frère, te dis-je, contre lui-même.

— C'est trop de bonté ! Ma volonté est mon guide. Je respire plus à l'aise depuis que j'ai l'illusion de me rendre utile.

— Grand bien te fasse ! Je sois moins inflammable. Je vois mieux. Et qu'espères-tu de cette sentimentale tentative ? Quand tu recevras une balle, en cas de sortie, celle qui t'envoie la recevoir pourra se dire avec joie : " Je suis enfin libre ! "

Léon, froissé, imposa silence à la langue venimeuse ; mais, hélas ! qui peut dire, sa conversion étant si récente, si le dard empoisonné ne laissa pas quelque douloureuse pointe dans le cœur encore mal affermi ?

Quant à Caroline, qui vivait renfermée dans son appartement, voyait un peu Lucy et pas du tout Léon, elle apprit assez tard la résolution singulière du mari dont elle travaillait à secouer promptement le joug.

Elle avait d'abord haussé les épaules, puis n'avait pas tardé à se dire qu'un " accident de siège " bien imprudemment cherché par un homme absolument libre de demeurer au logis,

supprimerait les formalités de son prochain divorce, sans lui donner, à elle, aucun tort.

Quant à M. Bourgeal père, que pensa-t-il de la courageuse initiative d'un fils dont il avait flatté les passions, encouragé les fautes et développé la mollesse ?

Nul ne le put savoir. Cet homme de bronze, que nous avons vu s'acharner à détruire tout le bonheur de Geneviève, sans même songer qu'il brisait du même coup le sort de sa propre petite-fille, Jeannine, vivait dans l'ombre où se plaisent les conspirateurs.

L'échauffourée du 31 octobre l'en avait fait sortir ; mais on sait que la tentative faite par les émeutiers, pour confisquer à leur profit l'ombre du gouvernement dont Paris jouissait à cette époque, avorta misérablement.

Avec l'habileté qui distinguait ses manœuvres personnelles "Bourgeal l'exilé," comme il se faisait appeler par ses adeptes, les mit en avant sans s'y mettre lui-même, et s'il ne croqua pas de marrons, en cette ébauche de révolution, ce ne fut pas faute de les faire tirer du feu par son prochain.

La prudence néanmoins lui ordonnait de s'ensevelir plus profondément encore après cet échec de son parti. Quelle tanière inconnue choisit-il pour retraite ? . . . Quelques-uns de ses fidèles seuls auraient pu le dire.

Jacques Ferrat, malin comme un singe et curieux comme un faubourien, entreprit vainement de le découvrir, sans but déterminé, d'ail-

leurs, pour le plaisir de jouer un tour désagréable à son éternel ennemi.

— Je tiens à tenir à portée de mes visites cet excellent exécuteur testamentaire !... qui est aussi le vôtre, mademoiselle Julienne, disait-il plaisamment, pour amener un sourire sur les lèvres graves de Mlle Outier.

La pauvre fille, depuis que la gêne de plus en plus étroite envahissait l'humble phalantère, en prenait prétexte pour motiver sa mélancolie.

Geneviève seule devinait qu'à certaines natures tendres et concentrées, les privations matérielles sont peu de chose, mais que l'éloignement et le silence des êtres aimés sont une douloureuse épreuve.

Or, leur ami le plus cher manquait à leur intimité.

Où était Placial Molins ?

Rien du dehors n'arrivait dans la ville assiégée, et les dévouées amies du jeune médecin en étaient réduites à prier pour lui, sans savoir si cette chaude prière tombait désormais sur un vivant ou sur un mort.

Jacques Ferrat ne poursuivit pas longtemps ses recherches privées à l'égard de "son exécuteur testamentaire." Les événements marchaient de telle sorte que l'existence habituelle de chaque individu se trouvait profondément modifiée.

Presque plus de travail typographique ; languissement et mort de toute industrie ; la

garde nationale absorbait le Paris travailleur. Ce qui était intelligent en elle rongea son frein en attendant une occasion d'activité indéfiniment reculée ; ce qui n'avait que des instincts médiocres tournait au pire. Ce fut des éternelles parties de bouchons des corps de garde, et des rasades perpétuelles des remparts, que devait naître la Commune.

Jacques, sans ouvrage, infirme et de petite taille, n'eut même pas la joie de prendre le fusil. On l'avait, dès le début, trouvé insuffisant pour le service de volontaire ; et maintenant que la gravité des circonstances pouvait amener plus de laisser aller dans les examens d'engagements, sa claudication et son buste frêle le faisaient rejeter comme autrefois.

Il en pleurait de rage.

— Je suis condamné à l'inutilité, disait-il à Geneviève ; on ne me trouve bon à rien, et voyez mon orgueil, il me semble qu'en ces temps horribles, je serais bon à tout. Ah ! sans ma jambe gelée !... Au moins, je pourrai soigner les blessés et les malades, j'imagine ? Nous allons bien voir si l'on refusera à un garçon intelligent le plaisir d'offrir de la tisane à des varioleux !

Paris comptait alors un nombre assez considérable d'ambulances, tant administratives que privées. Beaucoup d'âmes généreuses avaient offert leur hôtel, leur appartement, leurs ressources pécuniaires, leurs services personnels.

De nobles dames, de modestes bourgeoises, se faisaient infirmières avec l'entrain du cœur, si l'on peut ainsi parler, et surtout avec la persévérance du dévouement.

Une de ces ambulances, située non loin de la mairie du XI^e arrondissement, était due à la collaboration de M. et Mme Le Bastu, pour le local, la literie, les employés subalternes, et de la municipalité pour les secours médicaux et les vivres.

M. Le Bastu, un des plus honorables fabricants de bronze du quartier, avait abandonné son hôtel—largement aménagé pour l'industrie—aux soldats frappés dans les batailles de Champigny, du plateau d'Avron, et dans les sorties de Bagneux, de Châtillon, de l'Hay.

Quelques gardes nationaux malades leur avaient été adjoints.

C'était un homme âgé, autoritaire et bon sous une enveloppe froide, qui faisait régner une discipline militaire dans l'ambulance, tandis que sa femme en était la visible consolation.

Ce fut à l'hôtel Le Bastu que Jacques Ferrat courut offrir des services qui furent sur l'heure acceptés. Les femmes étaient plus nombreuses que les hommes, dans ces hospices improvisés; tout ce qui pouvait porter l'uniforme étant employé à d'autres soins, ceux qui avaient la possibilité ou le bon vouloir de se consacrer aux malades se comptaient par un chiffre assez mince.

Jacques ceignit le tablier d'infirmier avec

une satisfaction réelle. Tout de suite, son mobile visage ému des souffrances d'autrui, ou s'animant jusqu'au rire, jusqu'à la grimace plaisante, pour égayer les pauvres blessés, lui conquit les sympathies de tous.

Moins doux sans doute qu'une femme; il offrait des bras plus robustes pour les travaux pénibles et donnait moins de prise à la fatigue pendant les veilles répétées.

Bientôt, on le prisait tout autant qu'on le chérait à l'ambulance Le Bastu, ce dont il s'enorgueillit naïvement en pensant à Geneviève.

— Le boiteux ne peut plus aider à vivre sa chère bienfaitrice, se disait-il; mais au moins, en aidant à souffrir de plus malheureux qu'elle, il continue à se rendre digne de son intérêt, à prouver qu'un vagabond relevé par sa généreuse main est devenu une façon de Frère de Saint-Jean-de-Dieu.

Geneviève l'encouragea dans cette voie nouvelle, où le jeune homme devait apprendre à pratiquer de plus en plus le détachement, la soumission, la charité.

Elle l'avait retiré de la boue sociale où sa naissance, son abandon, le destinaient à demeurer plongé, et peu à peu elle le voyait, avec une maternelle satisfaction, s'élever des saines sphères de l'instruction professionnelle, aux sphères plus pures de la charité chrétienne.

La jeune femme n'avait pas revu Léon Bourgeal depuis le jour où simplement, noblement, lui tendant sa main loyale, elle avait promis de

rendre son estime à celui qui saurait se réhabiliter par l'honneur militaire.

Léon, sans doute eût bien désiré savoir de sa bouche l'impression qui lui causait une si prompte adhésion, une si éclatante preuve de déférence ; le respect étrange qu'inspirait cette angélique créature le retenait au bastion, puisqu'elle ne l'autorisait pas à se présenter devant elle.

Il n'osa pas même lui écrire. Il se jugeait si petit, si coupable, devant son héroïque simplicité !

Parfois, le soir, quand sa garde descendue, ses camarades frileusement serrés autour d'un poêle refroidi, il se promenait à pas pressés sur la portion du rempart confié à une défense jusqu'alors platonique, il s'enfonçait si bien en ses réflexions, qu'il n'entendait même plus l'incessant roulement du canon autour de la ville investie.

Il revoyait la Joliette, les premiers bonheurs de son union, la beauté sereine de sa femme, l'adorable sourire de son enfant, cette paix si courte et si pleine des seuls jours heureux de sa vie.

Et tous ces trésors, il les avait semés au vent des passions, pour ne recueillir ensuite que d'amers désempoitements.

Vieilli avant l'âge, ruiné par sa dissipation, réenrichi par une infamie, ne méritant plus les baisers de sa fille, séparé d'une femme digne de tous les respects, lié à une femme indigne

de la moindre considération, menacé par celle-ci d'une séparation nouvelle sans que cet éclat pût le ramener à son premier foyer... tel était l'état pitoyable d'un homme intelligent, bien doué, à peine parvenu à la moitié de sa carrière.

Quelle vieillesse en perspective, après une jeunesse cupide et une maturité désolée !

Où s'appuyer pour achever la route, dont tous les charmes, méconnus par lui, s'effondraient sous la main qui les eût voulu ressaisir ?

Sa sœur?... Par convenance sociale, autant que par reste d'affection d'enfance, il l'avait recueillie, tout en plongeant un regard clairvoyant dans son cœur desséché.

L'aimait-elle, seulement?... Il le voulait croire. La blonde Lucy aimait surtout la vie large, et si le frère eût encore été dans la gêne, où serait aujourd'hui la blonde Lucy ?

Son père?... Après avoir encensé l'idole depuis ses premières années, il en avait vu s'écailler la fausse armure de grandeur et d'honnêteté. Il avait trop appris sur ce bonze du socialisme, placé si haut dans son culte filial!.. L'estime, en s'en allant, avait emporté l'amour.

Sa fille?... Il l'avait chassée. On la lui refusait, c'était justice.

Caroline?... Il la détestait d'autant plus que, l'ayant épousée par calcul, rien ne militait dans

ses souvenirs, en faveur de cette femme sans dignité, sans cœur

Geneviève?... Mais pourquoi songer à Geneviève?... la personne au monde dont il se sentait le moins de droit à réclamer l'aumône d'un peu d'affection; daignerait-elle lui en témoigner encore ?

Pourtant, puisqu'elle l'avait poussé à la réhabilitation...

Et perdu dans ses pensées multiples, le volontaire arpentait le chemin de ronde, tout noir, lugubre, qu'illuminait brusquement, d'intervalle en intervalle, le tir d'une de nos pièces d'artillerie.

Geneviève ne cherchait point à savoir si son conseil portait des fruits. Elle se fût reproché, comme une faiblesse vaniteuse, d'attacher un intérêt trop vif à la constatation de son influence sur cette âme vacillante.

Satisfaite d'avoir indiqué le chemin, elle attendait, dans le silence et la prière, que la Providence lui apprît quels progrès faisait le voyageur sur la route du relèvement moral.

Sans qu'aucune pensée vulgaire se mêlât à ses sentiments intimes, la jeune femme sentait avec soulagement l'ingénieur arraché au cercle néfaste de son étrange famille.

L'existence du soldat, si monotone qu'elle fût alors, lui semblait plus saine que l'atmosphère de la maison de la rue Rougemont.

Elle estimait plus digne la garde montée aux remparts, que la vie large dans une aisance

relative et une sécurité absolue.

Les camarades mêlés, grossiers peut-être, valaient mieux à son sens, pour cette nature molle, que les tiraillements d'un intérieur troublé et les railleries sceptiques d'une sœur, fervente adepte de la libre pensée.

Bientôt, le bombardement de Paris, commencé féroce-ment par les Prussiens, et les dangers réels qu'il fit courir à nos défenseurs, soldats, gardes nationaux, volontaires, permit d'entrevoir la sortie tant désirée par ceux qu'écrasait l'inaction gouvernementale.

Chaque jour on l'attendait, cette sortie bienheureuse ; chaque soir on en abandonnait l'espérance, pour la sentir renaître le lendemain.

Geneviève s'émut de sentir au danger le père de Jeannine.

Pourtant, aucun abattement ne parut sur son beau visage qu'éclairait la pure lueur de la résignation chrétienne.

Oh ! comme elle fit prier Jeannine, pour sauvegarder, les jours du père, en transformant son âme !

Un jour, Jacques Ferrat dut accompagner un fourgon qui allait chercher des blessés.

Près d'un bastion, fort endommagé la veille par le tir ennemi, il rencontra une ronde de volontaires, parmi lesquels l'ingénieur ne possédait aucun grade.

Bien qu'il connût sa résolution, le jeune homme, qui le voyait pour la première fois

sous l'uniforme, s'arrêta tout surpris, tout heureux.

N'avait-il pas deviné que, sans en parler jamais, Geneviève tenait sa pensée tournée vers le nouveau soldat ?

Donc, il ferait plaisir à Geneviève en lui racontant sa rencontre.

— Monsieur Ferrat, lui dit spontanément le volontaire, pouvez-vous me donner des nouvelles de Mme Carvès ?

— Parfaitement, monsieur. La santé de Mme Carvès était excellente hier.

— Et... ma fille ?

— Mlle Jeannine était fraîche encore, malgré les privations.

Léon eut un grand soupir.

— J'espère que le rationnement est toujours régulier dans le XI^e arrondissement ? reprit-il avec embarras.

— Aussi régulier qu'insuffisant, oui, monsieur. Nous en sommes à 150 grammes de pain.

— C'est atroce !

— Mlle Jeannine a néanmoins mangé un peu de viande fraîche, cette semaine.

— De la viande fraîche?... Par quel miracle ?

— L'ambulance Le Brstu a eu une distribution de mouton. Mme la directrice, qui sait combien j'aime Mlle Jeannine, n'aurait pas voulu frustrer pourtant un seul malade de son morceau de mouton frais, oh ! seigneur, non

mais un pauvre diable de garde national qui avait reçu un éclat d'obus étant mort, là, juste pendant que je soupirais, en regardant couper les portions, Mme Le Bastu m'en a fourré une sans rien dire dans ma poche. La petite fille était contente, allez, monsieur !

Léon par un mouvement brusque, saisit la main du jeune typographe et la serra dans ses doigts glacés.

Tout son orgueil s'effondrait devant ce récit naïf.

—Merci, dit-il d'une voix changée. Dites à Mme Carvès que vous m'avez rencontré. . . sous l'habit qu'elle a désiré me voir porter.

Il lâcha la main de Jacques et rejoignit ses camarades à grandes enjambées. La discipline était de bonne composition à cette époque, et le volontaire, encore tout remué de ce court colloque, rentra dans le rang déserté sans que le sergent—un jeune savant italien fort connu depuis par ses travaux—fit mine de s'en apercevoir.

Le soir même, n'étant pas "de veillée," Jacques courut au No 115 du boulevard du Prince-Eugène, où les pauvres femmes, réunies devant la fumée de deux tisons verts, se rapprochaient pour moins souffrir du froid.

Jacques, toujours joyeusement accueilli, raconta son entretien avec M. Léon Bourgeal, l'intérêt qu'il avait pris aux santés de la mère et de la fille, l'émotion qu'avait trahie sa poignée de main, enfin son remerciement — si

surprenant dans une bouche obstinée à le maudire — et les paroles destinées spécialement à Geneviève : “ Dites-lui que vous m’avez rencontré sous l’habit qu’elle a désiré me voir porter.”

Geneviève dissimula son trouble en écoutant son protégé. Jeannine embrassa Jacques, parce qu’il avait “ vu son père.” Julienne se montra intéressée ; Mme Outier ne comprit même pas. Seule, la vieille Marianne, implacable dans ses rancunes, à l’heure où toutes les rancunes tombaient, murmura scandalisée :

— De quoi s’inquiète-t-il, M. Léon ?... Et de quoi vient-il inquiéter cette pauvre dame ?... Est-il divorcé, oui ou non ?... Alors, qu’il se tienne où bon lui semble, pourvu que ce ne soit plus ici. Je l’aime mieux aux remparts, moi.

Comme Geneviève gardait le silence, bien que ses yeux éloquents fussent les véritables révélateurs de son intime joie, Jacques lui demanda doucement ;

— Et si je retourne au rempart chercher des blessés ?...

— Eh bien ?

— Et que je rencontre encore une compagnie de volontaires ?... Que dirai-je à celui qui, me voyant, sûrement m’arrêtera ?

— Vous lui direz, répondit fermement la jeune femme, que Mme Carvès apprécie comme elle le droit la décision prise... et demande à Dieu de la rendre fructueuse !

— Je le ferai, dit Jacques.

Elle le remercia du regard. Cet enfant lui rendait en délicatesse ce qu'elle lui avait donné jadis en générosités.

Jacques se retira sans rien ajouter, sa mission remplie, avec le sentiment de faire une bonne œuvre s'il parvenait à reporter à son tour au volontaire la réponse de Mme Carvès.

Marianne prit le lumignon fumeux qui tentait en vain d'éclairer l'unique chambre si maigrement chauffée, et reconduisit l'ouvrier typographe jusqu'à l'escalier.

— Adieu, Jacques, lui dit-elle; croyez-moi, si c'est pour lui faire les commissions de son divorcé de mari que vous venez voir Mme Carvès, il vaut mieux ne pas vous déranger de l'ambulance. Si jamais elle pardonne à ce mari-là, par exemple!... ce serait à y perdre mon nom de Marianne.

Jacques sourit d'abord de la mercuriale, assez dans les habitudes de la vieille servante, puis gravement :

— Mademoiselle Marianne, ces choses-là sont trop délicates pour nos idées à nous, mais sachez bien ceci: Aussi sûr que vous êtes une personne respectable, quoique rancunière, Mme Geneviève Carvès est une sainte.

Et glissant sur la rampe de l'escalier, en véritable imprudent qui se donne le plaisir d'une gaminerie relevée de son enfance, il disparut dans l'obscurité, et atteignit de cette façon dangereuse la loge de Mme Péchu, devant laquelle

il retomba, droit sur ses pieds, au port d'armes.

— Ah! si c'est Dieu possible! s'écria la bonne dame stupéfiée; me faire des tourne-ments de corps comme ça!... Vous serez donc gamin de Paris jusqu'à la fin de vos jours?

— Et je n'ai que dix-neuf ans!... Ça vous promet des émotions variées! déclara Jacques Ferrat en lui riant au nez.

Un quart d'heure après, sérieux et tout pénétré de son rôle, il reprenait le tablier d'ambulancier pour aller aider le chirurgien à pratiquer un pansement.

rac
l'o
sèr
bar
dan
des
die
les
ce
I
qui
tan
dis.
mai
la c
sang
E
trait
l'écr

CHAPITRE XI

Dans un autre ouvrage, l'auteur de ce livre raconte par le menu, dans ses infinis détails, l'odyssée des familles aux prises avec la misère indicible du siège et les horreurs du bombardement.

Il peint de pauvres femmes enterrées vives dans les caves pour se soustraire aux dangers des obus, mais ne pouvant échapper à l'incendie, et sentant au-dessus de leurs têtes, dans les étages abandonnés des maisons, brûler tout ce qu'elles possédaient.

Il montre les angoisses sans nom de celles qui sentaient leurs époux, leurs pères, combattant enfin !... après l'avoir tant désiré !... tandis qu'elles-mêmes, bonnes patriotes, certes, mais cœurs attendris, demandaient au ciel que la cruelle guerre finit sans autre effusion de sang.

Et ce tableau sinistre et vrai emprunte ses traits les plus frappants à la sensation *vécue* par l'écrivain, si l'on peut ainsi parler, car il a souf-

fert de toutes ces tortures et saigné de toutes ces plaies.

Nous ne redisons donc pas, pour ne pas nous répéter, les derniers jours du siège de Paris signalés par l'agonie morale d'une population désespérée et par les suprêmes efforts d'une défense impossible.

On sait trop quel fut le dénouement des dernières batailles sous Paris, et notre plume renonce à dépeindre les scènes de carnage, de deuil, de mort, qui signalèrent, par exemple, la glorieuse et lamentable journée de Buzenval.

Le corps de volontaires dont faisait partie Léon Bourgeal s'y conduisit avec un remarquable entrain. Composé d'un certain nombre d'hommes distingués, de quelques individualités déclassées et d'une douzaine de têtes folles, ce ne fut pas le courage personnel qui lui fit défaut, ni l'occasion de déployer une réelle valeur inutile. La rage de combattre des ennemis si longtemps invisibles et insaisissables tenait lieu d'expérience militaire.

Le lendemain de cette date néfaste, les hôpitaux de Paris regorgeaient de blessés.

Ils y affluaient à un tel point que, pour ne pas encombrer les salles déjà pleines, pour éviter à nos malheureux soldats le contact des infortunés déjà frappés de maladies diverses et notamment de petite vérole, on dut évacuer tout ce qui était transportable dans les ambulances qui offraient le plus de garantie, comme installation hygiénique et secours médicaux.

L'hôtel Le Bastu fut avisé qu'un convoi lui était destiné, et Jacques Ferrat veillait encore aux préparatifs nécessaires en cette occasion que le premier fourgon s'arrêtait devant l'ambulance.

Il contenait un malade et trois blessés.

D'autres fourgons suivaient, contenant, ceux-là, moins de blessés que de malades.

Et cela tombait sous le sens qu'on eut conservé sur place les plus gravement frappés. Ceux qu'on disséminait ainsi dans le Paris charitable, quoique moins atteints, n'en montraient pas moins les blancs visages mornes sur lesquels la mort a dû planer.

Dans la dernière voiture, un volontaire était étendu sur le brancard même qui avait aidé à le rapporter du champ de bataille.

Amené tardivement à l'hôpital Lariboisière, trouvant les lits occupés, il avait été destiné à la "fournée des ambulances." Sa bonne étoile voulut que ce fût à l'ambulance Le Bastu qu'il vint échouer.

Jacques le regarda, tandis qu'on le transportait dans une des pièces de l'hôtel, et, sous ce front bandé grossièrement d'un mouchoir, il vit luire les yeux fiévreux de Léon Bourgeal.

— Vous, monsieur Bourgeal?... blessé?... N'êtes-vous atteint qu'à la tête? interrogea-t-il.

Léon montra d'un geste sa jambe droite toute sanglante et faiblement :

— La tête n'est rien, souffla-t-il; je crois que j'ai un membre brisé.

Moins d'une heure après, le médecin de service, en passant l'examen des cas nouveaux offerts à son expérience, constatait en effet, la fracture de la jambe droite, avec violent déchirement des chairs sur une surface assez considérable par suite d'un éclat d'obus.

Le blessé, que le transport avait extraordinairement fatigué déjà, dut subir dans la soirée la résection du membre, opération très habilement faite, par un praticien de mérite et qu'il supporta de la plus courageuse manière.

Jacques se montra un merveilleux aide-chirurgien, bien que ses aptitudes n'eussent pas encore eu l'occasion de se déployer aussi pratiquement, les opérations subies jusqu'alors à l'hôtel Le Bastu ayant été beaucoup moins sérieuses.

Mais outre que ce rôle pénible répondait à sa soif de dévouement — puisque l'intrépidité militaire lui était refusée, hélas ! — la certitude de recevoir de Geneviève une reconnaissante parole l'encourageait, au fond de l'âme, à se multiplier auprès de l'ingénieur.

Il savait si bien, maintenant surtout, que Mme Carvès prenait un intérêt profond à celui qu'il l'avait si durement traitée !

Il ne songeait qu'au moyen de lui apprendre, sans trop l'ébranler, la douloureuse nouvelle. Mais ne pouvant s'échapper en ce moment de redoublement de travail, il lui fit porter ces seuls mots par un gamin du voisinage :

“ Un blessé qui intéresse profondément Mme

Carvès et sa fille est en traitement à l'ambulance Le Bastu. Je crois devoir en prévenir ma chère bienfaitrice, en l'assurant que son état est satisfaisant, la blessure sans complication, et qu'il n'est pas perdu de vue un seul instant par l'infirmier Jacques."

Geneviève, les yeux sur un ouvrage à l'aiguille, le cœur en haut, était assise entre Julienne et Mme Outier quand le message lui fut remis par Jeannine.

Elle le lut avec avidité, n'éprouvant qu'une peine amère et pas de surprise. Chaque jour, cent fois, depuis que le siège avait atteint sa période d'action, elle envisageait cette éventualité terrible de la sortie, de la blessure, de la mort !

Et son cœur étroitement serré entre l'orgueil de sentir le mari indigne redevenir un homme nouveau, et l'inquiétude de sentir le soldat exposé sans merci dans cette suprême tentative, son cœur passait d'heure en heure par les sensations les plus poignantes.

Geneviève se leva, blanche, mais calme, fit passer le billet à Julienne, et s'adressant à la petite fille dont le regard curieux interrogeait sa pâleur :

— Va mettre ton manteau et ta capeline : nous sortons.

Julienne lut tristement.

— Veux-tu que je t'accompagne ? demanda-t-elle.

— Oui, viens. Malgré les amicales pré-

cautions de Jacques, qui sait, mon Dieu... ce que je vais trouver ?

Marianne ayant promis de ne pas quitter la vieille dame infirme, les deux amies suivies de Jeannine se hâtèrent vers l'ambulance.

En passant devant la mairie elles virent une foule de dames, dont la charité se réveillait dans nos derniers revers, qui apportaient de la charpie, des cordiaux, du linge pour les blessés, et dont un certain nombre venaient s'inscrire pour donner leurs soins partout où ils pourraient être réclamés.

Les deux femmes passèrent, poussées par une curiosité douloureuse, le pas pressé, la démarche inquiète.

L'hôtel Le Bastu, sur lequel flottait le drapeau de Genève, ouvrait grande sa porte-cochère surmontée d'un cartouche de marbre, de bronze et d'or, agrandissement luxueux de la marque de fabrique de cette honorable maison.

Dans la vaste cour, plus de traces de l'industrie habituelle. Tout appartenait à la charité.

Geneviève en franchit le seuil en expliquant doucement à Jeannine qu'elle la conduisait vers son père, glorieusement blessé en défendant la France.

L'enfant écoutait toute triste, parceque son père souffrait.

Jacques Ferrat, demandé, accourut aussitôt

pour obtenir aux visiteuses l'autorisation de voir un des nouveaux arrivés.

M. Le Bastu l'accorda facilement, car le chirurgien venait de constater que, depuis la pose de l'appareil au membre cassé, un apaisement sensible se produisait dans l'état général.

Prévenu toutefois, par la prévoyance de Jacques, qu'un peu d'émotion pouvait résulter de cette visite, le directeur recommanda de la faire courte.

Geneviève s'était armée de force. Elle marcha vers le lit de l'ingénieur,—placé, avec un garde-national, dans un salon particulier— sans manifester de trouble.

Jeannine, qu'elle tenait par la main lui échappa, courut à son père, toute tremblante, mais le sourire aux lèvres ; n'osant lui toucher de peur de lui faire mal, elle avança vers l'oreiller, où s'enfonçait la tête livide, son joli minois rose en disant de sa voix d'oiseau :

— Père... c'est votre Jeannine... Etes-vous content de l'embrasser ?

Une surprise, une émotion, moins grandes encore que le saisissement qui les suivit aussitôt, éclatèrent tour à tour dans les yeux caves du blessé.

— Jeannine?... ici?... Jeannine?—

— Et maman aussi.

— Quoi?... Geneviève?—

— Embrassez-moi, papa. Cela vous fera déjà du bien. •

Le baiser du père fut long, empreint d'une tendresse encore inconnue.

Jusqu'alors une sorte de vague remords, d'inconsciente timidité présidaient aux rares caresses qu'il avait pu échanger avec l'enfant retrouvée.

Aujourd'hui, il osait l'aimer davantage, l'embrasser mieux.

Sa blessure le rapprochait de sa fille.

Par-dessus les boucles folles de Jeannine, le regard du blessé parut chercher un autre regard.

Il rencontra celui de Geneviève tout chargé de pitié. Elle avait respecté cette longue étreinte paternelle.

— Nous sommes venues bien vite, bien empressées, dit-elle en s'approchant; pauvre Léon!... souffrez-vous beaucoup?

— Il me semble que votre présence me rafraîchit, répondit-il en portant la main à son front bandé.

— Qu'y a-t-il sous ce bandeau, dites?

— Peu de chose: une éraflure de balle.

— Et encore?

— Une jambe brisée.

— Ah! mon Dieu!

Jeannine, sans bien comprendre la gravité d'une telle blessure, voyant pâlir sa mère se mit à pleurer.

Geneviève elle-même oublia de dissimuler de grosses larmes qui roulèrent lourdes et chaudes sur sa joue.

La vue de ces larmes fut entièrement douce au malheureux.

— Je vous remercie d'être venue... de me plaindre... de pleurer sur moi ! dit-il d'un accent attendri.

— Cette blessure me désole, répondit la jeune femme.

— Moi, elle m'enorgueillit.

— Ah ! si j'étais certaine qu'il ne vous vint jamais en pensée de m'accuser !...

— Vous accuser... du conseil le plus noble... loyalement donné ?

— Généreusement suivi ! interrompit-elle d'une voix profonde.

— Vous accuser ?... Je devrais vous bénir.

— Vos souffrances seules m'occupent en ce moment, je voudrais les soulager.

— Etes-vous contente de moi, Geneviève ?

— Cent fois... mille fois... oui...

— Je ne voulais pas vous revoir... avant de me sentir moins indigne de vous.

— Ceci lave ! fit-elle gravement en posant un doigt sur les bandelettes sanglantes.

Ce fut le tour de Léon de laisser une larme glisser sur ses draps. Jeannine attentive, l'esuya de sa petite main.

— Encore une caresse, ma fille, dit-il en l'attirant à lui. Vous ne vous y opposez plus, Geneviève ?

— Je vous amène votre fille, maintenant ! fit-elle avec un miséricordieux sourire.

Jacques s'approcha de Léon pour lui faire

prendre quelques gouttes de cordial, et ne lui permit de reprendre la parole qu'au bout d'un instant de repos.

Alors l'ingénieur raconta brièvement comment il s'était senti enveloppé dans un tourbillon de mitraille, dont son front portait la marque, tandis qu'une bombe énorme éclatant au milieu du bataillon des Volontaires l'avait jeté à terre, pêle-mêle avec des camarades qui ne se relevèrent plus.

— C'est le bon Dieu qui vous a gardé, papa ! déclara Jeannine d'un petit ton convaincu délicieux à entendre.

Le père libre-penseur sourit sans répondre.

Sur un signe de Jacques, Geneviève comprit qu'elle devait abréger sa visite. Et sur un autre signe, Mlle Outier, qui s'était discrètement tenue à l'écart, s'avança pour offrir en peu de mots ses compliments de condoléance au blessé, qui la remercia d'avoir accompagné Mme Carvès.

— Vous reviendrez ? demanda-t-il à cette dernière, d'un accent plein de désir inexprimé.

— Je vous le promets.

— Bientôt ?

— Bientôt.

— Et pour plus longtemps, n'est-ce pas ?

— Si le médecin ne l'interdit pas.

— Non, car votre présence est un calmant souverain.

— Je le voudrais.

— Et peut-être, la meilleure des médications.

Cette fois, Geneviève, lui fit sans répondre un amical geste d'adieu et se retira, emmenant Jeannine, qui, sur le seuil du petit salon, envoyait encore en arrière de mignonnes poignées de baisers.

On ne peut décrire les sensations de Geneviève, après cette entrevue où le rachat moral du père de Jeannine s'affirmait dans le sang librement offert, bravement répandu.

Une sainte fierté communiquait soudainement à son cœur un battement plus rapide, à ses yeux une lueur plus vive, à tout son être un indicible contentement.

Le danger matériel existant, les suites possibles d'une blessure de cette gravité ne se présentèrent que plus tard à son esprit, emporté tout d'abord vers les hautes sphères de la réhabilitation rêvée.

— J'ai tant souffert de ne plus pouvoir l'estimer ! disait-elle à son unique confidente.

Et Julienne lui répliquait avec joie :

— Guérissez-le, Jacques et toi, l'un par ses soins, l'autre par son affectueuse influence, et vous verrez que cette épreuve en aura fait un homme meilleur.

— S'il vit, mon Dieu !...

Et sur ce doute poignant, la jeune femme retomba dans sa mélancolie.

On pria beaucoup ardemment, longuement

pour le blessé, dans le petit phalanstère du boulevard du Prince-Eugène.

Dès le lendemain matin, on eut des nouvelles assez bonnes. Dans la journée, Geneviève et Jeannine recommencèrent leur pèlerinage à l'ambulance, où leur présence fut accueillie par une action de grâce.

Route chérie, que la mère et la fille firent dès lors avec l'exactitude et l'empressement du cœur.

Deux jours écoulés, Léon pour la première fois, fit entendre que, son état s'améliorant, il devait faire prévenir sa sœur. La crainte que Mme Caroline Bourgeal n'apprit sa blessure en même temps que Lucy, avait jusqu'alors retenu sur ses lèvres l'expression de ce désir.

Geneviève comprit et écrivit sur l'heure.

Les prévisions de l'ingénieur se réalisèrent de point en point. Mme Boldini, par scrupule ou par malignité, mit une hâte singulière à faire connaître à Mme Caroline le malheur survenu à son mari.

Bien que les deux belles-sœurs n'eussent que des relations réservées, politiques, depuis les derniers événements de leur intérieur, la blonde veuve ne se refusa pas d'enfoncer deux traits à la fois dans le cœur ou dans la vanité, de celle qu'elle n'aimait que du bout des lèvres et par pure convenance.

— Ma pauvre Caroline, lui dit-elle avec une feinte compassion, aussitôt la lettre de Geneviève reçue; vous avez failli devenir veuve

avant d'avoir recouvré votre liberté d'une façon moins tragique.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Léon a reçu deux blessures au combat de Buzenval.

— Qu'allait-il y faire ?... C'est très-beau l'héroïsme, mais, vous voyez on y laisse ses os.

— Il paraît que Léon y laissera au moins une jambe.

— Qui vous a appris ce malheur ?

— Geneviève Carvès.

— Et comment en est-elle avertie avant moi ?... avant vous ?...

— Cela, je l'ignore. La vérité est qu'elle me l'annonce,

— C'est singulier.

— Et qu'elle soigne le blessé.

— Elle soigne ?... Vous dites qu'elle soigne ?

— Parfaitement.

— Où cela ?

— A l'ambulance Le Bastu.

— C'est trop fort !

— Oui ; c'est une étrange rencontre.

— Dont vous laissez l'honneur au hasard ?

— A défaut d'autre explication.

— Mais vous vous en procurerez une, j'imagine ?

— Oh ! cela m'est assez indifférent ; pourvu que mon frère soit bien soigné...

— Vous sautez net sur les convenances.

— Où prenez-vous qu'elles soient mécon-
nues ?

— Mais, Mme Carvès est la femme "divor-
cée" de M. Léon Bourgeal !

— Tandis que vous, Caroline ; vous êtes la
femme "en instance de divorce" de ce même
Léon Bourgeal.

— Vous plaisantez toujours, Lucy.

— Je suis on ne peut plus sérieuse. La nu-
ance me paraît piquante, je la constate, voilà
tout.

— Et vous concluez ?

— Qu'entre une femme, dont il a voulu se
séparer absolument, et une autre femme, qui
veut à tout prix se séparer de lui, l'infortuné
Léon sera bien heureux d'avoir recours aux
bons soins de sa sœur. Ce sont là les petits
côtés plaisants du divorce.

— Vous avez bien eu, parfois, quelque ten-
tation d'en user, du divorce, il me semble.

— Moi!... on m'a fourrée dans la légalité
jusqu'au cou. C'est miracle que j'aie pu échap-
per à l'Eglise.

— Donc, vous allez lui offrir vos bons of-
fices ?

— J'y cours.

— Ce qui vous permettra d'apprendre le
privilege surprenant dont Mme Carvès s'est
trouvée favorisée.

— Je ne suis pas très-curieuse. Si on me le
raconte, pourtant, je vous le rapporterai.

— Oh ! moi, je suis fort désireuse, au con-

traire, de savoir de quel droit et de quel air, la femme répudiée remplit les fonctions de dame de Bonsecours.

— A merveille, j'en jurerais. Elle est née pour jouer les rôles attendris.

— Eh bien ! qui m'empêche d'aller étudier *de visu* ?

— Vous raillez.

— Point. Tant que le tribunal de Genève ne s'est point prononcé, il me semble, ma chère Lucy, que je suis la femme de Léon ... jusqu'à nouvel ordre.

— Tiens !... tiens !... tiens !... cela sera un amusant spectacle. Oui ou non, me l'offrez-vous ?

— Il ne faudrait pas me défier de cette folie.

— Je ne vous défie ni vous encourage. Vous avez été résolue pour décréter votre changement de vie sans mes conseils que je sache ?... Vous déciderez donc du plus ou du moins d'opportunité de cette visite sans que j'y sois absolument pour rien.

Ceci dit, Lucy s'éclipsa sans laisser à Caroline le temps de discuter d'avantage, satisfaite de lui avoir été désagréable et convaincue qu'un bon accès de colère couronnerait sa petite manœuvre.

Quant à supposer que cette femme sotte et violente tournerait publiquement sa fureur contre Léon, elle ne s'y arrêta même pas.

Même quand on plaide en divorce, on ne

fait pas de scène à un mari gravement blessé, menacé de mort peut-être.

C'était peut-être faire trop d'honneur à la logique de Mme Caroline.

Mme Boldini arriva d'un air dramatique à l'ambulance Le Bastu. Enveloppée des crêpes d'un veuvage dont elle ne comprenait pas la dignité, dont elle ne sentait pas la douleur, elle se complaisait dans ce costume noir favorable à sa beauté blonde.

Bien qu'elle n'eût point paru sur un théâtre elle avait de trop près cotoyé l'existence théâtrale, pour n'en posséder à fond les attitudes de convention, les gestes et les intonations vibrantes.

Mieux qu'aucune femme, elle produisait un effet imposant ou séduisant dans un salon. tant l'art savamment étudié s'ajoutait à sa beauté, à son intelligence naturelles.

Son entrée fut donc superbe. Un cri retenu, des bras jetés en avant ramenés sur la poitrine par une sorte de pitié tendre, et un mot murmuré d'une voix mélodieuse :

— O mon frère !... mon pauvre frère !...

D'émotion véritable, pas l'ombre ; mais une mise en scène qui toucha Léon, trop affaibli ou trop aveuglé pour voir juste.

— Ah ! je me reproche de ne t'avoir pas appelée tout de suite ! fit-il en l'embrassant.

Les deux autres blessés — car à l'officier de la garde nationale on avait adjoint un sergent-major d'infanterie — qui occupaient le salon,

se soulevèrent sur leur oreiller pour assister à cette réunion touchante.

Geneviève la considérait d'un œil miséricordieux, son cœur chrétien ne pouvant oublier absolument la conduite de la jeune femme au lit de mort de son mari.

Jeannine n'avait jamais vu une dame si belle, si belle, en deuil de ville.

Il fallut expliquer à Lucy tout ce qui s'était passé, et pour ne pas trop fatiguer le malade, ce fut Geneviève qui se chargea du récit.

Lucy lui reprocha très-gracieusement d'avoir voulu garder pour elle toute la tâche; la félicita de ses aptitudes de sœur de charité et finit par demander à Léon s'il ne lui plairait pas d'être soigné dans sa propre maison.

Une inquiétude vague se lut dans les yeux de l'ingénieur.

— Plus tard, répondit-il doucement.

— Dès que tu le voudras, dispose de ta Lucy, répondit l'excellente sœur; et, bien que je ne me dissimule pas la difficulté qu'il doive y avoir à succéder à une garde-malade aussi accomplie que Geneviève, j'essaierai et j'espère avoir assez de bon vouloir, de zèle, pour la suppléer auprès de toi.

— Merci, ma bonne Lucy... plus tard, dit encore le blessé, sur le ton de la fatigue.

Geneviève expliqua qu'elle était à l'ambulance, non pas comme infirmière, mais en visitante, et qu'à ce titre les services qu'elle pou-

vait rendre à Léon ne méritaient même pas une mention.

— Vous vous trompez, interrompit vivement celui-ci : vous m'apportez le repos d'esprit, un délassement physique indicible, une sensation de calme général dont je n'apprécie même entièrement la douceur que lorsque votre départ m'en prive, Jusque-là, j'en jouis d'instinct, sans raisonner.

Un sourire légèrement ironique souleva les lèvres rouges de Mme Boldini.

— Mes félicitations, mon ami pour le dévouement que tu inspires ; prenez-en votre part, Geneviève ; vous faites de notre cher Léon une façon de poète !... je crois qu'il madrigalise en votre honneur, et vous êtes bien digne d'un tel hommage.

La moqueuse disait si gentiment ses malinétés à double tranchant, qu'il eût été difficile de les accueillir autrement qu'avec bonne grâce.

Toujours indulgente, Mme Carvès n'y voulut voir qu'une amicale exagération.

Lucy s'était assise au pied du lit, dans une pose élégante ; la caresse de sa voix réjouissait ses auditeurs et les subtils parfums de sa toilette rafraîchissaient la fade atmosphère de cet asile de souffrance.

Les deux autres blessés estimaient que leur camarade de chambrée était bien favorisé de recevoir de telles visites.

- Tout à coup il se fit un certain bruit de pas

et de voix dans la pièce précédente. On put distinguer le timbre nasillard du chirurgien qui semblait discuter avec une femme.

— Je ne suis pas partisan de ce changement, je l'avoue madame.

— Enfin, docteur, est-ce possible ?

— Possible, oui, mais favorable, non.

— Vous ne m'opposez pas d'obstacles, cependant ?

— Parce que je reconnais vos droits, madame, et que le cas n'est pas tellement grave...

— Cela suffit, alors. Merci, docteur.

Le blessé dressa une oreille inquiète et Geneviève frissonna.

La porte entr'ouverte donna passage à un fouillis de soie cassante enveloppé de fourrures, d'où émergeait, sous une toque emplumée, un visage rond, plein, haut en couleur, auquel deux énormes cercles de diamants faisant saillie au bord des joues rebondies, donnaient l'aspect d'une large amphore à deux anses.

Un peu de moiteur vint au front de celui-ci.

Mme Boldini, qui ne s'étonnait guère, parut surprise de la hardiesse de cette apparition ; oubliant, d'ailleurs qu'elle-même en avait reçu l'avis, et n'avait point daigné la déconseiller.

Si l'on eût regardé Geneviève, à l'aspect de la femme qui l'avait si cruellement outragée, on eût distingué une pâleur plus mate envahissant son teint délicat.

CHAPITRE XII

Rien n'intimidait Mme Caroline.

Le silence réprobateur qui salua son entrée glissa sur sa résolution, sans l'entamer.

Derrière elle entrèrent le chirurgien, dont l'heure de la visite approchait, et Jacques Ferrat, qui, sans la connaître, rien qu'à ce frou-frou tapageur, à cet aplomb vulgaire, flairait un danger ou un chagrin pour Geneviève.

— Il m'est bien dur, monsieur Bourgeal, dit-elle en se plantant en face du lit, de vous retrouver dans une ambulance, tandis que vous avez une maison, un entourage et des soins qui vous y attendent.

La voix n'était pas encore agressive, mais on y sentait bouillonner une secrète hostilité.

Léon s'affirma la tête sur ses cousins, car le reste du corps conservait une immobilité absolue, et dit avec calme :

— Vous êtes trop bonne d'en prendre souci, madame, je vous remercie.

— Je fais plus que d'en prendre souci ; j'entends réparer la maladresse que vous avez laissé commettre, en ne donnant pas votre adresse aux brancardiers.

— Je n'étais guère en état de donner des indications. Tout est bien ainsi du reste.

— Et moi, cela me déplait outre mesure. Ne dirait-on pas d'un homme sans famille, sans position... d'un soldat obscur, éloigné des siens, à vous voir ainsi recevoir les soins des étrangers... dans une maison charitable ?

— C'est le grand honneur de cette maison de s'ouvrir aux blessés et aux malades, et c'est le nôtre aussi d'accepter avec gratitude cette hospitalité.

— Enfin on vous a conduit ici. Vous avez été admirablement soigné ; mais je viens faire cesser cet état de choses... anormal.

— Ce n'est point nécessaire.

— A mon avis, c'est indispensable. J'ai tout prévu. Le docteur ne s'y oppose pas, et je me suis procuré, à prix d'or, une large voiture, un confortable landeau, bien attelé, où l'on pourra vous placer comme dans un lit, sur votre matelas.

En disant avec emphase ce mot "à prix d'or" qui semblait doubler d'importance sur ces lèvres, elle coula un regard inquiet vers le chirurgien, qui, penché sur le sergent d'infanterie, ne paraissait pas l'entendre.

— Je ne veux pas être transporté, déclara nettement l'ingénieur.

Caroline rougit de dépit.

— Je pense que vous ne réfléchissez pas, monsieur. Vous aurez chez vous chez moi, une installation excellente, des serviteurs empressés, un médecin pour vous seul.

— Ici, je suis comblé, vous dis-je.

L'accent devint âpre.

— Peut-être même êtes-vous, en effet, comblé un peu plus qu'il ne serait convenable.

— Et je tiens à demeurer dans ce milieu sympathique.

— Qui permet à de singulières influences de s'exercer plus librement.

— Dans ce milieu, où votre intervention inattendue... oh ! fort inattendue !... détonne étrangement, je vous l'avoue.

— Mon intervention n'a rien que de légitime.

— La rupture que vous sollicitez la rend, au contraire, assez suprenante.

— Nos dissentiments ne m'enlèvent pas le droit de vieller à votre sécurité, j'imagine ?

— Ils donnent au moins un caractère douteux au subit intérêt que vous prenez à mon sort.

— Permettez-moi de juger de la convenance de mes actes, monsieur Bourgeal.

— Eh !... laissez-moi d'abord la liberté des miens.

— Vous refusez de vous laisser amener dans votre maison ?

— En ce moment, oui.

— J'ai des griefs contre vous. Mais, tant que mon indépendance ne me sera pas publiquement rendue, je veux remplir mes devoirs. Aujourd'hui, mon devoir est de vous soigner.

— Je sais le gré que mérite un tel zèle.

— Mais vous n'examinez même pas s'il est sage de repousser ma proposition ?

— Pour des motifs personnels, je persiste dans mon refus.

— Rien de plus visible que votre parti pris de m'irriter !... Pour se faire, il eût pourtant suffi de l'édifiant spectacle que je rencontre ici. -

Et d'un geste, qu'elle essaya de rendre injurieux, Mme Caroline désigna Jeannine stupéfiée, Geneviève blanche, digne, dont les grands yeux ne se baissèrent pas.

Ce calme la rendit furieuse.

— Voici deux fois que je vous trouve sur ma route, reprit-elle avec explosion, en s'adressant à la jeune femme ; et, si peu que je tiens au fond, à une union que je travaille à briser, j'en veux garder les convenances extérieures. Votre présence éternelle ici ne peut durer.

Secouant le saisissement qui l'avait frappée dès le début de cette odieuse scène, Mme Carvès sourit avec un suprême dédain.

Sa voix s'éleva nette, toujours douce :

— Une première fois, j'ai plié devant vous madame, vous étiez sous votre toit, où mon ignorance m'avait conduite. Aujourd'hui, dans un asile de charité, où mon droit à soulager la

souffrance est aussi entier que le vôtre, je ne céderai pas ma place à ce chevet.

— Vous resterez ?... malgré moi ?

— Je resterai ; mais je veux d'abord soustraire la fille de Léon Bourgeal aux révélations, singulières pour son ignorance de la vie, que le manque de sang-froid peut vous exposer à lui faire entendre.

Prenant alors, des mains de la fille, le livre d'images que celle-ci s'amusa à faire sous les yeux de son père, elle l'emmena lentement à la sortie.

Le docteur, jusque-là tout absorbé par son nouveau malade, se retourna vivement :

— Vous reviendrez, je vous prie, madame, dit-il respectueusement à Geneviève.

— Si vous le désirez, docteur, j'aurai un double motif de le faire.

— Notre blessé a besoin de vous. Vous le calmez mieux que ma potion.

Mme Carvès s'inclina.

— Je reviendrai, fit-elle.

Et elle disparut.

Alors Caroline hors d'elle-même, se retourna menaçante vers le chirurgien.

— Vous avez donc oublié qui je suis, docteur ? s'écria-t-elle.

— Pourquoi donc ? demanda celui-ci d'un air rogué.

— Puisque c'est devant moi, Mme Caroline Bourgeal, femme de M. Léon Bourgeal...

— Jusqu'au prochain divorce, chuchota Lucy.

— ... Que vous réclamez les soins de Mme Carvès, la femme divorcée de ce même Léon Bourgeal ?

— Et cela vous choque ?

— On ne peut plus.

— Je le regrette, madame. La personne que vous désignez comme la " femme divorcée " de mon blessé et dont l'honorabilité ne saurait être suspectée, sert utilement à sa guérison par une heureuse influence.

— Je le crois, mais c'est inconvenant.

— Peut-être moins que l'agitation que vous entretenez autour de mes malades, madame, et qui doit cesser promptement.

— Ah c'est ainsi, docteur, que vous défendez mes droits ! ... Eh bien ! je m'installe à mon tour près de ce blessé qu'on me dispute audacieusement et l'on verra bien qui osera m'en éloigner !

Le chirurgien haussa les épaules.

— Mon Dieu, madame, ce sera moi tout simplement.

— Vous, docteur ? ... tandis que vous favorisez...

La rage coupa la parole de Mme Caroline, que le sang trop prompt à s'échauffer étouffait facilement.

Le docteur lui offrit le bras avec politesse.

— Permettez que je vous conduise, madame
le bruit incommode les fiévreux.

— Pas du tout Je me tairai, s'il le faut, mais je reste.

— J'ai le regret de vous déclarer que c'est impossible.

— Comment... la propre femme d'un blessé... ne peut demeurer...

— Eh ! madame, quand cette femme augmente le mal de l'un et trouble les autres, j'emploie mon autorité pour rétablir l'ordre.

— Vous me chassez !

— L'heure des visites est passée, madame.

Lucy, sans mot dire, en entendant cet avis, embrassa son frère et glissa d'un pas souple vers la porte, suivi du regard admiratif des deux malades.

Ce regard se reporta, mécontent, vers la tapageuse personne qui bouleversait si mal à propos la petite distraction dont ils jouissaient.

Mme Caroline écumait.

Mais il lui resta cependant assez de lucidité pour comprendre qu'une plus longue résistance ne servirait qu'à changer sa retraite en expulsion.

Elle sortit donc, en essayant de ressaisir sa dignité compromise, sans une parole affectueuse pour celui qu'elle prétendait accaparer, et lançant au chirurgien impassible une allusion froissante sur la partialité qu'il faisait régner dans son ambulance.

Comme pour justifier ce reproche furibond, Mme Caroline se croisa sur le seuil avec Geneviève qui rentrait.

En outre, elle eut le crève-cœur d'entendre le docteur dire à cette dernière :

— Voudriez-vous, madame Carvès, m'aider à renouveler le bandage du front de notre blessé ?

Et, comme affront suprême, son oreille put encore saisir cette cruelle parole de l'ingénieur.

— Docteur, je vous remercie deux fois.

Mme Caroline, dans un état d'irritation dont il est difficile de peindre le paroxysme, se rejeta dans le grand landeau, confortable, loué "à prix d'or" comme elle l'avait emphatiquement déclaré.

L'échec subi la transportait de colère, bien qu'aucun sentiment charitable ne lui fit regretter au fond de voir ses soins rejetés par un mari qu'elle entendait bientôt rejeter elle-même.

Il ne s'agissait là que d'un mesquin froissement d'amour-propre, d'une vulgaire jalousie, d'une humiliation reçue devant des témoins.

Cette "pose à la femme du devoir" venait d'être percée à jour.

Son projet d'écraser Geneviève par son luxe, son étalage de beaux sentiments, et par ses droits, ces fameux droits qu'on n'eut pas supposé lui être si chers, avait misérablement avorté, et même tourné à la plus grande gloire d'une femme qu'elle détestait d'instinct.

Le landeau dépassa sur le boulevard une jeune femme en deuil qui s'en allait à pied,

sans hâte. Certainement Mme Caroline reconnut Lucy ; mais elle était en disposition trop belliqueuse pour ne pas faire rejaillir son irritation sur celle qui ne l'avait pas détournée de sa folle démarche.

Sans daigner s'arrêter pour la recueillir dans le véhicule qui, pour l'épouvantable époque où l'on se trouvait, témoignait réellement d'un ruineux effort, la femme humiliée vit avec plaisir que les roues lançaient des gouttelettes boueuses sur les longs crêpes de sa belle-sœur.

— Famille odieuse ! ne put-elle s'empêcher de dire tout haut en s'enfonçant dans les coussins. J'y suis rentrée par le divorce ; la même porte m'en fera bientôt sortir. Paris capitule enfin !... tant mieux mille fois ! je pourrai le quitter au plus vite pour reconquérir ma liberté.

Eh ! oui, Paris capitulait. C'était là que venaient aboutir plans, proclamations, défense, combats, tout, tout, jusqu'à cette tentative dernière de Buzenval qu'on a pu traiter tout d'abord d'héroïque, d'insensée, et qu'il suffit de qualifier d'inutile !

Paris s'ouvrit. Il y eut un empressement égal pour y accourir et pour en sortir.

Les gens du dehors arrivaient, anxieux, pour savoir ce qui leur restait de famille ou d'amis.

Les gens du dehors s'enfuyaient, altérés d'air, de pain blanc, de viande fraîche et d'espace.

Une des premières personnes qui franchit les portes de la ville investie, pour aller demander à la Suisse l'oubli de ses misères, fut Mme Caroline, encore mal remise de sa violente fureur.

Elle secoua la poussière de Paris sous ses larges pieds, en maudissant ce qu'elle laissait derrière elle, avec l'espoir de ne le revoir jamais.

Tout était alors si bouleversé, et les communications si difficiles, qu'elle dut traverser une partie de la France dans un wagon à bestiaux.

La hâte qu'elle déploya pour s'échapper de sa prison parisienne fut si grande, que Mme Caroline prit à peine le temps de réunir ses valeurs, ses papiers concernant la procédure entamée pour sa demande de divorce, et pas du tout celui de faire ses adieux à Mme Boldini.

La blonde Lucy ne s'en affligea pas. Depuis longtemps, elle se passait parfaitement de sympathie, de société même, et consacrait à sa propre individualité un culte de plus en plus fervent.

Son intérêt dictait seul les témoignages affectueux qu'elle continuait à donner à son frère. Lui devant l'aisance matérielle, une sécurité relative et l'avenir probable de ses deux petits garçons, son habileté ne faillit pas à sa tâche.

On la vit à l'ambulance Le Bastu, fidèle à ses traditions théâtrales, passant de l'attendrissement à une spirituelle gaieté, exacte, souriante

ne songeant pas à se rendre utile, mais n'oubliant jamais de se rendre agréable.

Ah ! ce n'est pas elle qui aurait quitté Paris !

Elle arrivait dans le salon des trois blessés, précédée d'un parfum suave y apportait un rayon d'élégance sévère, y charmait la vue par sa grâce blonde, y enchantait l'oreille par son timbre musical, et s'en allait l'heure venue, emportant les regrets unanimes des pauvres souffrants.

Ses blanches mains ne touchèrent jamais une compresse, ne présentèrent jamais un breuvage, ne relevèrent jamais un oreiller ; et pourtant, en se retirant, elle semblait enlever à cette portion de l'ambulance sa part de lumière.

Léon n'était pas médiocrement fier de cette si charmante sœur, et Geneviève, la bienveillante même, se réjouissait de la distraction favorable que cette présence apportait en un séjour si monotone.

S'effaçant toujours, elle, l'active, la patiente, la dévouée, elle ne semblait pas voir que le dévouement d'emprunt de sa belle-sœur rejetait dans l'ombre son inépuisable dévouement.

Cela dura quelques semaines.

L'officier de la garde nationale, mort des suites de sa blessure, avait été remplacé par le capitaine de cavalerie, M. Hubert. Le sergent se remettait bien lentement.

L'ingénieur avait grand espoir de recouvrer l'usage de sa jambe brisée.

Dès l'ouverture de Paris, les nouvelles de

province affluèrent. Les lettres arrêtées par l'investissement, accumulées aux portes, furent déversées par chargements énormes à la poste parisienne.

Il arriva jusqu'à vingt-cinq lettres, un matin, dans le petit phalanstère du boulevard du Prince-Eugène. Relations de provinces, anciennes élèves dispersées par la guerre, écrivaient à Mme Carvès ou à Mlle Outier.

D'une main hâtive, Geneviève faisait passer sous ses yeux les enveloppes encore closes, cherchant évidemment une écriture connue.

Penchée sur son épaule, avec une ardente curiosité Julienne dévorait, elle aussi, chaque suscription d'enveloppe.

— Ah ! fit Geneviève d'une voix joyeuse, des nouvelles de Placial !... Enfin !

Elle déchira le pli, tandis qu'elle sentait s'appuyer plus fortement à son cou le bras tremblant de Mlle Outier.

Placial écrivait brièvement, deux ou trois lignes par jour. Mais il avait mis huit jours à terminer ce rapide journal, lequel pouvait se traduire ainsi :

“ On se bat.”

“ On est repoussé.”

“ Beaucoup d'amputations.”

“ On est encore vaincu.”

“ Que de blessés !... que de morts !”

“ Je suis en bonné santé.”

“ Je pense à vous toutes avec ardeur.”

Cela n'était même pas daté. Il avait écrit

dans quelque ferme, dans un coin d'ambulance provisoire, avec un crayon rouge une fois, noir une autre ; la signature était à l'encre.

Tout ce qui manquait dans ces lettres, les rendait bien éloqu coastes.

Enfin, on y voyait, du moins par le timbre d'expédition, que le docteur Molins n'avait pas été entraîné à la suite de l'armée prisonnière en Allemagne, et que son dévouement professionnel s'était exercé pendant la longue et pénible campagne de la Loire.

Ce fut un extrême soulagement pour Geneviève, toujours profondément attachée à son compagnon d'enfance, à son unique parent, que de lire ses phrases hachées, si vivantes !

Julienne, qui ne manifesta ses impressions que par un regard humide longuement attaché à l'écriture du docteur Molins, la rendit à son amie avec un mot du cœur, vif et charmant :

— Dieu nous l'a gardé !

Mme Carvès ne releva pas ce " nous " si amical, échappé sans doute plus encore à une pensée secrète qu'aux souvenirs des dernières années.

Elle eût tout donné pour que la bénédiction céleste, qui venait de se manifester en gardant Placial des dangers de la guerre, s'étendit jusqu'à son bonheur intime . . .

Elle eut tant souhaité pouvoir, au retour, renouveler la tentative échouée avant le départ, et mettre enfin la main de sa fidèle

Julienne dans celle de son cher Placial, sans que celui-ci retirât la sienne.

Était-ce possible? Le voudrait-il maintenant? Consentirait-il, ses rêves de jeunesse étant morts avec les événements, à se laisser être heureux?

Ces préoccupations affectueuses se firent jour avec un abandon dont elle n'était point coutumière, dans ses longs entretiens avec Léon Bourgeal et Jacques Ferrat.

De même que les préventions de l'ingénieur contre le boiteux, suscitées autrefois par le vieux socialiste, s'étaient ébranlées en présence de l'énergie, de l'initiative de Jacques à l'époque du mariage d'Antonio Boldini, et fondues ensuite comme neige au soleil en face du dévouement dont le jeune infirmier entourait son blessé, de même Geneviève espérait ramener Léon à des idées plus justes sur Placial Molins, si méconnu, si accusé, par l'inconscient ombrage que le terrible vieillard avait également soulevé dans le cœur faible de son fils.

Mais, quelle tâche délicate!... et combien le tact exquis de Geneviève lui fit sentir qu'à la vouloir poursuivre elle risquait de manquer le but.

En effet, Léon Bourgeal ne voyait en Placial qu'un juge.

Autrefois, à l'époque de son mariage religieux, accompli comme en se cachant, il avait

redouté la critique du dernier parent de la jeune épousée.

Plus tard, à l'heure des dissipations folles, il craignit son blâme secret et ses reproches directs.

Quand vint la ruine et le divorce, il eut peur d'un duel.

Toujours, enfin, il s'était senti humilié de la comparaison que Geneviève pouvait si facilement, si fatalement faire entre l'inconduite, les prodigalités, l'abandon du déplorable compagnon de sa vie et la prudence, la tenue, le dévouement de son ami d'enfance.

Oh ! certes, il sentait n'avoir pas le beau rôle. Jadis, il en prenait du dépit, de l'ombrage, de la colère. Aujourd'hui le chagrin l'emportait. Il déplorait d'avoir méconnu Geneviève pendant qu'un autre n'avait cessé d'admirer ses hautes vertus.

Sa tristesse s'accroissait, quand le nom du docteur Molins venait lui rappeler ses torts : la sympathie ne naissait pas.

Les semaines qui suivirent la reddition de Paris, en rendant la sécurité et le bonheur à la généralité des habitants, ne changèrent que bien peu de choses au genre de vie du petit phalanstère du boulevard du Prince-Eugène.

Mme Outier vit reparaitre avec joie les rares douceurs dont le siège l'avait privée.

Julienne, pour les lui procurer, se hâta de chercher de nouveau quelques leçons.

Marianne, plus impotente et plus loquace que jamais, reprit, avec Mme Péchu, le cours de ses commentaires sur la prodigieuse aventure des deux dames, l'une divorcée, l'autre prête à l'être, qui s'étaient rencontrées à l'ambulance Le Bastu, auprès du mari blessé " qui aurait bien mieux fait de mourir de son éclat d'obus dans la jambe, afin de rendre sa liberté à cette pauvre Mme Carvès !"

A quoi Mme Péchu répondait d'un air convaincu :

—C'est des horreurs !... un mari qui chasse sa femme comme une lépreuse, quand il veut divorcer pour refaire sa fortune !... et qui supporte que cette bonne petite créature du bon Dieu vienne se tuer le corps et l'âme à le soigner à l'hôpital !... tandis que l'autre, la seconde, la divorceuse, s'en va !... la vilaine !... ah ! oui, vous avez bien fait, mademoiselle Marianne, de lui dire son fait, à cette divorceuse-là !... Vous en souvenez-vous ?... un jour ?... ici ?... qu'elle vous donna de l'or... et que vous n'en vouliez pas ?...

Si Marianne s'en souvenait ?... Elle avait à la fois du remords et de l'orgueil d'avoir si bien parlé à l'impérieuse dame aux bijoux que Mme Péchu qualifiait si pittoresquement de "divorceuse."

Quant à Geneviève, elle ne reprit pas d'élèves parce que l'ambulance absorbait le plus clair de ses journées ; que Léon la réclamait anxieusement quand une après-midi se passait

sans amener la mère et la fille près de son lit de patient ; que le chirurgien s'habituaît si bien à sa présence qu'il avait parfois recours à son aide ailleurs qu'au chevet de Léon ; et qu'enfin la miséricordieuse créature prenait un âpre plaisir à poursuivre son œuvre bienfaisante.

Jacques Ferrat non plus, ne rentra pas tout de suite à son imprimerie, où les travaux, d'ailleurs, ne reprenaient encore que lentement.

Il s'était pris de pitié pour deux ou trois malades gravement atteints, dont l'un mourut dans ses bras ; dont l'autre put tardivement être évacué sur la province où sa famille le réclamait : dont le dernier avançait péniblement dans une longue convalescence, coupée de dangereuses rechutes.

L'ambulance Le Bastu s'était peu à peu allégée de ses charges volontaires.

La guérison, la famille, le cimetière lui reprirent ses hôtes de passage.

Pas tous, cependant. Il y en eut dont le changement de lieux pouvait aggraver l'état.

Quelques autres à qui l'immobilité demeurait encore absolument nécessaire ; un petit nombre que le chirurgien disputait jour par jour la maladie.

Parmi ceux-là, Léon condamné à demeurer sans mouvement, et jeune capitaine de cavalerie, qui partageait l'appartement de l'ingénieur.

La blessure du capitaine Hubert s'était rouverte après un effort trop prématuré pour se mettre sur pied.

Le chirurgien en fut désolé ; mais, chose étrange, le capitaine Aubert en prit fort délibérément son parti.

L'ambulance paraissait avoir pour lui des charmes qu'on y rencontre rarement ; car il ne témoignait qu'une hâte médiocre de la quitter.

— Comme je regretterai le temps où l'on recevait ici des soins dévoués et de gracieuses visites ! soupirait-il.

— Restez, mes enfants !... disait paternellement le vénérable M. Le Bastu. L'hôtel est assez vaste pour que je puisse réinstaller tout doucement mes ateliers, et replacer mes bronzes sans épiéter sur mon cher hôpital !

Il aimait sa bonne œuvre, l'excellent homme ! il calculait avec une tristesse méritoire que ses pensionnaires seraient bientôt au loin, tous.

Certes, il ne se doutait point en ce moment que la guerre civile, succédant à la guerre étrangère, allait empêcher ses ateliers de reprendre leurs travaux, ses bronzes d'art d'orner de nouveau des salles immenses, dont les derniers malades seraient à peine évacués que d'autres blessés les viendraient remplir.

Comment prévoir pareil cataclysme !

La Commune pourtant s'appêtait à détruire dans Paris ce que l'étranger lui-même avait respecté : Ses monuments, ses collections artistiques, ses temples !... Telle une mère criminelle qui frapperait de ses propres mains ses enfants, à qui des bandits laisseraient la vie sauve !

CHAPITRE XIII

Le retour de Placial Molins mit un rayon de soleil dans l'humble logis Outier-Carvès.

Quand il reparut, après tant de mois d'absence, de silence et d'inquiétude, Geneviève eut un cri de joie profonde.

— Mon bon Placial !... Enfin !... Enfin !...

Jeannine s'élança dans ses bras, d'un bond.

— Ah ! le voilà !... Tu ne partiras plus, mon cousin !... Jamais... D'abord si tu avais été là, papa eut été plus vite guéri... et peut-être que M Boldini ne serait pas mort.

Placial écoutait sans comprendre; tout en rendant à la fillette caresse pour caresse.

Il était maigri, fatigué, mais en santé parfaite et la vie lui souriait dans son franc regard.

— Qu'est-ce que ces énigmes ?... Ton père ?... M. Boldini ?... Ma chère Geneviève, expliquez-moi tout cela, je vous en prie. J'arriverais des antipodes que je serais moins ignorant de tout ce qui vous touche.

Elle allait le satisfaire, quand le bruit contenu d'un sanglot frappa son oreille.

Dans un coin du petit salon sombre, Julienne s'était laissée tomber sur un siège et pleurait.

— Il ne songe même pas à moi ! pensait-elle. Moi je tremblais toujours pour lui !

Si vraiment, Placial venait de songer, en entendant ces sanglots, qu'il était bien ingrat de ne pas unir l'excellente amie de sa cousine à sa cousine elle-même, dans la joie de ce retour.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir vue tout d'abord, dit-il en allant tendre la main à Mlle Outier avec une expression affectueuse qu'elle en pleura plus fort. . . mais autrement.

C'était la phrase la plus simple du monde ; si simple qu'il fallait le cœur confiant et facile à satisfaire de Julienne pour y trouver un plaisir spécial.

Julienne éprouva ce plaisir.

“ Pardonnez-moi de ne pas vous avoir vue tout d'abord”, se répéta-t-elle avec une douceur infinie. Donc, c'était bien moi qu'il eût désiré voir la première.

La conséquence, sans être d'une logique rigoureuse suffit amplement à Julienne pour lui faire recouvrer une satisfaction sans mélange.

La main donnée, le cœur ouvert, le sourire aux lèvres, l'excellente fille se multiplia.

On garderait à dîner le cher revenant, et le soir, six mois écoulés depuis leur séparation, on reprendrait autour du feu de Mme Outier, les douces causeries d'autrefois.

Cette perspective, de renaître à la vie tant regrettée qui avait précédé la guerre, transporta d'aise Mlle Outier. Jamais elle n'avait connu meilleure espérance que celle qui naissait de ce retour.

Et la voilà ressuscitée !

Son imagination n'osait faire des rêves ; mais son cœur, à son insu peut-être, se fondait en mystérieuse douceur.

Tous réunis, sa mère, Geneviève, Placial !... Tout ce qu'elle aimait !... Que Dieu était bon !

Ces heures exquises de reprise de possession d'une intimité chère, Placial les savoura, lui aussi, non point de la même façon que la naïve Julienne, mais d'un cœur loyal qui dans une vie de sacrifice, s'accorde une halte souriante.

Quand il apprit de la bouche de Geneviève et sans aucune restriction cette fois, l'histoire entière de sa vie torturée, depuis ses épreuves de Fontenay jusqu'à sa charité profonde de l'ambulance Le Bastu, il en pleura d'admiration, de compassion et de respect.

La révolution, qui grondait déjà, mit presque aussitôt une terreur nouvelle à côté de cette ombre de bonheur amical.

A Dieu ne plaise que nous racontions encore une fois l'expression de la Commune et le premier sang versé à Montmartre, comme un baptême sacrilège pour la nouvelle née.

Le double meurtre du début la mit si bien en goût de massacre, qu'elle devait vouloir bientôt pour victimes, après les généraux, un

archevêque, après les prêtres, les gendarmes, avec un écrivain, un sénateur, un banquier, un séminariste, des officiers, des bourgeois et des soldats!... Encore, encore!... la Commune naissante avait appris dans son berceau à boire du sang au lieu de lait.

Nous ne dirons de la Commune que ce qu'il en faudra pour élucider les incidents où Geneviève et ses amis devaient se trouver mêlés. Ce sera bien assez encore pour causer parfois au lecteur, comme à l'écrivain, le frisson de l'épouvante ou la nausée du dégoût,

Le premier résultat de l'insurrection du 18 mars 1871, en ce qui touche nos héros, faillit être d'arracher une seconde fois Placial Molins à ses amis.

Quand l'armée de Paris se retira à Versailles son premier mouvement fut de la suivre une fois encore, bien que, le guerre de France finie — et à quel prix, hélas! — il eût rompu naturellement les liens provisoires qui attachaient un médecin civil à la médecine militaire.

Le premier obstacle que la Providence, en ses vues mystérieuses, dressa devant ses pas pour le retenir dans Paris révolté, fut la rencontre d'une vieille femme blessée à Montmartre, — au moment de la reprise des canons sur les insurgés par l'armée régulière, — laquelle vieille femme, abandonnée sans famille et sans secours, inspira quelque pitié au jeune docteur.

Il remit d'un jour, puis de deux, puis de dix, son départ afin de combattre chez cette in-

connue les symptômes d'une complication grave que son amour de la science étudiait passionnément.

La vieille mourut dans ses bras.

Le second obstacle, mille fois plus sérieux, fut un fléau qui se déchaîna sur les hospices parisiens : la petite vérole.

On se souvient que l'épidémie terrible décima ce qui restait de convalescents dans les ambulances, et frappa durement les nouveaux malades qui y furent amenés.

Bientôt les premiers combats entre la Commune triomphante dans Paris et l'armée retirée à Versailles, apportèrent leur contingent de blessés, de mourants, de souffrants de toutes sortes.

Si les médecins étaient utiles au dehors, ils se sentirent alors plus indispensables encore au dedans.

En face de l'épidémie, créant à son activité de nouveaux devoirs, Placial ne regretta plus de n'avoir pas quitté Paris.

L'ambulance Le Bastu, malgré son installation vaste et confortable, l'hygiène sévère qu'on y faisait régner et les précautions prises de tout temps en vue de cette éventualité redoutable, ne fut pas à l'abri du fléau.

Un pauvre diable de fédéré en apporta le germe dans les vastes salles du rez-de-chaussée, de nouveau remplies depuis l'insurrection.

Et par une fatalité désolante, le chirurgien qui le soigna et ne put d'ailleurs le sauver, fut

atteint lui-même du mal qu'il combattait.

Son départ forcé jeta d'abord une grande perturbation dans le service médical de l'ambulance, dont son expérience soulageait depuis six mois les misères, tandis que son dévouement relevait le moral de tous.

M. Le Bastu, profondément peiné de cette complication, de ce danger, n'eut cependant même pas à solliciter l'assistance d'autres médecins.

A la louange du corps médical, on vit aussitôt l'ambulance signalée comme épidémie, plusieurs de ces messieurs venir s'y faire inscrire.

Parmi eux, le premier, Placial Molins.

Aussitôt aussi que le bruit se répandit, parmi les visiteurs habituels de l'ambulance, que la petite vérole y faisait son apparition, il fut facile d'apprécier la qualité, la profondeur, la sincérité des sentiments de famille ou d'amitié qui avaient leur entrée dans ce lieu de souffrance.

Les peureux disparurent, les fidèles revinrent,

Peu à peu, les rangs des visiteurs s'éclaircissent. On put bientôt compter ceux que leur cœur ramenait toujours.

La première défection fut celle de Lucy.

La fidélité sans phase s'appelait Geneviève.

Léon Bourgeal, que la très-lente guérison d'un membre brisé, rendait accessible au découragement, à l'ennui, à l'émotion malade, trou-

vait son seul délasement dans la visite fréquente de sa sœur, comme son unique repos dans le dévouement de Mme Carvès. Sagaieté, e'était Jeannine.

— J'ai reconquis ma fille ! disait-il parfois à Geneviève. Combien sa vue me console de ma blessure !

La beauté de Mme Boldini mettait, dans le salon de l'ambulance, comme un rayon, comme un parfum !

Et si le capitaine Hubert, son compagnon de souffrance, demeurait sous le charme de cette grâce blonde, l'ingénieur y puisait lui-même un fraternel orgueil.

Moins utile cent fois que la douce Geneviève, elle l'effaçait par sa seule présence ; ne se préoccupait que de distraire et de se faire admirer, cette vision d'élégance plus indispensable que le zèle muet d'un humble dévouement.

Un jour Lucy ne parut pas. Léon s'en plaignit. Le capitaine Hubert, qui ne se permit tout haut aucun regret, maugréait tout bas en avalant les pilules fébrifuges que Jacques Ferrat lui présentait.

Le lendemain encore, pas de visite.

— Geneviève, dit l'ingénieur, vous seriez vraiment bonne de vous informer de ce qui a pu arriver à ma sœur.

— Je tâcherai, répondit Geneviève.

— J'irai, moi, pensa le boiteux, pour épargner une fatigue à ma bienfaitrice.

Il en fut, d'ailleurs, pour sa bonne intention.

Le même soir, une femme de chambre se présenta, munie d'une lettre et d'un coffret assez volumineux,

C'était une de ses petites caisses en fer portatives, à l'abri du feu, dans lesquelles les gens prudents mettent leurs valeurs les plus précieuses.

Le tout portait l'adresse de l'ingénieur.

La femme de chambre, qui paraissait avoir reçu l'ordre sévère de ne pas pénétrer dans l'ambulance, remit les deux objets à Jacques Ferrat — qui traversait la cour au moment où elle y entra elle-même — et s'éloigna en affirmant ne devoir pas attendre de réponse.

Le jeune infirmier s'acquitta tout de suite de sa commission.

Vu l'heure déjà avancée, Geneviève et Jeanine s'étaient retirées ; le capitaine Hubert sommeillait lourdement. Une lumière faible éclairait le salon où les deux blessés demeuraient seuls maintenant.

Très-agité, très-nerveux ce soir-là, Léon, soulevé sur son oreiller, le vit entrer d'un pas discret.

— Venez, lui dit-il ; je suis mal couché... ce coussin est dur... Arrangez-moi cela, Jacques. Je vais avoir une nuit mauvaise.

Il aperçut la lettre et le coffret aux mains du jeune homme.

— Quest-ce que cela ?

— Une lettre pour vous, monsieur.

— De la lumière alors ? Ah !... c'est l'écriture de Lucy. Elle est sans doute malade, puisqu'elle n'est pas venue... Certainement, elle est malade.

Il essayait péniblement de déchiffrer les premières lignes.

Jacques apporta une lampe.

“ Mon cher Léon, lut l'ingénieur, c'est le cœur navré que je t'envoie mes adieux. La petite vérole est à l'ambulance. Je dois songer à mes enfants. La révolution ne me fait pas peur pour moi, mais l'épidémie me terrifie pour eux. Je les emmène en un coin de la province où la Commune et la maladie ne nous poursuivront point ; à Nantua, sur la frontière de Suisse, où tu ne tarderas pas, j'espère, à nous rejoindre. J'ai dû suppléer à ta générosité habituelle, et pourvoir aux dépenses obligatoires qui m'incombent, en prélevant sur le coffrefort, dont tu as bien voulu me confier la clef depuis ta blessure, une somme disponible de 25,000 francs trouvée dans le tiroir de gauche. Te voici donc tranquille sur nous pour quelque temps. Ensuite, ne voulant pas laisser à l'abandon dans la maison que je quitte, j'ai réuni dans un coffret, qui te sera porté, tout ce que j'ai pu trouver de valeurs dans la caisse. Je suis certaine que ma prévoyance te sera agréable.

Adieu, mon cher Léon, reçois mes affectueux

baisers, et crois bien que je ne sacrifie pas, sans en souffrir beaucoup, le dévouement de la sœur à la prudence de la mère.

“ Ta LUCY.”

Léon laissa tomber la lettre sur son lit et tourna vers Jacques un visage bouleversé, en s'écriant :

— L'ingrate !... l'ingrate !... Elle qui me doit tout !

La promptitude de cette clairvoyance de malade fut saisissante. Le capitaine Hubert en frissonna sans bien comprendre encore.

— L'ingrate !... elle m'abandonne, malade, comme elle a abandonné son mari ruiné !... continua l'ingénieur avec violence. Ne pouvait-elle mettre ses enfants à l'abri ? et ne pas m'abandonner à mon tour ?

Jacques fut frappé de l'altération subite de ses traits, du tremblement de sa voix, du feu sombre allumé dans ses yeux, creusés par de longues souffrances.

Il essaya de le calmer, n'y parvint qu'avec peine, et résolut, bien qu'il ne fut pas de garde, de passer la nuit auprès de l'ingénieur extraordinairement agité

Le capitaine Hubert très étonné lui aussi s'étant informé du motif de tant de trouble, ne reçut que la même réponse :

— C'est une ingrate !... Lucy ne reviendra plus. Elle est partie !... partie !... Encore une illusion tombée !... Ah ! que d'illusions mortes !

Dans la nuit on entendit Léon répéter plusieurs fois :

— Geneviève aussi partira... Geneviève !... Voilà l'épidémie... les femmes ont peur ! Geneviève partira.

Le capitaine devint très triste, lui aussi, bien qu'il se gardât de le trop montrer, faute d'explication suffisante... à donner tout haut.

Au matin, le nouveau docteur attaché à l'ambulance fit la visite des salles, escorté d'un aide-chirurgien et de Jacques.

C'était Placial, plus grave que ne le comportait son âge, plus vieilli par les tristesses de son cœur que par les événements.

Dans le salon du premier étage où les deux blessés s'attristaient de compagnie, sa présence fit sensation.

Le capitaine Hubert, qui avait eu l'occasion de le rencontrer au début de la guerre, le reconnut avec une satisfaction expansive.

— Ah ! le docteur Molins ! quelle surprise !... Venez-vous remplacer notre bon docteur Morel !... Ce serait une consolation pour nous, en le perdant, de vous retrouver.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main avec effusion.

Au nom de "Molins" Léon Bourgeal fit un effort pour tourner sa tête lourde vers le nouvel arrivant.

— Ah !... Molins... Placial Molins !... murmura-t-il péniblement.

Jacques Ferrat le considérait avec inquié-

tude. Sa jeune expérience croyait découvrir sur ce visage rouge et marbré des symptômes inquiétants.

L'expérience mûrie de Placial ne s'y trompa point, dès le premier coup d'œil qu'il jeta sur son cousin.

Sans trahir par le moindre jeu de physionomie la clarté sinistre dont il était soudainement frappé, il s'adressa posément à M. Le Bastu, présent à cette première visite.

— Monsieur le directeur, avez-vous encore une pièce disponible ?

— Grande, interrogea le directeur de l'ambulance.

— Petite ; pour une personne seule.

— J'ai ce qu'il vous faut, docteur.

— Nous allons y conduire le capitaine Hubert.

— Oh docteur ! je vous en prie ! dit le capitaine. Ne me séparez pas de mon compagnon.

— Vous le retrouverez bientôt. Un petit changement de milieu sera favorable à votre convalescence.

— Cette séparation ne sera pas longue ?... vous me le promettez ?...

— Très courte.

Le capitaine Hubert désolé se rejeta sur l'oreiller d'un air boudeur.

C'est qu'il ne comprenait pas encore la préservation dont on le rendait l'objet. S'il avait compris !...

Placial passant à son autre malade commença son examen.

L'ingénieur eut peut-être bonne envie de prouver à son cousin qu'il le reconnaissait et... qui sait ?... peut-être aussi la tentation de lui montrer que cette rencontre ne lui causait aucun plaisir ; mais la fièvre fut plus forte que sa volonté.

Il balbutia quelques mots inintelligibles et se renfonça dans ses couvertures.

M. Mollins après les investigations d'usage, les interrogations nécessaires, prescrivit un traitement dont l'aide prit note et s'appretait à redescendre.

La voix de Léon le rappela.

— Pourquoi voulez-vous que je reste seul ici ? demanda-t-il avec effort.

— Parceque vous avez besoin d'un air plus pur et de plus d'espace, répondit le jeune docteur avec un sourire rassurant.

Sur la porte extérieure, il croisa Geneviève qui arrivait, suivant sa coutume matinale, pour apprendre des nouvelles du blessé.

D'un geste imperceptible, il l'empêcha d'entrer.

— Ma cousine, lui dit-il de façon à être entendu de son entourage médical seulement, je dois vous avertir que M. Léon Bourgeal est atteint de la petite vérole.

Un flot de sang empourpra le blanc visage de la jeune femme.

— Ah ! fit-elle tout bas, le malheureux !

Elle demeura quelques secondes immobile, comme foudroyée.

Puis, ses grands yeux lumineux se relevèrent sur Placial.

— Vous le sauverez, n'est-ce pas ?

— Avec le secours de Dieu, je l'espère.

— Je vous aiderai.

— Vous, pauvre femme ?

— Moi, oui.

— Vous savez le danger de la contagion ?

— Parfaitement.

— Vous pensez à Jeannine ?

A ce nom, une hésitation cruelle bouleversa les traits si purs de Mme Carvès.

Ce fut très court.

Comme d'un grand coup d'aile, la charité chrétienne balaya la maternelle appréhension.

Elle se recueillit, et fermement :

— Je ne verrai plus Jeannine jusqu'à ce que le mal soit vaincu.

— Ne plus la voir ?... Comment ?

— Je vais m'enfermer avec le mal pour le mieux combattre.

— Oh !... Geneviève !... Avez-vous réfléchi ?

— Vous direz à Julienne que je lui confie ma fille.

— Mais, malheureuse enfant, l'épidémie grandit dans les hôpitaux d'une manière effrayante, et je ne dois pas...

— Est-ce que vous hésitez, vous, mon cousin ?

— C'est mon devoir.

— C'est aussi le mien.

— Vous vous trompez. Par profession j'ai des existences à sauver, mais vous ?

— Moi ?... j'ai à sauver une âme.

Elle écarta d'un geste doucement autoritaire le médecin, le directeur, l'aide et Jacques Ferrat stupéfiés, qui, n'osant résister à son ascendant, la regardèrent avec épouvante marcher vers le lit de l'ingénieur.

Malgré eux, ils attendirent ce que cette minute décisive allait leur apporter d'émotion.

En la voyant, Léon se souleva, l'œil troublé, la physionomie inquiète.

— Vous voilà ?... Vous ne savez pas encore ?

— Qu'y a-t-il ?

— Lucy est partie pour la province.

— Ah !... je l'ignorais.

— Elle m'abandonne !... Elle a peur !...

Geneviève eut un imperceptible frissonnement.

— Peur ?... de quoi ?

— La petite vérole est dans l'ambulance.

— Dans l'ambulance est le savoir médical, et, sur l'ambulance est la main de Dieu ! répondit-elle gravement.

— Vous ne comprenez donc pas ?

— Je comprends ; mais j'ai foi en la Providence, aux volontés de laquelle nous ne pouvons nous soustraire.

— Vous allez partir aussi, cependant ?

— Non, Léon.

- Vous ne ferez pas comme Lucy ?
- Je ferai le contraire.
- Que ferez-vous, dites ?
- De visiteuse, je deviens infirmière.
- Infirmière ?... à poste fixe ?
- A poste fixe.
- Comme Jacques ?
- Absolument.
- Vous aurez ce courage ?
- Vous le voyez déjà
- Au moment où l'on dit l'épidémie déclarée dans l'ambulance.
- Parceque l'épidémie y est entrée.
- Oh!... Geneviève!... C'est moi qui ai peur pour vous!
- Dieu me gardera. Ce qu'il garde est entre bonnes mains, sourit-elle.
- S'il vous arrivait malheur ?... Voyez Lucy... Tenez cela me brise... mais ne restez pas.
- Je reste.

Il la regarda, n'osant pas croire à cette résolution, et loin de soupçonner encore l'infortuné, à quel degré d'héroïsme montait l'abnégation de Geneviève.

Une joie naïvement égoïste détendit ses lèvres arides.

— Ainsi... vrai... c'est vrai ?... Vous restez ?

— Me voici en fonction.

Allant aussitôt vers une console, où l'infirmier de service avait déposé une pile de linge

blanc, elle choisit un tablier, en enveloppa prestement sa taille souple, et revenant au malade tout tremblant de surprise et de bonheur :

— Ne suis-je pas une petite sœur de charité très présentable ? fit-elle avec une adorable expression de pitié tendre.

— Vous êtes une ange !

— Comme "sœur Geneviève" va bien vous soigner ! conclut-elle avec un geste amical.

Elle retourna d'un pas glissant, vers le petit groupe toujours arrêté sur le seuil.

— Mon cher docteur, et vous, monsieur le directeur, facilitez-moi ma tâche, je vous en prie ! Permettez-moi de m'adjoindre officiellement à votre personnel d'infirmerie.

• — Mais, madame... commença M. le Bastu très ému, je ne puis consentir en ce moment surtout...

— Et placez ce salon dans mon service direct... je vous en conjure !

Elle était si attendrissante dans sa généreuse requête, que l'excellent homme, partagé entre l'admiration et la révolte, demeurait muet à la contempler, comme une madone.

— Oh ! non... non... pauvre petite dame ! bégayait-il c'est trop... c'est trop...

Placial sentait bien, lui, que ce grand cœur avait raison, que se donner était sa suprême ivresse.

Voyant la supplication sur les lèvres de Geneviève, l'hésitation sur celles de M. Le Bastu,

il dit avec une brusquerie feinte propre à trancher la difficile question :

— Eh ! cher monsieur, laissez faire madame. Les saintes de cet acabit, dont on ne voit pas l'auréole, ont des entêtements sublimes devant lesquels nos résistances paraissent bien mesquines et nos raisons bien froides.

— Soit ! fit le directeur de l'ambulance avec un gros soupir ; mais quel dommage... mon Dieu ! quel dommage !

Jacques Ferrat ne dit pas un mot.

Son souvenir recula de sept ans en arrière, à cette matinée de Fontenay-sous-Bois, où le magnifique élan de Geneviève, — mettant de l'or dans sa main de vagabond pour l'envoyer à la recherche de l'instruction, de la moralisation, du travail. — avait fait de l'enfant sauvage un honnête homme.

A cette date, il ne sut pas remercier sa bienfaitrice avec des paroles ; mais il avait baisé le bas de sa robe en signe de servage.

Aujourd'hui, la voyant si noble, si simple dans son sacrifice, le même sentiment de respect infini le pénétra.

Sa bouche demeura muette ; mais, se baisant comme pour relever un papier échappé de ses doigts, il effleura furtivement de ses lèvres le bord flottant du large tablier d'infirmière.

CHAPITRE XIV

En ce temps de crise sociale, chaque jour écoulé apportait une modification dans l'état des esprits, dans l'administration du gouvernement insurrectionnel, dans la liberté menacée des habitants.

Chaque jour affirmait plus tyranniquement cette domination d'en bas, grossière, effrayante, affamée de jouissances, de panaches et d'argent.

La Commune à peine proclamée, un nom retentit comme un son de cloche d'alarme : " Bourgeois l'exilé."

Ce nom avait sa légende. Le vieux révolutionnaire, " le proscrit martyr, l'héroïque amnistié " qui n'avait accepté sa grâce que pour venir conspirer de nouveau, et mieux, contre son pays d'adoption, était une figure marquante, une personnalité considérable du parti.

Membre du Comité central, cet homme prudent qui organisait le mal dans l'ombre, et qui, depuis tant d'années, préparait cette explosion

finale, devint du jour au lendemain une puissance.

Si la Commune prit quelques mesures prévoyantes, au milieu du chaos d'inepties qu'elle décréta, ce fut à "Bourgeal l'exilé" qu'elle les dut.

Si elle ne sut éviter aucun excès, et ne s'épargna aucune violence, c'est que, tout en reconnaissant la supériorité du vieillard, elle ne voulait pas, pour lui obéir, renoncer à ses entraînements de bêtes à brutes.

Il était un des maîtres du jour, cependant ; il ordonnait comme en se jouant, la construction d'une barricade, la marche des bataillons contre Versailles, l'arrestation de tel ou tel personnage suspect, l'enrôlement forcé de tel autre, la fermeture des églises, la perquisition dans un immeuble, le pillage d'un hôtel, comme il devait ordonner peu après la destruction d'une maison et l'incendie d'un monument.

Il était un des maîtres du jour, et, sinon le plus sanguinaire, du moins le plus affamé de pouvoir, d'hommages, d'aplatissement.

Cet homme, en révolte toute sa vie contre la tyrannie, portait, dans son enveloppe usée, un tyran redoutable.

Méprisant profondément, absolument, ses collègues du Comité central et du Comité de Salut public, il savait s'en faire craindre.

L'impuissance des ignorants, des incapables,

des vaniteux qui l'entouraient, irritait sa réelle valeur intellectuelle.

Malgré son amour de l'autorité, dominer des natures si inférieures, si viles, si gonflées du vent, lui semblait indigne de ce qu'il savait être.

Il se faisait, du moins, de ses égaux en titres un marchepied, pour élever sa tête orgueilleuse au-dessus de leur platitude.

C'était l'heure de la rage des galons, des plumets et des chamarrures. Tous généraux, dans cette tourbe de déclassés sautés à l'assaut du pouvoir, comme un chien hydrophobe saute à la gorge de son maître.

À cette passion si générale, si excessive, trois hommes seulement échappèrent, dont deux avaient porté l'épaulette d'officier.

Était-ce donc qu'ils se sentaient amoindris et comme déclassés par l'uniforme de la Commune ?

Ces hommes étaient Rossel, Cluseret et Bourgeal.

“Cluseret, très brave au feu, s'en allait en redingote, une badine à la main, coiffé d'un chapeau de haute forme, suivi, par contraste, d'un état-major tout reluisant de clinquant ; Rossel en courte veste, en chapeau rond, faisait de même. Avaient-ils pris cette habitude pour être prêts à décamper à toute heure, tant leur connaissance des choses militaires leur faisait prévoir une inévitable défaite ?”

Le citoyen Bourgeal dédaigna la tunique et

le képi, les dorures, les panaches et les grands sabres traînants. Il demeura boutonné sévèrement comme jadis à Fontenay, à Clarens, dans un paletot bourgeois, de coupe démodée, qui lui eût donné une apparence d'ancien militaire, si sa physionomie sombre, glaciale, n'eût repoussé tout rapprochement avec les bons visages loyalement ouverts de nos vieux soldats.

Mais, s'il ne portait pas d'uniforme, il portait des armes. Deux revolvers se dessinaient, menaçants, dans les poches du large paletot.

Il était de ceux qui veulent se défendre d'abord, en cas de surprise, mais surtout de ceux qui ne craignent pas d'attaquer au besoin, si cela peut servir leur projets avoués ou leur vengeance secrète.

On sait que toute autorité de cette néfaste période délivrait sans scrupule des ordres d'arrestation. Nul n'avait un ennemi ou simplement une petite rancune contre son prochain, sans faire aussitôt usage de cette faculté.

“ Il est si doux pour les âmes envieuses de faire le maître au renom de la liberté et d'invoquer la fraternité en opprimant les gens ! ”

Mais ce qu'on sait moins, c'est que les membres de la Commune n'ont pas dédaigné de saisir au collet, *propria manu*, les gens qui leur déplaisaient.

Vermorel lui-même, une des rares intelligences que Bourgeal père appréciait — et qui seul luttait pour empêcher l'exécution des

otages — Vermorel “ tomba dans ses satisfactions des basses vengeances et ne put résister à la tentation de se déshonorer tout à fait en arrêtant, en pleine rue Vivienne, de ses mains, le commissaire de police de la Bourse, M. Rabut, qui fut conduit à la Grande Roquette, dont il ne s'échappa que par miracle.”

Ses collègues à l'occasion le félicitèrent de cette énergie.

Cet exemple dut se présenter à la mémoire de “ Bourgeal l'exilé,” le personnage influent du Comité central, qui, dans toute la majesté de sa situation, se faisait voiturier le long de la rue Montmartre, assez déserte, d'ailleurs, un matin d'avril, en compagnie de ses thuriféraires habituels, son secrétaire et l'un de ses plus plats collègues, quand il vit déboucher de la rue des Jeûneurs un jeune homme boiteux, ébouriffé, qui se hatait vers le boulevard, de toute la vitesse de ses deux jambes inégales.

Le citoyen Bourgeal eut un léger sursaut.

Cette démarche claudicante, cette tête intelligente, ces bras qu'une habitude d'enfance balançaient irrégulièrement le long du corps ne pouvaient appartenir qu'à cet être abhorré, jeté plusieurs fois sur sa route par la destinée, tantôt pour violenter sa volonté paternelle, toujours pour le braver...

Jacques Ferrat!... le passant inoffensif, c'était Jacques Ferrat! Une mauvaise étoile, certes, que celle de ce garçon, puisqu'elle l'a-

menait à portée de son plus cruel ennemi !

Une interjection inarticulée jaillit de ses lèvres soudainement épanouies.

Il allait donc prendre sa revanche sur l'audace de cet imprudent !

Depuis longtemps, il songeait à mettre à profit sa puissance pour l'exercer contre ce chétif, cet inconnu. Mais des préoccupations plus graves, plus patriotiques, — la Commune parlait de patriotisme ! — l'avaient absorbé jusque-là. Aujourd'hui, plus de préoccupations étrangères, quisque le hasard le servait.

Il n'entendait laisser à personne le soin précieux de le venger.

D'un geste, il fit arrêter la voiture, descendit majestueusement, et sans craindre de compromettre son importante personnalité en ces fonctions d'alguazil, il abattit sa large main nerveuse sur l'épaule du boiteux, lequel, les yeux en l'air, s'avancait sans méfiance.

— Je vous arrête, Jacques Ferrat, dit-il brusquement.

Celui-ci tressauta ; quand son regard heurta celui du terrible vieillard, il se sentit frissonner.

— Ah ! par exemple !... m'arrêter ! s'écria-t-il en se débattant. Nous allons bien fort, citoyen Bourgeal !

Sous son apparence grêle, le jeune homme était solide, mais le poignet qui le tenait, étoffe et chair, semblait de bronze.

Il comprit que mieux valait parlementer d'abord.

— Et de quel droit m'arrêtez-vous ?

— Je suis membre du Comité central.

— Et l'ordre, où est-il ?

— Où je suis, pas besoin d'ordre.

— Et le motif ?

— Complot contre la sûreté de la Commune.

— Allons donc !... complot ?... Avec cela que les ambulanciers ont le temps de comploter !...

Dans les griffes du tigre, implorer... jamais ! se taire eut été prudent, peut-être ; mais parler, braver, crier son mépris était tentant pour l'ouvrier parisien.

— Vous m'avez volé 50,000 francs, voilà le motif !... et vous aimez mieux sentir votre créancier à Mazas sous les verroux, que libre sur le pavé de Paris, déclara-t-il hardiment.

Le citoyen Bourgeal haussa les épaules avec un mauvais sourire, pendant qu'un murmure scandalisé sortait du landau.

— Vous aurez le temps de faire "la preuve" comme on dit au palais, fit-il. Ici, Bouvier.

Le secrétaire de "Bourgeal l'exilé" qui demeurait tout abasourdi dans la voiture, se jeta sur le trottoir en entendant cet appel assez semblable à celui qu'on emploie pour un bouledogue.

— Joli chien de garde ! ricana le boiteux.

Ce Bouvier en possédait, d'ailleurs, assez bien l'allure lourde et le faciès brutal.

— Aide-moi à conduire cet avorton-là au poste du Palais-Royal, dit le citoyen Bourgeal, qui n'était pas dupe de la feinte tranquillité de son prisonnier.

En effet, Jacques tâtait son geôlier et se ramassait pour échapper à ses serres. Les sentant tenaces, il voulut se donner la suprême joie de jeter la vérité à la face de son ennemi.

— Au poste ! railla-t-il, je vais parler, je vous en avertis, ô mon exécuteur !... Si vous tenez à l'édification de ces excellents fédérés, ce n'est pas là qu'il faut me conduire.

— Si nous l'enlevions dans la voiture ? hasarda Bouvier.

Le conseil était pratique, mais le citoyen Bourgeal n'entendait pas se priver du véhicule réquisitionné dont il jouissait en propriétaire.

— Non, dit-il, qu'il marche.

Quelques fédérés qui passaient s'arrêtèrent pour mieux voir, bien que les arrestations, même en pleine rue, devinssent déjà nombreuses et parussent presque naturelles.

Pourtant un membre du Comité central qui opérait lui-même...

— Allons, aidez-moi, vous autres, commanda le citoyen membre du Comité central, ennuyé de cette attention.

Gouailleux, Jacques se laissait entraîner en répétant tout haut, le sourire aux lèvres :

— Cinquante mille francs !.. et les intérêts

depuis sept ans!... O mon exécuteur!... vous trouvez donc plus commode de m'incarcérer que de me les rendre?... Cela vous coûterait pourtant bien peu. Les caisses de l'Hôtel de ville sont entre vos mains... Voilà une belle occasion d'en faire un usage à peu près honnête.

Le vieillard fronça le sourcil. N'ayant reculé ni devant un détournement, ni devant un faux, ni devant l'insurrection, gardant d'instinct des allures aristocratiques dans un milieu grossier, il lui déplaisait de s'entendre accusé de vol même en un temps où le vol ne flétrissait point son auteur.

Il se consulta une demi-seconde, tira une carte de son portefeuille, la remit à son secrétaire, et prêt à remonter dans son landau :

— Bouvier, dit-il, j'ai changé d'avis, je te confie cet accusé ; droit à la préfecture de police, entends-tu ?... Intelligence avec Versailles.

— Il suffit, citoyen, répondit Bouvier.

Et tandis que le landau remontait vers le boulevard Montmartre, le petit groupe se mit à descendre la rue d'un pas mesuré.

Bouvier n'était ni trop mécontent, ni trop flatté du rôle de sbire que le caprice du maître lui imposait : cela le changeait. N'ayant plus de rancune à satisfaire, il se serait peut-être déchargé sur un tiers de sa responsabilité, s'il n'avait cru saisir dans l'accent du redoutable citoyen une âpreté singulière.

Cet "avorton" qui menaçait un puissant du jour, valait la peine d'être surveillé ?

Son œil mauvais couvrait donc le prisonnier redevenu tout à fait paisible entre les trois aimables personnes qui l'enveloppaient.

Bouvier, d'abord, type de laideur et de brutalité ; puis un grand gaillard, tout jeune, à bonnet rouge de zouave posé de travers sur une tête impudente ; enfin un pauvre diable de fédéré, à l'air minable plus triste que terrifiant, qui portait maladroitement son fusil comme un cierge.

Jacques songeait bien à donner un croc en jambes au bonnet de zouave et au fédéré chétif, mais Bouvier ? . . .

S'il échappait aux uns, évidemment l'autre le ressaisirait. Mieux valait attendre. Attendre quoi ? . . . Bah ! le gamin parisien n'est jamais à court de ressource et le gamin parisien n'était point absolument étouffé par la métamorphose du courageux ouvrier typographe.

On marchait toujours à travers les rues mornes. En dehors de la population spéciale, dont les instincts trouvaient en elle leur satisfaction, la Commune avait fait le vide dans la capitale.

Ils arrivaient à la place Dauphine toute hérissée de canons. Ils entrèrent à la préfecture de police encombrée de gardes nationaux à mines de forçats, couverts d'oripeaux de toutes provenances, fumant et buvant à discrétion

Des tonneaux et des armes dans tous les coins.

Du bureau de la permanence, espèce de bouge enfumé où des bouteilles vides s'amoncelaient sous les menbles, Jacques Ferrat fut dirigé sur le Dépôt.

La carte du citoyen membre du Comité central paraissait lui valoir une incarcération prompte, délivrée de formalités bien inutiles, puisqu'il déplaisait au pouvoir.

Bouvier lui souhaita ironiquement "bonne chance" et s'en retourna, la conscience aussi tranquille que s'il n'avait en rien contribué à envoyer un innocent à la prison et peut-être à la mort.

Car, en ces jours, d'affollement criminel où les magistrats étaient des repris de justice, où le bon plaisir tenait lieu de lois, qui pouvait savoir ce que l'avenir réservait au malheureux tombé dans la fournaise ?

Le greffier du Dépôt daigna toutefois demander à Jacques ses noms, prénoms, âge, demeure et qualités.

Le jeune homme déclara se nommer Jacques Ferrat, être âgé de 19 ans, demeurer à l'ambulance Le Bastu et remplir les fonctions d'infirmier des varioleux.

A cette indication, donnée le plus sérieusement du monde, les gardes, qui se tenaient à ses côtés, s'écartèrent, et le greffier lui-même exécuta derrière sa table un vif mouvement de recul.

Le boiteux regretta de n'avoir pas songé plus tôt à décliner sa position sociale, qui aurait eu peut-être pour résultat de mettre en fuite Bouvier et sa bande.

Le greffier très pressé de se défaire de cet accusé "dangereux" sonna brusquement ; un gardien parut, et remit à Jacques une plaque de zinc peinte en bleu avec le No 70 en relief ; c'était le numéro de sa cellule.

Ils sortirent ensemble, passèrent au delà d'une porte grillée, montèrent au premier étage, et trouvant le No 70, la porte en fut ouverte, puis refermée derrière le nouveau prisonnier.

Jacques s'assit sur l'escabeau scellé au mur par une chaîne, qui formait avec le lit et une cruche le mobilier de la cellule. Sa plus grande tristesse venait de l'inquiétude que son absence devait causer à l'ambulance Le Bastu.

En sortant le matin, pour aller chercher dans le quartier Montmartre certaines préparations pharmaceutiques ordonnées par le docteur Molins, Jacques avait dit ne vouloir demeurer dehors que le temps strictement nécessaire à cette course.

Adoré des malades et les chérissant, il eût regardé comme une mauvaise action de leur dérober par la flânerie, ou même par le repos d'une courte promenade, la moindre portion des heures qu'il entendait leur sacrifier.

Qu'allait-on penser?... Le docteur croirait peut-être à un oubli momentané de ses fonctions

mais Geneviève, elle, qui le connaissait mieux, supposerait un accident, un malheur.

Ah ! qu'il eût voulu rassurer sa bienfaitrice !

A trois heures on apporta au jeune homme des haricots dans une gamelle de fer battu. Ce n'était point appétissant : cela valait mieux toutefois que les rations du siège et Jacques, avec philisophie, mangea l'ordinaire que la Commune, généreuse, offrait à ses victimes.

A peine achevait-il d'ingurgiter les indigestes farineux, qu'on vint le chercher pour l'instruction. Il y marcha d'un air paisible.

Quelle instruction !... quel interrogatoire ! Quoiqu'il s'attendit à beaucoup de choses surprenantes et ne manquât pas de sang-froid pour les supporter, les allures du juge chargé d'élucider "son affaire" déconcertèrent ses prévisions.

C'était, dans un cabinet sévère, parfumé de tabac et d'eau-de-vie, un affreux bonhomme entre deux âges, clignotant, chauve et rougeand ; une face rusée sous un front fuyant : quelque chose de vulgaire et de cynique ; quelque fruit sec tombé dans le vice.

Il y avait un tapis dans ce cabinet, et sur le tapis des bouteilles renversées, mais des bouteilles de qualités supérieures à celles qui remplissaient le greffe ; des bouteilles coiffées de rougeon de vert, des bouteilles aristocratiques.

Sur le bureau même, quelques flacons de bonnes marques.

Le juge d'instruction ne se perdit point en

interrogations inutiles. Il retira de sa bouche une pipe bellement culottée :

— Vous vous appelez Jacques Ferrat. Vous êtes ambulancier ? Ce n'est pas une profession.

— Soit, dit le jeune homme. Je suis ouvrier typographe.

— Vous êtes accusé d'intelligence avec Versailles.

— Je l'aurais voulu, que je n'aurais pu entretenir d'intelligence avec qui que ce soit, en dehors de mon ambulance, dont je ne bougeais jamais.

— L'accusation est formelle.

— D'où émane-t-elle, cette accusation ?

— Vous êtes ici pour répondre et non pour interroger.

— Alors continuez à me prouver mes crimes.

— Le comité central avait l'œil sur vos agissements.

— C'est bien de l'honneur qu'il daignait me faire.

— Et vous êtes jugé assez dangereux pour qu'un membre du comité ait pris la peine, vous rencontrant, de vous arrêter lui-même.

— Je lui en ai déjà rendu grâce, directement.

— Son secrétaire m'a fait passer en effet une note, d'où il résulte que vous vous êtes répandu en injures contre le citoyen Bourgeal.

— Si c'est une dernière satisfaction, je dois reconnaître l'avoir goûtée au complet.

— Vous avouez ?

— Avoir dit au citoyen Bourgeal qu'il était un voleur ?... Oui. Lui avoir rappelé que j'étais son "volé ?..." Oui.

— Fort bien. L'affaire est entendue.

— L'intelligence avec Versailles vous paraît suffisamment prouvée ?

— Ceci me regarde. L'instruction est close. Jacques sourit.

— Et l'on parle des lenteurs de la justice !

— A Mazas, dit tranquillement le juge.

Ce nom fit courir un léger frisson sur l'épiderme de l'infirmier ; sa vaillante physionomie n'en voulut rien trahir.

Sur un geste on le ramena.

Le gardien ancien dans ses fonctions, avait une honnête figure, un air chagrin d'avoir à remplir son office envers des gens comme ceux qui encombraient désormais le Dépôt.

Il eut même un coup d'œil de pitié pour l'infirmier, dont l'affaire lui parut mauvaise. Mais quoi ? on n'était pas gardien pour s'attendrir sur les prisonniers.

Il s'en allait donc, quand, à la porte, ayant heurté un cruchon de kirsh, mal équilibré sur une petite table volante, il reçut du magistrat instructeur cette aménité sans ambages :

— Double brute !... triple butor !...

Le gardien se retourna, prêt à cingler d'une verte réponse ce singulier représentant de la justice ; puis il réfléchit que quatre enfants at-

tendaient de lui le pain du jour et se contenta de hausser les épaules.

Dans le corridor, Jacques l'interpella doucement.

— Voici un type précieux de juge d'instruction ! Je me félicite qu'il n'ait pas le droit de me faire exécuter : ce serait déjà chose conclue.

— Pas le droit ! répéta cet homme avec un singulier mouvement de la paupière. Eh bien ! je vous estime heureux de ne pas dormir ici plusieurs nuits.

— Il vaut mieux aller à Mazas ?

— Peut-être.

— Et c'est ce juge qui. . . .

Le gardien regarda en arrière, se vit seul avec le prisonnier dans le corridor vitré, au bout duquel trois surveillants arrivaient lentement, et comme si le dégoût l'étouffait, il dit très-vite :

— Le juge d'instruction est un gremlin qui est déjà venu trois fois ici, comme condamné pour vol, tentative d'assassinat, rupture de ban. C'est un ancien déserteur. Quand il est entré en fonction, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : "Comment ? . . . c'est toi numéro Trente ?" Il aurait pu m'écraser. Il m'a répondu seulement : "Oui, c'est moi, vieille baderne ; c'est comme cela, et si vous bronchez, je vous ferai fusiller tous." Mes camarades et moi, nous avons compris.

— C'est dur, hein ?

— C'est dur. J'étais habitué jusqu'à présent à incarcarer des coquins amenés par des honnêtes gens ; mais aujourd'hui ce sont des honnêtes gens qui sont arrêtés par des coquins.

— Aidez-vous ces honnêtes gens à sortir d'ici ?

Il secoua tristement la tête.

— J'ai quatre enfants. Je ne puis pas.

— Pas même porter des nouvelles à des amis !

— Il y a trop de balles dans leurs revolvers.

Les autres gardiens arrivaient. Tous n'appartenaient pas à l'ancien service de la police. Il fallait se taire devant les nouveaux.

Rentré dans sa cellule, Jacques y demeura plongé dans ses réflexions, assez mélancoliques, point découragées ; au-dessus des méchants, la main de Dieu n'est-elle point étendue pour entraver leurs intrigues lorsqu'elle en croit l'heure venue ?

Les chrétiens ont une foi consolante. Quels pensers peuvent soulager le persécuté qui souffre et qui ne croit pas ?

La nuit vint, le gaz fut allumé ; les allées et venues tapageuses ne cessèrent point pour cela dans les couloirs. Grilles repoussées, serrures ouvertes, prisonniers appelés ou ramenés, emplissaient le Dépôt de bruits pénibles.

Vers onze heures ils prirent fin. Un peu après minuit, Jacques difficilement endormi, fut réveillé par de nouvelles portes ouvertes,

par l'appel d'un nom, par des pas précipités le long de sa cellule.

Et puis, hélas ! dans les cours éloignées, une détonation, qui se répercuta, lugubre entre les sinistres murailles !...

Les mêmes rumeurs, les mêmes appels, les mêmes détonations se renouvelèrent cinq ou six fois, dans le cours de cette longue nuit.

Soulevé sur son grabat, les mains jointes, le cœur serré, Jacques priait pour les infortunés exécutés sans jugement !...

Il comprenait maintenant cette parole du gardien ;

“ Je vous estime heureux, moi, de ne pas demeurer ici plusieurs nuits. ”

Il se souvint d'avoir entendu raconter à l'ambulance que la Commune se débarrassait ainsi, par une fusillade sommaire, sans sortir de la préfecture de police, des prisonniers gênants et encombrants.

Pourquoi ne faisait-il pas partie de cette catégorie, lui, Jacques, arrêté de la main même d'un membre de la Commune ? Était-ce justement pour ce fait qu'on le réservait à une exécution plus exemplaire ?

— Au fait, pensa-t-il, je ne suis qu'un orphelin ; ma mort ne causerait ni deuil amer, ni misère au logis. Ma bien aimée bienfaitrice me pleurerait. Mon nom resterait dans la mémoire de mes amis comme celui d'un pauvre garçon qui fut reconnaissant de tout son cœur. De quoi me plaindrais-je ?

Jacques, pourtant, ne se rendormit pas.

“ Pour Mazas, ” avait dit le juge d'instruction.

Dès le matin, ceux qui devaient prendre cette direction furent appelés, après avoir mangé trois navets pas cuits noyés dans une écuelle d'eau verte.

Cette fois, on les conduisit par un couloir à une salle d'attente, où se trouvaient réunis déjà nombre de détenus, dont un vénérable ecclésiastique, devant lequel Jacques se découvrit.

Il venait de le reconnaître pour celui qui assista M. Roldini mourant.

Cette marque de respect à laquelle le prêtre répondit par un cordial salut fit grommeler les surveillants “ nouveau modèle. ”

— Vous ferez des salamalecs en route, dit l'un d'eux ; marchons.

Dans la cour attendaient les voitures cellulaires. On y entassa les détenus, deux par deux, dans d'étroites cellules où un homme seul se sent mal à l'aise.

Un surveillant jovial qui présidait à l'opération, et qui avait vu Jacques au greffe, trouva plaisant de donner le prêtre pour compagnon à l'ambulancier.

— Vous causerez “ petite vérole noire ” en chemin, leur dit-il, en les poussant dans la cage insuffisante, dont il referma la porte.

Le manque d'air, joint à la brutalité subie faillit faire perdre connaissance à l'ecclésiastique. Mince et souple, se collant aux parois,

Jacques essaya de lui laisser le plus de place possible, pour tourner ses lèvres avides vers la rainure mal close de la porte.

Si faible que fut le secours, il empêcha le malheureux de suffoquer pendant le trajet assez long, fort pénible.

La présence du jeune homme reconfortait le vieux prêtre très affaibli ; les évangéliques paroles, qu'à son tour il versa dans l'âme de son compagnon d'infortune, y furent d'une grande douceur.

Une commune angoisse rapproche vite. Ils eussent voulu ne pas se quitter. Ce rêve s'évanouit en entrant à Mazas, où il fallut subir une attente interminable, des inscriptions répétées, afin d'être enfin amenés, seul à seul, au centre de la prison où le dernier registre d'é-crou devait être rempli.

C'est le rond-point qui domine tout l'établissement, où viennent aboutir six ou sept galeries uniformes, semées de portes à guichets étroits et à lourdes serrures.

Ces galeries sont éclairées par le haut. Un jour blafard tombait des verrières mal nettoyées par la nouvelle administration, laquelle, ne trouvant pas utile de se laver seulement les mains, n'allait pas s'amuser à laver les vitra-
ges,

Il y a trois étages superposés de cellules. Chaque galerie en comporte soixante par étage, ce qui fait cent quatre-vingts cellules par galerie, alors toutes occupées.

Jacques se sentait comme écrasé dans cette sorte de ville cellulaire, tandis que, sur les registres installés au rond-point, on spécifiait son identité, sans prendre la peine, cette fois de mentionner le motif de l'incarcération.

Ces grimoires achevés, et sans pouvoir échanger un adieu avec le vieux prêtre, on enferma Jacques dans la cellule du rez-de-chaussée.

Bien que ce rez-de-chaussée soit surélevé sur le promenoir de la hauteur d'un entre-sol, il y règne un froid sibérien. Jacques habitué à la température douce de l'ambulance, où malgré les privations du siège, les malades n'avaient jamais été complètement sans feu, ressentit désagréablement l'influence de cette humidité pénétrante.

Il se livra tout de suite, pour la combattre à une gymnastique enragée, autant du moins que le permettait l'exiguïté de sa cellule.

Ce ne fut qu'après avoir difficilement ramené la circulation du sang dans ses membres engourdis, qu'il put se livrer à l'examen du local et du mobilier peu somptueux dont la Commune le rendait concessionnaire.

Comme au dépôt, dimensions médiocres, carrelage en brique, matelas roulé dans une toile grise, deux couvertures, deux draps, bidon, terrine, cuillère de bois, gobelet d'étain, balai de bouleau, table attachée au mur, chaise également retenue ; comme tableau ou paysage, appendus sur la muraille jaune peinte à

l'huile les règlements de la prison et le tarif de la cantine.

Les règlements !... Jacques les lut assez attentivement pour les savoir par cœur.

Le tarif de la cantine !... que lui importait ? Jacques n'avait pas d'argent pour y faire le moindre achat.

Après le siège de Paris qui avait dévoré les maigres économies, et les longues journées à l'ambulance qui n'emplissaient point la bourse, Jacques pauvre, mais sans besoins, sans caprices, attendait, le porte-monnaie vide, des jours plus propices.

À cette heure sombre, il regretta de n'avoir pas d'argent ; non pas, certes, pour demander à la cantine le saucisson à l'ail, les œufs durs, le pain rassis et le vin bleu qu'elle était en mesure de fournir ; mais pour décider un gardien à donner de ses nouvelles à ses amis, sans que sa lettre passât, grande ouverte, sous les yeux de l'autorité.

Pourtant, après des méditations plus profondes encore, le digne garçon en arriva à préférer le silence, l'ignorance sur son sort, que le risque de compromettre Geneviève ou Julienne Outier, en mettant sur leurs traces, par quelque imprudence possible, la haine réveillée de " Bourgeal l'exilé. "

Son remords, en ce moment, était d'avoir pu, en accusant publiquement son ennemi, mettre en danger la sécurité de ses amis.

Longtemps, on avait pu croire éteints les

ressentiments du vieux socialiste. Aujourd'hui, qu'il descendait lui-même dans la rue pour y prendre sa victime par le collet, Jacques était amené à tout redouter de sa vengeance.

Il se tairait donc, même si le hasard d'une occasion sûre venait à se présenter.

La vie de Mazas, même à cette époque néfaste, était encore celle de toutes les prisons. Le détenu pouvait écrire. A dix heures du matin, un surveillant passait prendre les lettres demeurées ouvertes : Jacques n'écrivit pas.

Ajoutons que nombre de lettres écrites alors n'arrivèrent jamais à leurs adresses ; et que, bientôt même, on ne prit plus la peine de les venir chercher que par accès intermittents.

CHAPITRE XV

On peut juger de l'étonnement du personnel de l'ambulance Le Bastu, lorsque son infirmier modèle ne reparut pas de la journée.

Ne pouvant soupçonner aucun oubli, aucun entrainement inavouable dans cette nature d'élite, le directeur s'émut, le docteur Molins s'inquiéta.

Geneviève, avertie le soir seulement, partagea les appréhensions de tous ceux qu'approchait le jeune ambulancier.

Plus que personne, elle se rendait compte qu'une cause très importante, très grave probablement, pouvait seule retenir Jacques Ferrat loin de ses fonctions dévouées.

Depuis surtout que la petite vérole sévissait avec force sur l'ambulance, il ne l'avait quittée qu'à de rares intervalles, et pendant un laps de temps très court, pour aller faire au dehors quelques emplettes spéciales ou remplir, auprès de certaines familles de défunts, quelque délicate mission.

Son absence prenait, au contraire, les proportions d'un accident sérieux, car nul n'y vit même l'apparence d'une désertion.

La présomption d'un accident préoccupa Placial, qui se mit en demeure de faire interroger, par un de ses internes, la plupart des commissaires de police du quartier et des arrondissements limitrophes jusqu'au quartier Montmartre.

Bien que ces commissariats fussent alors prodigieusement administrés par des individus sans aveu, souvent repris de justice, toujours à peu près ivres, on y tenait encore tant bien que mal un registre des menus événements locaux ; gens écrasés, voitures accrochées, arrestations sur la voie publique

On commençait à mentionner de moins en moins ce dernier genre d'incidents, car ils devenaient de plus en plus ordinaires.

Les commissariats ne fournirent nul renseignement. Aucun boiteux, jeune, cheveux au vent, n'avait été écrasé, blessé, frappé dans la rue, ou conduit au poste pour tapage nocturne.

Encore un délit à peu près supprimé, d'ailleurs ; le tapage nocturne rentrant tout naturellement dans les joyusetés de la Commune.

Quant à l'ivresse manifeste, elle était en grand honneur.

Ne recueillant aucun indice de ce côté, et le troisième jour de la disparition de Jacques venant de s'écouler, ses amis en arrivèrent à

supposer un enrôlement imposé par la force dans les bandes fédérées.

C'était là un danger considérable pour tout ce qui restait d'honnête dans Paris. Les hommes jeunes et forts se cachaient. Les femmes vivaient dans des transes cruelles. La Commune se recrutait maintenant par la violence.

Il n'était pas rare qu'une compagnie de fédérés s'installât tout à coup aux deux extrémités d'une rue, en y défendant le passage. Les voitures n'y pénétraient plus, les piétons recevaient l'ordre de passer " au large. " Que signifiait tout ce mouvement ? Oh ! simplement que " le Comité central, ou le Comité de salut public, ou le Comité d'arrondissement, ou le commandant de la place, ou le délégué de la guerre, ou le général X... ou le colonel Z... ou même n'importe qui, ayant besoin de soldats, avait prescrit une perquisition pour découvrir les réfractaires. "

" Il fallait servir l'insurrection, en ce temps odieux, à moins de s'exposer, non pas à la rigueur des lois — celles-ci n'existaient plus — mais aux fantaisies brutales d'un arbitraire sans frein ni contrôle. "

Etre réfractaire constituait donc au premier chef un crime irrémissible et qui fut, dans un très grand nombre de cas puni de mort.

" La guerre civile ne peut être faite que par des volontaires ; la soutenir à l'aide du service

obligatoire, c'est commander le brigandage à main armée. ”

Eh bien ! ils commandaient le brigandage, voilà tout. Cela ne troublait par autrement les maîtres de Paris. Les volontaires commençaient à faire défaut ! Les vieilles troupes fédérées s'épuisaient déjà, plus par le vin, les excès et les maladies, que par le feu de Versailles. On veillait à leur recrutement.

Les maisons cernées, on y arrêtait carrément tout ce qu'on y rencontrait d'hommes valides, de très jeunes gens même, pourvu qu'ils parussent en état de soutenir le poids d'un fusil.

Commençant par les caves et chassant les malheureux réfractaires d'étage en étage jusqu'au grenier, on les conduisait dans la première salle venue ; une école, une église, tout était bon.

On renvoyait les vieillards, mais, si leur attitude ne respirait pas un civisme assez pur, on les accusait de “ connivence avec Versailles. ” Cela répondait à tout et permettait de les conserver “ à la disposition de la sûreté générale. ”

Il est beaucoup d'hommes âgés, inoffensifs, qui furent ainsi mis à la disposition de cette fameuse sûreté générale et qui ne reparurent plus. .

D'ailleurs, et de cette manière seulement, sans parler des femmes, la Commune a fait arrêter officiellement 3659 braves gens, sur

une dénonciation quelconque ou une fantaisie après boire.

Ces perquisitions portaient la terreur dans toutes les maisons. Les femmes sans aveu se distinguaient dans la "chasse au réfractaire !" et, comme elles recevaient une prime par chaque indication, il est permis de supposer que leur instinct pervers, doublé de cupidité, les servit fructueusement.

Les femmes jouaient du reste un rôle important. Toutes les déclassées étaient montées brusquement à cette boueuse surface. Elles péroraient dans les clubs, elles escaladaient la chaire des églises profanées. On les chargeait d'instruire les enfants et elles se chargeaient de démoraliser la jeunesse.

Quand la femme a laissé tomber ses ailes, elle a dans le mal des raffinements et, dans l'ordure, un cynisme devant lesquels l'homme a parfois reculé.

Pour peindre en détail certaines misérables femmes du Paris de cette époque, il faudrait employer des couleurs qui troubleraient jusqu'à notre encre !...

La crainte que Jacques Ferrat n'eût été "réquisitionné" par les fédérés, dans la rue même, s'imposa donc bientôt à ses amis du boulevard du Prince-Eugène et de l'ambulance Le Bastu.

Un obstacle se fût bien présenté à cette solution radicale du service obligatoire, sa claudication, mais, on n'y regardait pas de si

près, et, pourvu que le jeune homme parût assez solide pour épauler son arme, on le pourrait utiliser à la défense des barricades dont le citoyen Gaillard père s'apprêtait à couvrir Paris.

M. Le Bastu, très effrayé de cette perspective pour le héros obscur de son ambulance, fort de son âge et du dévouement qu'il déployait pour les blessés de la Commune, autant que pour ceux de l'armée régulière, entreprit la recherche de Jacques.

Allant de mairie en mairie, de section en section, renvoyé du commandant de tel bataillon au colonel de la place, et de celui-ci à un général, lequel l'adressait au délégué de la guerre, l'excellent homme fatigué, ahuri, découragé par l'insuccès absolu de ses investigations, dut renoncer, non sans tristesse, à découvrir le sort de son jeune ami.

Les jours passaient et nulle nouvelle !... L'absence de Jacques se faisait lourdement sentir auprès des malades qui le pleuraient et le réclamaient sans trêve.

Elle était surtout cruelle pour les cœurs affectueux qui composaient une famille à l'enfant abandonné.

Au boulevard du Prince-Eugène, où Jeanine vivait confinée entre les dames Outier et Marianne, ne plus voir ni Geneviève ni Jacques devenait chaque jour plus amer.

Geneviève avait tenu sa parole. S'interdisant d'embrasser Jeannine, pour ne lui point porter

le germe de l'affreuse maladie, elle s'était renfermée dans son rôle d'infirmière sans vouloir en peser d'avance tous les sacrifices.

“ J'ai une âme à poursuivre... à sauver ! ” avait-elle dit.

Au milieu des travaux de cette nouvelle existence, des fatigues imposées à sa santé, des répugnances que devait surmonter sa délicatesse, une aide lui demeurait fidèle, un secours lui venait à toute heure, attentif et dévoué : Jacques.

Cette aide discrète, ce secours puissant lui manquaient tout à coup.

Geneviève, privée de Jacques, souffrit à la fois par son affection quasi-maternelle et par l'isolement subit dans lequel elle se trouva jetée.

Isolement moral, bien entendu, car ses occupations de sœur de charité ne lui laissaient pas une heure de repos, depuis que le docteur Molins, à sa visite du matin, avait prescrit le traitement à suivre, jusqu'à l'inspection du soir qui terminait enfin une journée si chrétiennement remplie.

Léon Bourgeal prenait une large part de ses heures, mais point toutes ses heures. Beaucoup d'infirmières, laïques ayant reculé devant le danger de l'épidémie, et les religieuses étant pourchassées comme des criminelles, Geneviève avait dû faire face, avec un personnel très restreint, aux nouvelles exigences de la situation.

Elle était l'infirmière en titre des varioleux.

Parmi ces infortunés, plusieurs n'eurent la vie qu'à la persévérante surveillance de cette jeune femme au cœur angélique, penchée le jour à leur chevet, et dont ils entrevoyaient encore parfois, la nuit, l'ombre protectrice errer dans les salles empoisonnées.

Un des plus sérieusement atteints, un des plus heureusement amenés à l'état de convalescence, fut Léon Bourgeal.

La science de Placial et le cœur de Geneviève s'étaient unis pour cette cure difficile, écartant les complications, enrayant le mal, épiaient l'amélioration, prévenant la rechute, asseyant enfin la guérison triomphante à ce chevet mortellement menacé.

Depuis des semaines, Léon ne s'étonnait plus, n'admirait qu'en silence, ne remerciait qu'avec des regards attendris.

Après le délire et l'anéantissement, venait la résurrection de l'âme comme le réveil de la vie.

La dignité simple et soutenue de Placial Molins, son zèle sans phrases, avaient fondu les préjugés les plus enracinés de cette ombreuse nature et courbé son égoïsme tenace dans une honte salutaire.

A l'égard de Geneviève, Léon sentait épuisées, fades d'ailleurs, et vaines, toutes les formules de la gratitude, du regret, du respect.

— Comme vous vous vengez, Geneviève !

lui disait-il parfois, en la contemplant avec émotion.

— Douce vengeance ! répondait-elle avec un sourire joyeux.

Joyeux, oui certes ; car elle sentait venir le rachat de cette âme coupable, la lumière pour cette âme incrédule, et, sans même songer que de sa présence, de son exemple, de son héroïque vertu naissaient ces premières clartés de conversion, elle louait Dieu avec ivresse.

Dans cette atmosphère pestilentielle, dans cette étroite réclusion, entre ces mourants, ces convalescents, ces cercueils, Geneviève eût donc été saintement heureuse, si les baisers de Jeanine n'eussent manqué à ses lèvres de mère, si le mystère s'était éclairci sur la destinée de son protégé.

Mais hélas ! que devenait Jacques Ferrat ?

Il devenait ce que deviennent les prisonniers dont l'incarcération se prolonge.

Il passait de l'étonnement au chagrin, de la résignation à une sorte d'énervement ; mais, grâce à Dieu !... il ignorait la défaillance morale et la maladie.

Les jours étaient longs... longs !... Jacques éprouvait, comme tous ceux dont la liberté est brusquement enlevée, la crainte vague de ne plus savoir quel nom donner à chaque nouvelle aurore qui se levait à son horizon morne

Aussi, dès le quatrième jour de sa captivité, se mit-il en devoir de créer, en un coin du mur de sa cellule, une sorte de calendrier pri-

mitif, où il traçait chaque soir une barre à l'aide de sa cuiller de bois.

Les barres s'ajoutaient aux barres, et rien ne changeait dans la terrible monotonie de son existence.

Il sentait vaguement, toutefois, que cette monotonie même était le salut ; que cet oubli, dans lequel son redoutable ennemi le laissait plongé, s'il n'était pas un raffinement de cruauté, pouvait lui présager la vie sauve.

Le temps qui s'écoulait n'amènerait-il pas enfin l'armée de Versailles dans Paris ?... ne précipiterait-il pas dans la fange dont ils étaient sortis les héros sanglants et grotesques de la Commune ?

Jacques attendait l'un ou l'autre de ces grands événements, en luttant de son mieux, par son courage, contre les misères et les privations.

La fraîcheur extrême, entretenue dans les cellules par les ventilateurs, tournait la nuit à une température dangereuse pour les poitrines délicates.

Les captifs ne combattaient l'influence des éternels courants d'air que par un exercice fréquent, pénible, assez semblable à celui du tigre du Jardin des plantes qui tourne mélancoliquement dans sa cage étroite " en regrettant les larges horizons du désert " disent les poètes ; tout au moins, en souhaitant que ses reins robustes ne se heurtent pas à toutes les parois.

La promenade extérieure offrait une autre sorte de supplice.

Les promenoirs numérotés de Mazas sont bordés de chaque côté de gros murs en moellons, larges d'un mètre à l'entrée, de quatre mètres à l'autre bout, avec une grille en fer, une toiture d'un mètre cinquante environs, pour se garantir en cas de pluie, et une grosse pierre carrée pour servir de siège au détenu las de marcher dans ce boyau.

Les murs sont couverts des noms des individus qui se sont trainés dans ces lugubres lieux de récréation, où la solitude paraît plus dure encore.

Des inscriptions, d'une crudité brutale ou d'une cynique raillerie, faisaient passer le frisson sur les épaules de Jacques, lorsqu'il les lisait autant par désœuvrement que par curiosité.

“ Mort aux gardiens de Mazas ! ”

“ Il y a pas de Dieu !... ou bien qu'y se montre alors ! ”

“ Touts les surveillants, c'est des canailles ! ”

“ Ma tête tient rien sur mon cou... parole ! ”

Et cent autres semblables.

Les promenoirs sont aérés, et du moins un parfum de fumée parisienne arrivait jusqu'au pauvre faubourien, si bien de Paris, quand même, que ces émanations âcres lui paraissaient agréables.

Les jours de pluie, ce sont de vrais lacs où trempent quelques graines d'herbes sauva-

ges apportées par le vent et poussées au pied des murailles.

Ces jours-là, Jacques ramassé sur son bloc de pierre, pour préserver ses pieds de l'eau, regardait en rêvant ces maigres plantes échouées dans un si triste lieu, pour servir de parterre aux déshérités.

Il en avait cueilli une petite touffe, pour l'offrir à Geneviève, s'il avait jamais le bonheur de la revoir, comme un souvenir de ces tristes heures.

Tous les promenoirs se réunissent à un centre commu, avec une rotonde surélevée d'un étage et vitrée où le gardien tourne sans interruption, afin de ne jamais perdre de vue l'un des malheureux qui prennent à ses pieds une si lugubre récréation.

Ces derniers entrent et sortent à des coups de sonnettes personnels, et distancés de telle sorte qu'aucune rencontre n'est possible entre eux.

Malgré son désir de revoir le vieux prêtre avec lequel il avait été amené, Jacques perdit longtemps ses peines en espionnages et en observations.

Il fut assez heureux enfin dans sa galeie, pour apercevoir, par le guichet, ce compagnon de misère qui se rendait, lui aussi, à la solitaire promenade. Courte jouissance que le passage de cette apparition !

Le guichet, fort habilement fait, de façon à laisser voir du dehors tout ce qui se passe dans

la cellule, permet au détenu de voir seulement en face, et comme à vol d'oiseau, quand un être humain passe dans ce rayon.

Certains gardiens faisaient courir les prisonniers le long des galeries, pour qu'ils ne puissent, même se reconnaître au passage.

Pourtant, il vit le vieux prêtre, poussé, talonné par le surveillant mécontent de la lenteur de sa marche. Le malheureux se traînait.

Il lui cria : "Courage !... Prions !..." à tout hasard, risquant de n'être pas entendu de l'ecclésiastique, mais d'être livré à la colère du gardien.

L'ecclésiastique entendit, et, sans deviner de quelle voix, ni même de quelle cellule venait cet appel sympathique, il étendit sa main dans le vide pour bénir cet invisible compagnon de captivité.

— Veux-tu marcher !... hurla le gardien, et finir tes mômeries !

Mais Jacques se sentit tout réconforté par cette bénédiction tombée entre ses grilles.

Parfois, il se croyait oublié. Un grand mouvement qui se fit un soir dans les galeries, lui démontra le contraire.

Vers huit heures, un surveillant, nouvelle manière, entrant avec la brusquerie habituelle au personnel récent, lui intima l'ordre de se préparer à être transféré.

— Où cela ? demanda Jacques.

— Ce n'est pas mon affaire.

Il montrait une mine goguenarde qui ne présageait rien de rassurant.

Jacques sortit. Dans les cabanons d'attente, il vit passer des prêtres, des bourgeois, des gendarmes, dont on levait l'érou pour une destination inconnue.

Pourtant le nom de " Grande-Roquette " fut prononcé par un greffier, au milieu de la stupeur généralé. On entendit quelques plaintes étouffées, car on appelait aussi la Grande-Roquette le " Dépôt des condamnés. "

— Seigneur ! dit une voix douce et faible, la Grande-Roquette, c'est la mort !... que votre volonté se fasse !

Il n'y avait ni terreur, ni reproche dans cette exclamation, c'était la constatation d'un fait.

Personne ne protesta, bien qu'un frisson courut dans toutes les veines.

Jacques se retourna. Celui qui venait de parler, c'était le vieux prêtre, que le greffier appela brusquement.

— Régnard ! avancez. Vous êtes de la fournée qui sort.

Jacques ne parut pas le reconnaître et se tint silencieux, tâchant de ne pas le perdre de vue ; il y réussit, et, lorsque son érou à lui fut levé, il put se retrouver dans la cour tout proche de l'abbé Régnard, qui semblait prier mentalement.

CHAPITRE XVI

Deux voitures de factage du chemin de fer de Lyon, entourées de gardes nationaux en armes, avaient été réquisitionnées pour le transport.

Cinq prêtres et deux bourgeois composaient le chargement du véhicule.

Deux fédérés avec fusils chargés montèrent sur le siège de chaque voiture, deux autres se perchèrent sur le marchepied de derrière.

Des prisonniers robustes, déterminés, s'entendant du regard, auraient pu peut-être, dans la nuit, à travers les rues souvent encombrées de barricades, sauter sur les bandits et s'échapper ; mais, qu'attendre de pauvres êtres épuisés, d'hommes âgés, de prêtres miséricordieux ?

Ils marchaient vers leur dernière étape en ce monde sans une plainte, sans le moindre essai de révolte.

La première voiture avait pris les devants avec un quart d'heure d'avance.

Jacques se sentait moins résigné ; assis

dans la seconde voiture, près de l'abbé Régnard, sur le rebord formant banquette, il cherchait anxieusement une inspiration pour mettre à profit cette occasion, probablement unique, sachant bien qu'enfermé dans le " Dépôt des condamnés " c'en serait fait de tout espoir d'évasion.

Deux fois, il faillit bondir dans l'obscurité, en essayant de glisser entre les bandits du marche-pied ; deux fois, il demeura immobile, mesurant de l'œil les difficultés de l'entreprise.

Et puis, une pitié profonde le poignait en pensant à ces pauvres prêtres dont il déserterait le martyre. Que n'essayait-il d'en sauver au moins un ?

Il glissa sa main, très doucement, sous le bras de l'abbé Régnard qui tressaillit.

— Attention ! lui souffla-t-il.

Celui-ci devint en effet très attentif, sans oser comprendre ce que le hardi garçon allait tenter.

La pression de cette main jeune et ferme devenait de minute en minute plus éloquente.

On traversait une rue noire, que l'ombre d'une haute barricade coupait de lignes bizarres. Les barricades de Gaillard père, sayantes et solides comme des châteaux forts, avaient un aspect saisissant.

— Allons bon !... encore tourner bride ! grommela le cocher. Y font donc des barricades à tous les pas, à cette heure ?

— On peut passer ! cria l'un des gardes na-

tionaux sur le siège ; la barricade est ouverte sur la gauche.

— Non, dit l'autre, c'est pas assez large ; faut pas faire de malheur.

Un des fédérés du marche-pied descendit pour se rendre compte de la largeur du passage.

Le second se pencha pour distinguer quelque chose dans la pénombre.

Jacques n'hésita plus. Tirant le prêtre par le bras, il se coula derrière le fédéré distrait, que le frôlement de la soutane fit retourner brusquement.

En voyant deux formes, dont l'une s'enfuyait déjà, tandis que l'autre s'aplatissait sur le sol, le plus pressé parut au fédéré de courir sus au fuyard. Sans épauler, voyant trouble, il tira d'abord et s'élança ensuite.

Coup de fusil, tiré au jugé, qui n'arrêta pas la course du prisonnier, mais qui éveilla une rumeur subite dans la voiture.

Les autres fédérés dégringolèrent du siège. Celui qui inspectait le coin de la barricade revint brusquement sur ses pas. Ils ne virent qu'un homme en armes tournant l'angle d'une rue.

— Un évadé ?

— Un calotin !

— Ah ! canaille !... si je te repince !...

Ils coururent tous trois, d'instinct, dans la direction où leur camarade poursuivait l'ombre disparue.

C'était vers une des rues tortueuses du quartier du Père-Lachaise, coupée elle-même par une ruelle semblable à un boyau.

Rien ne s'y distinguait plus. La rue fouillée, pas de trace du prisonnier. Dans l'obscurité, on les entendait heurter du poing aux portes closes.

De formidables jurements troublèrent le silence du quartier endormi.

— S'il est dans une de ces baraques, j'y mets le feu, parole ! . . .

— Grand niais ! dit l'autre plus calme ; et pendant ce temps-là, le reste de la nichée va filer.

Cette perspective leur fit faire volte-face.

Ils revinrent, furieux, se gourmandant mutuellement.

— Il s'est enfilé dans une porte.

— Fallait pas le laisser descendre.

— Il a sauté.

— Le vieux ! . . . il est donc en caoutchouc, le calotin ?

— Non, c'est l'autre qui l'a tiré au bas de la voiture.

— Quel autre ?

— Un petit jeune, qui s'est coulé par terre.

— Il y en a un qui se coulait ? . . .

— Oui. Tiens ! . . . c'est vrai . . . j'ai oublié celui-là, moi.

— Fallait donc le dire tout de suite . . . nous aurions cherché.

— Avec ça que j'avais le temps ? . . .

— Tu as tiré là-bas... Nous avons couru là-bas. Ah ! Tonnerre !...

— Oh !... il n'est pas loin, s'il n'a pas tourné la barricade, le petit jeune.

— Mais s'il l'a tournée ?... Ah ! malheur !

Toujours jurant, ils décrochèrent les lanternes de la voiture et s'en furent inspecter les recoins de la barricade et les angles des maisons.

Ils étaient si ahuris, et d'ailleurs entre deux vins, qu'ils ne songeaient même plus aux cinq autres condamnés de la voiture demeurés sous la seule garde du conducteur.

Les cinq condamnés, malades, effrayés ou las de lutter, ne tentèrent même pas de profiter de cette négligence.

Les postes fédérés du quartier auraient pu sortir et se mettre en chasse ; la belle affaire !... en un temps où l'on fusillait au coin des murs, chaque nuit, pour tout et pour rien.

Cette indifférence pouvait sauver les évadés.

Tandis que les fédérés s'agitaient en tous sens, hurlant de colère et lardant de coups de crosse chaque objet mal éclairé par la tremblante lueur des lanternes, sous la voiture demeurée dans l'obscurité, une forme souple et jeune se tenait blottie.

Jacques, cramponné des bras et des jambes aux cordes tendues sous le véhicule, pour le factage des colis vulgaires, n'y occupait guère plus de place qu'une bourriche de gibier.

Personne ne s'avisait de chercher dans " la

gueule du loup." Il y demeurait donc tapi, collé, attendant que la voiture de factage se remit en route.

Cela tardait, et Jacques n'avait pas un fil de son gros linge de prisonnier qui ne fut trempé de sueur, moins pas terreur, certes, que par l'effort continu des muscles pour se maintenir dans l'immobilité absolue de sa périlleuse situation.

Quitter cet abri, maintenant que tous les li-miers étaient en chasse eût été chercher une mort immédiate. Une inspiration de génie l'y avait jeté; une imprudente hâte ne devait point l'en faire sortir.

Les gardes nationaux revinrent enfin, sacrant toujours, faisant sonner la terre durcie sous la crosse de leurs fusils. Ils remontèrent, moitié devant, moitié derrière la voiture qui s'ébranla lourdement.

Au-dessous, se balançait toujours dans le vide, un bien étrange colis !...

Il entendait — ce colis vivant — regretter, au-dessus de sa tête, de ne l'avoir pu faire fusiller comme un chien; exprimer l'opinion qu'il n'avait pu disparaître qu'en trouvant une porte ouverte aussitôt refermée derrière lui; et répéter, par quatre voix avinées, que les rues étant sillonnées de patrouilles nocturnes et les maisons visitées journellement, il n'échapperait pas à une bonne balle fédérée.

A cette époque, où la police n'avait d'autres soins que les arrestations, où l'unique préoccu-

pation des fonctionnaires de tous les grades demeurait le boire, le manger et le plaisir, rien ne peut donner une idée de l'état repoussant des rues parisiennes.

Plus de balayeurs, le balai faisait place au fusil ! Plus de tombereaux de déblaiement ; plus d'ordonnance municipale pour nettoyer même la devanture des portes. Chacun portait au fumier commun les immondices de son intérieur. L'eau boueuse croupissait le long des trottoirs.

Les préparatifs des barricades avaient fait enlever des pavés ici, en rejeter là, creuser des trous qu'on oubliait de combler, et métamorphoser en cloaque dangereux pour la sûreté du passant nombre de rues des quartiers populeux.

Celles que traversait difficilement la voiture des prisonniers pouvait réclamer, entre toutes, la palme de la saleté fétide et de l'encombrement inouï.

Tout y restait bouleversé et croupissant, les tas d'ordures devenus des monuments et les ornières changées en gouffres noirs.

Au milieu de cet amoncellement de puanteurs, Jacques eut sa seconde idée de génie.

Il entendit les fédérés jurer après le conducteur qui n'avait point su, pour tourner les barricades, trouver une rue meilleure.

Celui-ci ripostait aigrement. Les gardes nationaux du marche-pied s'en mêlèrent et l'avalanche de gros mots recommença son formidable roulement, tandis que le véhicule cahotait

plus que jamais dans des flots d'immondices.

Jacques se laissa doucement tomber au plus bel endroit, dans l'épaisseur puante, que masquait une borne énorme de détritüs sans nom.

Sa chute dans la boue ne fit aucun bruit ; l'éclaboussement que produisaient les roues avait contraint les fédérés du marche-pied à se hisser dans la voiture même.

Ils criaient trop pour songer à autre chose, et, d'ailleurs, la borne de fumier abritait déjà l'évadé.

Ah ! ce fumier putride !... Comme il s'y enfonça joyeusement, profondément, se confondant avec l'abjecte agglomération de débris, faisant corps avec eux !...

C'était le salut.

Tant que le roulement de la voiture fut perceptible, Jacques demeura botti dans son nouvel asile ; quand il ne l'entendit plus il se mit à marcher sur les mains et les pieds le long des murs, jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin de la rue.

Il se souvint d'avoir passé devant une fontaine. La retrouverait-il ? Se relevant avec précaution, il essaya de s'orienter.

Sa prodigieuse mémoire, son habitude des rues parisiennes, le je ne sais quoi qui rend le gamin de Paris si prompt à se tirer d'embarras, le servirent dans cette situation dange-reuse.

Il se rendit compte à peu près du quartier où il se trouvait, c'est-à-dire dans le voisinage

de la Grande-Roquette, et se mit en devoir de ne pas courir à la rencontre de la terrible voiture en cherchant à l'éviter.

Mais le vieux prêtre ?... devait-il l'abandonner ?

Il marcha donc, dans la nuit noire, avec le triple but de retrouver le prêtre, de rencontrer la fontaine, et de descendre des hauteurs du Père-Lachaise vers Paris.

Il ne rencontra pas la fontaine ; mais il crut reconnaître la rue où il avait tenté son audacieuse évasion.

L'ombre qu'il avait vu fuir, malgré le coup de fusil du fédéré, avait enfilé une ruelle à gauche ; il entra dans la ruelle, décidé à ne poursuivre son chemin qu'après avoir achevé son examen charitable.

Le fédéré n'avait rien vu dans ruelle, par la raison qu'elle était vide même du fuyard, lequel s'était évidemment glissé dans une porte ouverte.

Mais cette porte avait dû le rejeter ensuite.

Car Jacques, lui, vit un être humain couché par terre, immobile, et comprit que le prêtre avait été tué.

— Ah ! le malheureux ! soupira-t-il. J'arrive trop tard.

Voici ce qui s'était passé.

L'abbé Régnard avait senti ses forces renaître pour fuir, et, la ruelle tournée, s'était élancé vers une porte entrebâillée qu'il renferma derrière lui.

Il avait pu, par cette heureuse inspiration, échapper à la fureur de ses ennemis, mais non à la pusillanimité des hôtes malgré eux que la Providence mettait sur sa route.

Ceux-ci, d'ignorants maraîchers, à moitié morts de peur, entendant un coup de fusil et le bruit d'une porte repoussée, soupçonnèrent que leur propre maison donnait abri à quelque pourchassé de la Commune.

Leur fils, — un mauvais sujet qui sortait la nuit et laissait leur porte ouverte, — était cause de tout ce mal !... Comme si l'on devait laisser quelque ouverture béante par un temps pareil !

Ils allèrent en tremblant, que tout bruit eut cessé, reconnaître les lieux et virent un homme étendu contre le battant intérieur de la porte.

Et cette homme était un être maudit à cette époque, un prêtre ! !...

Leur prévision se réalisait. Le fugitif était à leur merci.

Certes, ces gens n'eurent point la pensée de le livrer ; mais ils n'eurent pas davantage la pensée de le cacher.

Un prêtre !... Songez donc ?... On les poursuivrait à leur tour.

Demeurer neutres leur parut sage. Le mari et la femme, en quelques mots épeurés, s'entendirent. Penchés vers le corps immobile, ils reconnurent que le fugitif s'était évanoui, de faiblesse peut-être.

Ils sourirent, le prirent par les épaules et les

jam
seu
I
tou
des
nor
que
I
gea
fils
boi
ain
T
dev
pui
feu
jeta
son
I
pan
ses
de
I
bru
poir
mai
I
clar
seu
—
som
pou

jambes, et, lentement, lui firent repasser ce seuil inhospitalier.

Le déposant contre le mur, ils jetèrent autour d'eux un regard craintif, redoutant par-dessus toute chose, dans cette période de dénonciation systématique, d'être aperçus par quelque voisin.

Puis ils rentrèrent, serrant les verroux, échangeant à voix basse des imprécations contre le fils débauché, qui préférait passer la nuit à boire qu'à dormir honnêtement, et mettait ainsi la maison paternelle en danger.

Toute cette aventure, Jacques ne la pouvait deviner, mais il en eut comme l'intuition, puisque le prêtre n'était ni mort d'un coup de feu, ni livré à ses boureaux, c'est qu'on le rejetait simplement, en se lavant les mains sur son sort, comme Pilate.

Le jeune homme souleva le vieillard, frappant doucement dans ses mains, soufflant sur ses lèvres, priant Dieu de lui inspirer un moyen de le rappeler à la vie.

Il n'y parvenait point, toutefois, quand le bruit d'une décharge de mousqueterie sur un point peu éloigné, — quelque exécution sommaire sans doute, — fut plus efficace.

L'abbé Régnaud ouvrit les yeux, et, dans la clarté douteuse d'une lune qui se levait paresseusement, il reconnut deux yeux amis.

— Dieu soit béni !... Vous vivez. Nous sommes sauvés, si vous pouvez me suivre. Le pourrez-vous ? dit Jacques.

— Laissez-moi... balbutia-t-il... allez tout seul, mon cher enfant,

— Jamais de la vie.

L'abbé essaya de se lever ; soutenu par son sauveur, il y parvint avec peine. Le voyant appuyé au mur, le premier soin de Jacques fut de le dépouiller de sa soutane, le plus compromettant des habits !... et de le revêtir du paletot fétide qu'il arracha de ses propres épaules.

— Gardez, ça, lui dit-il ; c'est fort sale, mais cela peut nous donner une allure de travailleurs... nocturnes... assez en faveur en ce temps-ci.

Lui-même demeurait exposé, sans vêtement autre que sa grossière chemise souillée de boue, à la fraîcheur d'une nuit printanière peu clémente.

— Si, au moins, vous pouviez marcher ?

L'ecclésiastique, dont les paroles expiraient sur les lèvres pâlies, fit un effort nouveau et put se servir enfin de ses jambes tremblantes.

Alors commença une autre entreprise aussi difficile que la première.

Lentement, lentement, l'oreille au guet, le cœur intrépide, Jacques emmena son compagnon, de ruelle en ruelle, de rue en rue, vers le boulevard du Prince-Eugène, tremblant toujours d'apercevoir, reluisant dans l'ombre comme des yeux sanglants, les lanternes rouges de la terrible voiture du Dépôt des condamnés.

Quelques groupes attardés croisèrent bien

les fugitifs. Buveurs sortant de cabarets borgnes ; pillards regagnant leurs tanières ; fédérés chantant la *Marseillaise* et femmes ivres.

Jacques disait tout bas :

— Il faut paraître plus ivres que ces gens-là.

L'abbé Régnard, à la démarche chancelante, n'avait pas grand effort à faire pour trébucher au naturel.

Jacques boitait un peu plus bas, un peu moins régulièrement, et le dangereux passage s'effectuait sans encombre.

Enfin, ils gagnèrent le boulevard du Prince-Eugène. Ce n'était pas encore la délivrance assurée, mais cela effleurait déjà la liberté entrevue.

En se trainant, le chemin se dévorait peu à peu sous les pas du pauvre prêtre et de son généreux conducteur.

— Ah !... cher... cher enfant !... murmurait l'abbé Régnard avec admiration et gratitude.

— Tenez... voici bientôt le no 115. C'est ma maison. En avez-vous une, monsieur l'abbé ?

— J'ai celle où on est venu m'arrêter. Un orphelinat dont je suis l'aumônier.

— Eh bien ! vous allez me remplacer dans ma chambre, où je ne loge plus, ayant mon lit à l'ambulance.

— Mais, mon cher enfant, ce serait vous faire courir un danger.

— Plus grand que celui que je cours déjà?... je ne le crois pas. Je suis si bien noté dans les parages officiels !

— Non, non, remettez-moi sur la route de mon orphelinat et je... je vais y retourner.

— Vous vous ferez repincer demain.

— Comme Dieu voudra !

— Sans doute ; mais Dieu ne défend pas de chercher à sortir des griffes de ces bêtes de proie. Donc, montons, car nous voici sur mes domaines.

Il souriait, le vaillant enfant, quoique brisé de fatigue et moins tranquille qu'il ne voulait le paraître sur le sort de son protégé.

On monta. L'aube à peine naissante empêcha Mme Péchu de constater dans quel accoutrement sinistre son locataire rentrait au logis, après une disparition de plusieurs semaines dont elle était instruite.

Dans sa mansarde, Jacques fit coucher le vieillard épuisé, lui recommanda de n'avouer son caractère sacré qu'aux dames qu'il lui enverrait pour le soigner, et point à la concierge ni aux étrangers que le hasard pourrait amener.

Il procéda lui-même à une toilette que le séjour à Mazas et les aventures de la nuit rendaient doublement urgente ; puis, il descendit avec le jour chez Mme Outier, car il connaissait les habitudes matinales de Julienne.

La surprise joyeuse de Mlle Outier, en re-

connaissant Jacques, fut bientôt mitigée par les sérieuses confidences qu'elle en reçut.

La prison, l'évasion, l'arrivée d'un prêtre condamné et remis à ses soins à elle... tout ce récit émouvant ne prit que quelques minutes.

Jacques n'avait point de temps à dépenser en détails inutiles ou en attendrissements inopportuns. Il recommanda l'abbé Régnard aux soins discrets de Julienne et de Jeannine.

— Pas de Marianne... elle est trop barbare ; pas de Mme Péchu... il ne faut pas tenter les faibles. Est-ce entendu, mademoiselle Julienne ?

— Oui, Jacques. Mais vous ?

— Moi, je vais retourner à mes varioleux. Comme j'ai dû leur ~~manquer~~ !... J'étais si bien au fait de ce vilain mal, que je lui faisais peur quelquefois. Allons, je vais recommencer.

Il souriait toujours ; Julienne, émue, n'osait le retenir.

— On vous recherchera peut-être à l'infirmerie, Jacques.

— Bah !... s'ils se présentent, je les prierai de venir me prendre dans le lit d'un de mes malades : ils reculeront, j'en jurerais.

Jacques ne voulut pas qu'on éveillât Jeannine et courut à l'ambulance, sentant bien qu'il jouait sa dernière partie contre " Bourgeal l'exilé " et que son œuvre de dévouement devait seule le protéger... s'il pouvait l'être !

Geneviève, maigrie, fatiguée, encore debout

malgré les inquiétudes et les veilles, fut la première à l'apercevoir.

Elle courut maternellement à lui, les mains tendues :

— Ah ! mon pauvre enfant !... mon pauvre enfant !...

Elle l'entraîna dans l'ambulance. Un convalescent vint, tout joyeux, à sa rencontre, c'était Léon, remis, mais boitant encore.

M. Le Bastu et sa femme l'embrassèrent avec de grandes exclamations.

Le docteur Placial Molins, après une chaude étreinte, lui demanda l'histoire de sa disparition.

— Je vous raconterai tout... tout... plus tard... répondit-il. Cela me donne le frisson maintenant. Sachez pourtant, vous qui m'aimiez si bien, que je suis échappé de Mazas et condamné par " Bourgeal l'exilé," Donc, à la garde de Dieu. Lui seul peut me défendre contre un ennemi de cette taille.

Tous courbèrent la tête, épouvantés, glacés.

Ni Geneviève, ni Léon, ni Placial n'osèrent protester.

C'est que le renommé de " Bourgeal l'exilé," pendant les semaines de la captivité de Jacques, avait roulé de l'autocratie dans le sang.

CHAPITRE XVII

“ Bourgeal l'exilé ” avait d'abord pontiffé, dans la placidité de l'orgueil assouvi, au milieu du comité des membres de la Commune. Sur les hauteurs de Montmartre et dans les cabarets de Belleville, il ne se faisait pas d'orgie sortable sans que la foule avinée mêlât son nom à ses hoquets.

C'est de la gloire, cela !

Pourtant nul bonheur n'étant complet, même sous le régime de ses rêves, le vieux socialiste souffrait de se sentir obligé de descendre au niveau de ses collègues sous peine de perdre son influence. Leur grossièreté lui répugnait, et leur familiarité n'était point subie sans révolte.

Tout en proclamant son ardent amour pour ses frères, — les bons, les purs, — il eût voulu voir au diable ceux qui lui avaient fait un piedestal, et y demeurer, seul dominant tout le reste.

Ce fut d'abord le seul chagrin de l'incorrigible révolutionnaire de n'être quelque chose qu'en compagnie d'une tourbe d'assassins, de faussaires, d'incendiaires, d'échappés du bagne.

Prétention risible !... comme si le bagne, les faux et le vol n'étaient pas de vieilles connaissances à lui, de vieilles intimités même !

Dans la horde secondaire des pillards, des hâbleurs et des cuistres — c'est-à-dire des plus sortables — " Bourgeal l'exilé " daignait se montrer paternel.

Avec ceux qui osaient se dire ses égaux, il lui fallut bientôt jouer serré pour n'être point dévoré par eux.

Dans ce monde étrange et féroce de la Commune, celui qui ne mangeait pas son semblable en était infailliblement mangé.

Cette perspective le fit sortir de sa paisibilité olympienne des débuts. Il crut devoir faire arrêter ses collègues, et en dénoncer quelques autres.

Ces gages n'ayant pas encore paru suffisants, il fit pratiquer la chasse au prêtre, à la religieuse, aux suspects, sur une large échelle, avec une persévérance encore inconnue.

Malgré cette ligne de conduite qui, d'ailleurs, flattait sa haine de la religion, il se vit accusé de mollesse, et menacé de perdre l'autorité dont il usait si largement.

Son humeur persécutrice en devint sanguinaire. S'il fallait des exécutions pour le main-

tenir au pouvoir, dans la voie où il courait on ne s'arrête pas devant des exécutions.

“ Bourgeal l'exilé ” devint le pourvoyeur de la Grande-Roquette, et les fusillades nocturnes qui s'accomplirent pendant cette période n'eurent souvent pas d'autre cause qu'un accès de sanglante colère ressenti par le sinistre vieillard.

Le soin de sa puissance ébranlée lui avait fait perdre de vue pendant quelques semaines ses rancunes privées.

Il en oubliait presque le fils qui avait abandonné sa cause, et dont il ignorait le sort, la fille qui l'avait maudit, Caroline qui l'avait chassé, Geneviève qu'il redoutait, Jacques qui attendait en prison son bon plaisir.

Quand il s'en souvint, ce fut pour décréter que celui-ci, du moins, ne le gênerait pas davantage. Le tour des autres viendrait après.

Il fit donner une liste des exécutions sommaires de la Préfecture de police, de Mazas et de la Grande-Roquette et n'y voyant pas Jacques Ferrat, il appela Bouvier pour lui témoigner son mécontentement.

Le bouledogue, Bouvier, timidement, répliqua n'avoir reçu qu'un ordre d'incarcération pure et simple, lequel avait été suivi d'effet.

— Je croyais avoir suffisamment montré que cet avorton, d'intelligence avec Versailles, devait être supprimé, dit le vieillard.

— Il le sera, citoyen, répondit Bouvier en courant déjà vers la porte.

Son zèle le conduisit droit au dépôt des condamnés, pour y apprendre que le prisonnier Jacques Ferrat n'y avait pas été amené; et de là, bien vite à Mazas, pour y apprendre que le prisonnier Jacques Ferrat en était sorti.

Grande stupéfaction et grande colère; recherches, interrogatoires, explications, d'où résulta la certitude que le prisonnier Jacques Ferrat s'était évadé dans le transfert d'une prison à l'autre.

Apporter cette nouvelle désastreuse au citoyen Bourgeal n'était point chose commode; Bouvier en tremblait sur ses jambes trapues.

Quand il l'eut avouée:

— Qu'on le cherche et qu'on le trouve, ordonna sèchement le vieillard. Tu me réponds de lui!

Bouvier sortit navré, mais résolu à mettre sur pied toute la police de la Commune pour rattraper l'évadé.

La police avait un plan spécial pour ces sortes d'investigation. Les dénonciations lui venaient en aide, les femmes la servaient. Elle payait bien et abreuvait largement ses séides. Elle devait réussir.

Moins d'une semaine après le retour de Jacques, le citoyen Bouvier était informé que l'ennemi particulier de son maître appartenait au personnel de l'ambulance Le Bastu.

Cette nouvelle lui fut assez désagréable; un infirmier se trouvant protégé par ses fonctions mêmes, il n'était pas aussi facile d'aller l'arra-

cher au lit de ses malades, pour le reconduire à la Grande-Roquette, que de pourchasser un simple réfractaire dans toutes les cachettes de sa maison.

L'ambulance Le Bastu était, d'ailleurs, mal notée comme opinion religieuse et politique.

On y soignait admirablement les fédérés, mais il était indéniable que des prêtres cachés par le personnel y étaient venus clandestinement assister des mourants. Un soldat versillais y avait reçu les derniers sacrements en présence même du directeur, et l'on savait aussi, à n'en pouvoir douter, que le médecin en chef était un "clérical" convaincu.

Bouvier vint apporter ces précieux détails à son chef.

Le citoyen Bourgeal s'informa du nom de ce médecin, coupable de cacher le clergé et de le conduire au chevet de ses malades. C'était une note utile à prendre.

— Le docteur Placial Molins, lui fut-il répondu.

Sur les traits du vieillard courut une lueur.

Sa haine robuste contre l'unique défenseur de Geneviève, ne s'était point apaisée avec les ans. Le mépris silencieux de ce jeune homme énergique et doux, qui tenait tête aux hommes et protégeait si délicatement une femme, pesait encore sur ses souvenirs.

Se venger du mépris de Placial Molins serait une satisfaction puissante. Il en étudierait les moyens.

Une question lui vint aux lèvres.

— Le docteur vit-il en famille?... Voit-on dans son entourage une femme du nom de Geneviève?... Sache-le.

Bouvier lancé sur cette nouvelle piste s'informa et revint avec le renseignement souhaité :

“ Le docteur Placial Molins vivait renfermé dans l'ambulance, ne semblait pas se souvenir qu'il existât quelque chose d'intéressant au monde en dehors de la petite vérole noire.

“ Une jeune femme, paraissant sa parente, du nom de Geneviève Carvès, s'était faite ambulancière volontaire le jour où l'épidémie fut déclarée dans l'ambulance. Depuis lors, elle n'en était plus sortie.

Le vieillard, avec un odieux sourire, marmotta entre haut et bas :

— Il y a longtemps que je la sais dévouée à son cousin!... mais dévouée jusqu'à la petite vérole noire!... oh! oh!...

Quant à supposer que la femme divorcée se fût enfermée pour sauver l'âme et le corps du mari qui l'avait rejetée, comment le citoyen Bourgeal l'eût-il pu soupçonner? Il est des héroïsmes que certaines natures n'entrevoient même pas.

Une joie féroce transfigurait les traits du vieillard. Ce qui restait d'humain dans cette physionomie sombre s'était dégradé au contact des êtres ignobles devenus ses commensaux. Toute dignité extérieure avait péri au milieu

des brutalités du pouvoir ; tout ce qui n'était autrefois, dans cette nature perverse, que l'instinct du crime, devenait la soif d'une basse et féroce vengeance.

La première révolution posséda le fatal secret de changer des imbéciles en bêtes fauves et des gens de valeur en tyrans altérés de sang.

La Commune eut cela de spécial aussi de rendre sanguinaires les êtres destinés, en d'autres temps, à n'être que de simples criminels, faussaires, voleurs, renégats, mais pas assassins.

L'assassinat légal florissait alors dans un épanouissement sinistre.

Le citoyen Bourgeal agita quelques instants dans sa pensée le projet de livrer aux mêmes exécuteurs ces êtres abhorrés qui avaient nom Geneviève, Jacques, Placial.

Geneviève, le témoin de son crime.

Jacques, sa victime.

Placial, le juge muet.

Quelle inspiration lui permettrait d'attirer hors l'ambulance, — lieu sacré, protégé par le drapeau international, — ces trois amis, ces trois complices, ces trois condamnés ?

Oui, condamnés ?... car en vérité, à quoi serait bon le pouvoir absolu, que servirait d'être grand parmi les cyniques et fort parmi les tyrans, si l'on ne pouvait savourer cette joie sans seconde d'écraser sous ses pieds, tous les trois, tous à la fois, ceux qu'on haïssait mortellement.

Faire arrêter un chef d'ambulance—un chef inviolable de par la convention de Genève — y cueillir un infirmier et une infirmière, c'était malgré la toute-puissance d'un membre du comité central, s'exposer à entendre les collègues envieux l'accuser de mal servir la cause de la Commune, en touchant aux services charitables.

Or, il se sentait entouré de vils courtisans, qui ne cherchaient qu'une occasion de le précéder du pouvoir pour piétiner sur son individualité tombée.

Une exécution brillante était donc inadmissible, en ce qu'elle visait un personnel médical, à cette heure où les malades s'étaient multipliés à l'infini par les dernières résistances de l'insurrection contre l'armée de Versailles.

Celle-ci la combattait de toutes parts et enserrait de nouveau la ville révoltée dans un cercle de fer, de mitraille, de bombardement.

Mais, de même que nous n'avons voulu toucher, en passant, qu'aux incidents indispensables à notre récit, nous ne pouvons suivre le gouvernement insurrectionnel dans sa lutte suprême avec l'ordre.

Le citoyen Bourgeal fut le premier à croire au triomphe de la révolution communale et le dernier à en admettre la ruine.

Près de tomber, il se cramponnait désespérément au pouvoir acquis et traitait avec rage tout ce qui passait entre ses griffes ensanglantées.

Ce fut l'époque de l'exécution des otages, des assassinats publics, des fusillades sans trêve.

C'était l'aurore des incendies.

A qui faire remonter la pensée de cette conception infernale?... Les incendies!

"Bourgeal l'exilé" trouva l'idée grandiose.

Ses pareils, bassement jaloux, osaient-ils dire encore que "ses mains aristocratiques" répugnaient aux besognes sérieuses?

Un collègue venait lui dire que l'armée de Versailles faisait des progrès et que la Commune était à la veille de se reconnaître vaincue. Il répondit avec hauteur qu'on ne se rendrait pas, "qu'on brûlerait tout," que les Versaillais se laisseraient les premiers de tuer, et que Paris, périrait, ville et gens, avant de faire sa soumission à Versailles.

Ce mot: "Nous brûlerons Paris" qu'il répétait avec conviction, lui ouvrait des horizons nouveaux, doux à sa haine.

Si l'on pouvait rêver, exécuter, cette gigantesque folie d'incendier une immense capitale, comment ne pas admettre que le feu, mis savamment, sur un espace indiqué, fût un moyen sûr de se délivrer de ses ennemis?

Volontiers, il revint sur ce brûlant sujet d'entretien, déployant une énergie singulière à prouver à tout son entourage que le feu "dénouerait la situation." Il s'étonna que l'enrôlement des pétroleuses ne fut pas déjà un fait

accompli, pressa cette décision, trouvant toute précaution incendiaire bonne à prendre.

De même il approuva l'entassement de soixante tonneaux de pétrole dans la cour de la Légion d'honneur ; il jugea bon d'en répandre quelques tonnes le long des ruisseaux des quartiers réactionnaires et donna tout spécialement l'ordre de rechercher, de réquisitionner et d'introduire un amas considérable de matières combustibles à la mairie du XI^e arrondissement.

Il écrivit :

“Ordre à la municipalité de réquerir immédiatement les produits chimiques inflammables et violents qui se trouvent dans le XI^e arrondissement ; de se tenir prêt à faire brûler les maisons suspectes qui pourraient servir de foyer de trahison ou d'asile à la réaction.”

Sa pensée secrète tenait tout entière dans la dernière ligne de cet ordre infernal, absolument historique.

Les évènements se précipitaient. L'armée de Versailles faisait d'importants progrès contre Paris. La Commune entassait meurtre sur assassinat et pillage sur sacrilèges.

“Bourgeois l'exilé” veillait la défense, décidait la marche des bataillons, inspectait la sûreté des divers quartiers, et toujours revenait au XI^e arrondissement avec une joie contenue. Il tenait ses ennemis dans sa main.

Et quand il pensait à ses "ennemis" il ne pensait pas seulement à Versailles.

La mairie de la place Voltaire devint son quartier général. Il en avait fait un arsenal, il en voulut faire une forteresse, dans la prévision d'une lutte suprême engagée de ce côté

Mais cette lutte, il ne l'attendrait pas pour savourer la satisfaction de ses rancunes.

Un matin, l'ordre que l'on sait, l'ordre à jamais maudit "Mettez-le feu !" tomba sur Paris terrifié.

Il s'agissait, pour les membres de la Commune, de placer un rempart de flammes entre eux et l'armée de Versailles.

Pour le citoyen Bourgeal, il s'agissait d'abord de mettre l'étincelle sur un toit condamné.

Ce fut d'une simplicité terrible.

L'ambulance inviolable, où flottait la croix de Genève, s'élevait entre l'hôtel clos d'un opulent fabricant de meubles de luxe, sorti de Paris dès le début de l'insurrection, et une maison de rapport occupée par de petits bourgeois.

L'hôtel clos, propriété d'un "réactionnaire" fut marqué dans la nuit d'une double raie de pétrole sur le double battant ouvragé de sa porte cochère.

La maison de rapport comptait parmi ses locataires quelques malheureux qui se cachaient pour ne pas servir la Commune. On la badi-geonna d'un funèbre coup de pinceau.

Une tonne du terrible liquide fut échouée

dans le ruisseau qui bordait le trottoir des trois immeubles.

C'était le signal. Les affiliés de Bouvier firent le reste.

A l'aube, ils étaient en mesure d'agir.

Une voiture de produits chimiques réquisitionnés qui se dirigeait vers la mairie, versa, par ordre, à la hauteur, de l'ambulance.

On releva les matériaux contre l'hôtel désert.

Quelques bidons de pétrole roulèrent jusqu'à la maison de rapport : on les y laissa.

L'ambulance, occupée de ses malades, ne se douta même pas de l'encadrement menaçant qu'on prenait la peine de lui faire.

Mais un passant vint, — c'était Bouvier — qui jeta son cigare allumé dans le ruisseau où courait l'huile minérale.

Une flamme s'éleva, qui lécha le trottoir couvert de débris combustibles, lesquels se communiquèrent de l'un à l'autre l'étincelle fatale.

Arrivé proche des maisons, le feu trouva les aliments préparés. Les murs badigeonnés dans la nuit suintaient l'essence, et les matériaux de la voiture versée crépitaient furieusement.

Le cri : "au feu !" pour la première fois dans Paris terrorisé, n'eut pas le pouvoir d'attirer ses hommes de dévouement et de courage qui courent aux sinistres comme d'autres vont au plaisir !

Les pompiers avaient reçu l'ordre de ne pas bouger !

A droite et à gauche de l'ambulance, les maisons flambaient comme d'énormes paquets d'allumettes. Elle-même, prise entre ce double courant à peine éveillée, se sentit perdue.

Les voisins fuyaient avec des cris horribles, sans avoir le temps de rien prendre, pas même un vêtement.

Une confusion indescriptible suivit, dans l'ambulance, la subite révélation du péril.

Un infirmier cria le premier :

— Monsieur Le Bastu, nous brûlons !... sauve qui peut !

Le directeur effaré courait, çà et là ; sa femme sanglotait.

— Sauvons nos malades ! s'écria le docteur Molins.

Mais comment les sauver ?

Ceux des infortunés qui comprirent le danger, poussés par l'effroi, bondirent hors de leur lit et gagnèrent la cour sans aide.

D'autres essayèrent de se lever, et, n'en ayant pas la force, se répandirent en lamentations.

On en vit quelques-uns s'élançer, affolés, vers les fenêtres pour s'y précipiter.

Ils reculèrent : les flammes poussées par un vent capricieux, balayaient déjà la façade d'où les vitres tombaient en éclats.

Les plus atteints gémissaient sur leur couche. Beaucoup appelaient Geneviève ou le

docteur, ou Jacques, leurs trois providences.

Geneviève et le docteur se consultaient en quelques mots rapides. Une seule chance restait, puisque le boulevard vomissait le feu, c'était de gagner, par derrière une rue étroite, où les malades trouveraient peut-être un abri.

Quels malades choisir ?

Une douleur horrible poignait le cœur de Placial. Il les aimait tous, et tous ne pouvaient échapper à la mort prochaine, épouvantable !...

Il appela les infirmiers. Ils ne vinrent pas, et, dans cette heure d'affolement, qui pouvait leur reprocher d'avoir cherché d'abord leur propre salut ?

Jacques roulait déjà un soldat dans ses draps pour l'emporter.

Geneviève courut à Léon Bourgeal qui, faible mais résolu, achevait de se vêtir.

— Voulez-vous vous appuyer sur moi ? dit-elle ; je vais vous conduire au dehors. Vous boitez.

— Merci. Je peux marcher, fit-il avec un regard de gratitude. Fuyez le danger, je vous en supplie !

Le docteur, sans plus parler, prit un des deux côtés du colis vivant préparé par Jacques et le descendit avec lui dans les escaliers que la fumée envahissait de plus en plus.

— Mais fuyez donc ! répéta Léon Bourgeal avec angoisse, en voyant la jeune femme occupée de bien autre chose que de ses dangers personnels.

Geneviève et un infirmier prirent un blessé, qui jeta des cris affreux en sentant ses pauvres membres brisés balottés par ses porteurs, et suivirent la voie que leur montrait Placial.

Léon, chancelant, marcha derrière eux.

Au fond de la cour, s'ouvrait une porte de dégagement sur la petite rue Blot, que l'incendie respectait encore.

Propriétaires et locataires du voisinage, qui avaient une issue sur cette rue y apportaient ce qu'ils pouvaient déménager de plus précieux.

En face, des maisons s'ouvraient, inquiètes du fléau déchainé si près d'elles, mais espérant encore y échapper.

Sur leur seuil, le docteur déposa son malade.

Sa voix s'éleva pleine d'autorité :

— L'ambulance brûle, donnez asile à ses blessés !

Il y eut des murmures.

— Où pourrions-nous les mettre ?... D'ailleurs, nous allons peut-être brûler aussi. Chacun pour soi dans ce monde !

— Je ne peux pas leur donner le lit de mes enfants, peut-être !

Placial, imposant, superbe :

— Ne fut-ce qu'une heure, gardez ces malheureux ! s'écria-t-il ; au nom de l'humanité, je vous adjure de les recueillir ?

Sans plus rien écouter, il fit signe à Gene-

viève de l'imiter et s'élança de nouveau vers l'ambulance.

Léon, pétrifié de surprise en les voyant retourner au feu, s'adossa contre un mur, les oreilles bourdonnantes.

Trois fois, les quatre courageux sauveteurs renouvelèrent, ce tour de force, apportant au seuil des malades, et retournant en chercher encore.

Dans la rue, cet héroïsme portait des fruits. On ne repoussait plus les infortunés roulés dans leur couverture, et les maisons inhospitalières s'ouvraient enfin devant leurs souffrances : plus loin, on essayait de leur donner quelques secours.

L'incendie gagnait du terrain dans l'hôtel Le Bastu ; à la quatrième tentative de Jacques et du docteur, la fumée faillit les aveugler.

Geneviève se sentit menacée d'asphyxie.

L'infirmier qui les aidait, las, les cheveux roussis, refusa son service et disparut.

Un interne avait réussi à emmener M. et Mme Le Bastu.

Le capitaine Hubert les suivit très-péniblement.

— Pensez à vous, Geneviève, dit Placial découragé.

— Songez-vous à vous-même, Placial ! répondit-elle.

— Tant que je pourrai faire quelque bien ici...

— Il n'y a plus personne à sauver. Voyez..

— Où sont passés les derniers malheureux ?... Allons aux salles du bas...

Geneviève ne put répondre. Elle trébucha l'air manquait à ses poumons.

Ceux qu'elle venait de tirer d'une position désespérée s'étaient trainés, mourants, hors des salles ; l'asphyxie en avait arrêté un dans l'escalier ; un autre était mort de peur et de faiblesse en touchant la cour. Un troisième agonisait dans un coin.

On n'entendait plus de plaintes. La flamme crépitante, envahissante, victorieuse, demeurerait maîtresse du terrain.

Placial enveloppa Geneviève de son bras et l'entraîna presque à l'aveugle hors de la fournaise. Les marches s'effondraient sous ses pas, son pied heurta des cadavres, tandis qu'il s'efforçait de soustraire son cher fardeau à la chute des débris.

Il atteignit la porte de la cour ; un air respirable frappant Geneviève au visage la ranima tout aussitôt.

— Où est Léon ? balbutia-t-elle.

— Où est Jacques ? répondit Placial en inspectant rapidement la rue Blot.

On ne les voyait ni l'un ni l'autre dans la foule pressée.

Une agitation plus intense régnait maintenant parmi elle. Les femmes montraient leurs enfants avec de grands gestes et une singulière volubilité de paroles entrecroisées.

Les hommes, très-sombres et muets, arra-

chaient de leurs maisons les pitoyables victimes de l'incendie et les rapportaient sur le pavé en donnant les signes d'une violente horreur.

Et chacun s'éloignait d'eux, les laissant brisés, gémissants, sans vêtements sous la brise fraîche de cette matinée de mai.

— Q'y a-t-il donc ? articula Placial, frappé d'un tel spectacle.

Un mot expliquait tout, la cruauté des uns, l'horreur de tous.

Ce mot courait dans la foule :

— Ce sont des varioleux !

Tout était bien fini pour eux, désormais, entre l'ambulance qui s'abîmait dans les flammes et la terreur qui les rejetait brutalement en dehors de leur asile provisoire.

— Mais ils vont mourir là ! s'écria le docteur.

La répulsion ne se manifesta que plus forte sur toutes les physionomies et le cercle s'élargit encore autour des pestiférés.

— Eh bien ! quand tous les rejettent, je ne les abandonnerai pas, moi ! déclara Placial avec énergie. Qu'on me trouve des voitures, je vais transporter mes malades loin de vos toits inhospitaliers.

— Oui ! oui !... enlevez-les !... débarrassez-nous !... répondit le chœur avec ensemble.

Des gamins se détachèrent prestement pour aller chercher un véhicule, tandis que le doc-

teur indigné se penchait vers le plus moribond pour l'aider au moins à mourir.

C'était un fantastique spectacle que ce fanèbre campement dans une rue étroite!... que ces plaintes sourdes prêtes à se changer en râle d'agonie!

Geneviève voulut encore aider son cousin à cette tâche suprême, mais ses forces la trahirent.

Agenouillée, elle se laissait glisser tout à fait sur le sol, quand deux mains solides la relevèrent et qu'une voix affectueuse la réconforta par un appel inattendu.

— Madame Carvès, venez avec moi, soyez forte! Ici, vous ne pouvez plus rien. Là-bas, on vous attend. On vous réclame.

Elle balbutia :

— Qui donc, Jacques?... Et où suis-je attendue?

Le boiteux se pencha à son oreille :

— Dans ma mansarde, où M. Léon Bourgeal, bien affaibli, vient d'être installé par moi.

Ce nom la galvanisa. Entre deux devoirs charitables, elle vit clairement auquel s'attacher.

Avec un grand effort, elle se remit sur pieds et, s'appuyant à Jacques, elle franchit le cercle des réprouvés.

Tout le monde s'écarta sur son passage.

Ils s'éloignèrent donc, les vaillants et les dévoués, sans inspirer d'autre sentiment à la

foule peureuse, que le désir de ne les pas même effleurer du doigt.

Derrière eux, les trois immeubles dévorés s'émiettaient avec fracas, et si l'incendie bornait ses ravages à l'hôtel du fabricant de meubles, à l'ambulance, et à la maison du rapport, c'est que des deux côtés s'étendaient des terrains non bâtis, sur lesquels se couchèrent les murs calcinés.

CHAPITRE XVIII

Le citoyen Bouvier avait lieu d'être fier de son œuvre, L'ambulance n'existait plus.

Les condamnés qu'elle renfermait ne devaient plus exister davantage.

Au début de l'incendie, quand les infirmiers et les moins malades s'enfuyaient éperdus, le secrétaire de "Bourgeal l'exilé" surveillait la porte de l'hôtel Le Bastu pour n'en pas laisser échapper ses victimes.

Ni Jacques, ni Geneviève, ni Placial ne parut à la sortie, devenue d'ailleurs bientôt impraticable.

Un peu plus tard, M., Mme Le Bastu, et le capitaine Hubert à demi asphyxiés, furent tirés hors de leur hôtel par une fenêtre, grâce à l'énergie d'un interne.

Un blessé vint tomber près du trottoir en traversant les flammes, un autre hurla longtemps de douleur dans la cour obstruée.

Bouvier s'assurait, du poste d'observation où il demeurait placé, que ce n'était là aucune des individualités désignées par les ordres de son chef.

Alors, comme le feu ravageait l'intérieur, il espéra que sa besogne, à lui, se trouvait faite par le fléau, et que "Bourgeal l'exilé" devrait se contenter de retrouver, le lendemain, les corps carbonisés de ses ennemis personnels.

Mort pour mort, puisque ni Jacques, ni le docteur, ni Geneviève, n'y devait échapper, celle qui les frappait valait mieux que la fusillade à l'angle d'un mur et coûtait moins à l'exécuteur.

Bouvier jugeait donc l'opération excellente, pleinement réussie et, tout gonflé de satisfaction, il vint droit à la mairie de la place Voltaire pour rendre compte de sa mission, et recueillir des éloges, dont son terrible chef ne se montrait pas prodigue.

— Tout est bien, citoyen ! dit-il en s'approchant du vieux Bourgeal, qui écrivait fébrilement des ordres.

— Tu réponds du résultat ?

— On peut entendre d'ici les derniers effondrements.

— Rien de suspect n'a échappé ?

— Rien.

— Ainsi, le service médical ?... le personnel des infirmiers ?...

— Disparus.

— Cinq maintenant, interrompit l'interne
Le plus jeune est mort.

— C'est bon. Je me souviendrai de tes services.

Un rayon de joie fauve illumina le visage sombre qu'un pouvoir sanguinaire avait changé en visage féroce.

Bouvier se cambrait déjà, tout radieux de la promesse, quand un bruit différent des bruits de sabres traînés et de juréments, habituels à ces parages, s'éleva sur le seuil de la salle.

On vit un groupe singulier, formé d'un malade roulé dans des couvertures que portaient deux hommes revêtus du brassard de Genève.

Le docteur Molins et l'interne qui l'avait rejoint.

Le premier dit dès l'entrée, croyant s'adresser au magistrat municipal de l'arrondissement :

— Ordonnez qu'on fasse place à mes malades, citoyen maire.

Le vieux Bourgeal tressaillit en reconnaissant le cousin de Geneviève.

Que lui disait-on que tous les suspects avaient péri?... Et voilà que l'un d'eux, sinon le plus détesté, du moins le plus insaisissable, se dressait devant lui.

Bouvier, la sueur au front, eût voulu s'en-gloutir sous le sol.

— Quels malades ? demanda le citoyen Bourgeal d'un ton glacial.

— Ceux de l'ambulance Le Bastu qui brûle. Ils sont là six malheureux...

— Cinq malheureux que les maisons particulières repoussent. Une maison de ville doit les recueillir.

— Nous n'avons pas de lits

— Vous avez les lits de camp du poste. Je m'en contente.

— Comment ont-ils échappé à l'incendie ?

— Enlevés par nous des salles et transportés, par la petite porte de la cour, dans la rue Blot.

— Ceux-là seuls sont sauvés ?

— Hélas ! je le crois.

— Et les infirmiers ?

— Eh ! citoyen, faites faire une enquête sur les morts, si bon vous semble, mais laissez-moi sauver les mourants.

— Faites, fit le vieillard d'un ton farouche.

Mais aussitôt, dans la salle encombrée d'officiers fédérés et de fonctionnaires de la Commune, s'élevèrent des protestations.

— Ne recevez pas ces hommes, citoyen.

— Nous avons assez de dangers à courir sans accepter gratuitement celui-là !

— Vous ne voyez donc pas qu'il y a là six varioleux sur un fourgon ?

— Citoyen Bourgeal... chassez-les !...

Placial se redressa, superbe, sous le flot de réprobation.

— La maison de ville est à ces malades, s'ils n'ont pas d'autre abri, entendez-vous ? Chas-

sez-nous par la force, alors. Jusque-là, je maintiens le droit des malheureux.

— Les chasser par la force?... les toucher? Allons-donc!... tout le monde recula.

Le citoyen Bourgeal fit un geste impérieux.

Prenez l'école congréganiste, ordonna-t-il, mettez-y des lits de camp et retirez-vous.

Placial entrevit en une seconde de réflexion la paix de l'école, l'isolement, peut-être le salut pour les misérables auxquels il se dévouait.

— Allons à l'école, répondit-il, en reprenant son triste fardeau.

— Encore un de moins, murmura l'interne. Voyez, docteur, ce soldat est mort.

Placial soupira ; replaçant ce nouveau cadavre sur le fourgon, il dirigea le sinistre convoi vers l'école de jeunes filles, dont les sœurs avaient été outrageusement expulsées, et qui demeurait close ; les femmes sorties de Saint-Lazare pour faire la classe préférant de beaucoup la dégustation du trois-six à la culture de la grammaire.

“ Bourgeal l'exilé ” le suivit d'un œil dur ; puis se tournant vers Bouvier :

— Tu es un présomptueux et un niais ! Sache qui est vivant, sache qui est mort, et ne te trompe pas une seconde fois : ta peau me répond de la leur !

Bouvier disparut, terrifié.

S'informer?... Chercher?... tâche difficile, qu'il entreprit résolument. Si laide que fût

“sa peau,” comme disait brutalement son chef, il y tenait fort.

On se souvient que les pompiers ayant reçu l'ordre de ne pas éteindre les incendies, celui de l'ambulance ne devait cesser que faute d'aliments.

Une nuée de pillards se tenait toutefois autour des décombres, pour essayer d'en retirer quelques épaves, la croyance populaire étant, dans le quartier, qu'un opulent fabricant comme M. Le Bastu devait avoir un coffre-fort incombustible et bien garni.

Bouvier sentit qu'on ne pouvait retrouver que des cadavres méconnaissables, si même on parvenait, avant un certain temps, à remuer les ruines fumantes.

Mieux valait tâcher d'apprendre, rue Blot, quels personnages y avaient passé fuyant le feu.

Là, au milieu de l'incohérence de propos des locataires encore effarés, Bouvier recueillit des renseignements précieux,

On avait vu les varioleux apportés tour à tour par le docteur Molins, connu dans le quartier, et par des infirmiers, deux hommes et une femme, que tout le monde connaissait aussi par leur dévouement.

Un de ces infirmiers, était parti tout seul après le troisième ou quatrième sauvetage. L'infirmier, une jeune dame bien belle, s'était trouvée mal de fatigue dans la rue. Alors, l'autre, le plus courageux — un boîteux, celui-là, —

l'avait emmenée, presque emportée, tant elle était faible.

— Ah ! il l'a emmenée ! dit Bouvier avec un mauvais sourire. Je la cherche justement pour la récompenser de la part du Comité central. Où peut-elle être maintenant ?

— Mais chez elle, sans doute. Sa famille demeure sur le boulevard du Prince-Eugène... 125... ou 115... quelque chose comme cela, dit une voisine de l'ambulance, plus familiarisée avec le personable charitable.

— Merci,

Bouvier courait déjà sur la piste nouvelle. Là, il ne fut pas difficile de tirer de Mme Péchu cette explication concluante :

— Oui, oui, elle est revenue, la pauvre petite dame !... C'est pas dommage !... il y a assez longtemps qu'elle se mange le sang à soigner les varioleux !... si c'est pas une pitié de voir une si jolie dame s'enfermer dans un hôpital ?... quasiment avec des pestiférés !... Mais voilà... elle était attachée là par le cœur !... C'est si drôle, les femmes !... quand le cœur s'en mêle !... y a pas de bêtises dont ont ne soient susceptibles !

Et sur ce mot philosophique Mme Péchu haussa les épaules en regardant le plafond de la loge d'un air béat.

Après cinq minutes de conversation, Bouvier apprit que Geneviève était revenue soutenue par Jacques Ferrat, qu'elle s'était installée dans une mansarde libre, à côté de celle de ce der-

nier, afin de ne pas apporter à sa fille, à l'étage au-dessous, un risque de contagion.

— C'est égal, conclut la loquace concierge, j'aimerais autant que Mme Carvès et M. Ferrat soient allés, d'abord, prendre l'air ailleurs. C'est pas bon du tout pour une maison, ces choses-là. On fait toujours quelque imprudence... Moi qui vous parle, tenez, quand ils sont arrivés, j'ai sottement couru à Mme Geneviève pour l'aider à monter. Et tout à coup, j'ai pensé que celle que je tenais là venait de soigner des varioleux... Ca m'a fait un effet!... je l'ai lâchée tout de suite... Ce qui n'empêche pas que, depuis deux heures, il me semble avoir la fièvre... Voyez plutôt.

Et dans un geste plein d'abandon envers une si récente connaissance, Mme Péchu posa sa lourde main moite sur la grosse main de Bouvier.

Celui-ci fit un mouvement en arrière très-brusque et sentit un frisson de peur courir sur ses épaules.

Si cette femme disait vrai?... Si le contact?... Brou!...

Il se secoua, remercia, dit qu'il était inutile d'avertir Mme Carvès ni M. Ferrat de sa visite, puisque bientôt ils recevraient de "la nation" la récompense de leur dévouement.

• Puis il s'éloigna précipitamment, comme poursuivi par la vague terreur que Mme Péchu venait de faire naître en lui, et frottant désespérément sa main, qu'elle avait touchée.

Son rapport au citoyen fut, cette fois, concluant.

“Mme Carvès et M. Ferrat étaient réunis sous le même toit, au no 125 du boulevard du Prince-Eugène.”

Le vieillard n'hésita pas une demi-seconde.

— Prenez des hommes. Arrêtez les suspects désignés ; amenez-les dans la cour de la mairie aussitôt la nuit venue, joignez-les aux deux anciens sergents de ville et au deux Versaillais qui attendent dans le poste.

— Et après ? demanda Bouvier

— On les jugera.

— Et après ?

— On les exécutera.

— La femme aussi ?

— La femme aussi.

— Où cela ?

— Dans la cour.

— J'y vais, citoyen.

Bouvier prit quatre hommes et un lieutenant fédéré, cinq brutes à moitié ivres, mais féroces, que les progrès de l'armée de Versailles affamaient de sang.

Le quartier de Charonne était hérissé de barricades. Le père-Lachaise demeurait le suprême rempart de l'insurrection râlante et formidable encore dans les sursauts de son agonie.

Arrêter des suspects !... C'était la dernière joie ! Ces hommes se dirigèrent en titubant jusqu'au No 115, précédés par Bouvier, dont

les fatigues de cette journée alourdissaient la marche.

Un frisson le remuait par instants. Puis une flamme soudaine grimpait à son front, il allait toujours.

Mme Péchu fut saisie d'effroi en voyant entrer les fédérés dans une maison tranquille, où jamais encore personne n'avait été inquiété.

Elle se répandit en exclamations.

Bouvier la fit taire par une menace d'arrestation, et lui interdit de pousser un cri, de bouger de sa loge, à la porte de laquelle, il plaça un fédéré.

Alors, il voulut monter ; mais, au premier escalier, il trébucha sur la pierre. Qu'avait-il ?... Un éblouissement.

Ce n'était pas naturel... Le souvenir lui revint de sa main touchée par la main de la concierge... laquelle avait-elle même aidé à monter Mme Carvès... Oh ! oh !... serait-ce un symptôme ?...

Il s'appuya au mur, tout baigné d'une sueur d'angoisse.

— Qu'avez-vous, citoyen Bouvier ? demanda le lieutenant fédéré.

— Je... Je ne sais... Je ne sais pas... un malaise... :

— Quoi, un malaise ?... la tête lourde ?

— Oui... la tête... et puis une chaleur !...

— Ce ne sera rien. Vous aurez pris un grog pas assez épicé, ça vous tourne sur le cœur.

— Non... je ne vois pas... je ne puis pas...

- Eh bien ! reposez-vous.
- J'ai un ordre.
- On peut pas le remplir, cet ordre ?
- C'est du citoyen Bourgeal lui-même.
- Oh ! ... alors, montons.

Bouvier fit encore un effort. Décidément, il voyait trouble. Pourquoi cette femme l'avait-elle touché ? ... Si elle lui avait inoculé le mal, pourtant ?

— Montons-nous ? ... Montons-nous pas ? ... demanda le lieutenant.

— Vous êtes bien pressé.

— J'ai soif, voilà.

— Attendez un peu.

— Je suis de garde depuis hier, j'en ai assez. Mon heure est passée déjà. Allons, citoyen secrétaire, montons.

Bouvier, déjà secoué par une frayeur folle, venait soudainement de penser qu'il allait, en poursuivant sa mission, affronter la présence dangereuse et peut-être le contact mortel des infirmiers des varioleux.

Ses dents en claquèrent.

Sa lâcheté le cloua sur le palier...

— Allez tout seul au cinquième, trois mards sur le carré. Dans l'une une jeune femme, dans l'autre un boiteux ; dans la troisième je ne sais qui : je n'ai besoin que de la femme et du boiteux. Voici l'ordre, pour Mme Carvès et M. Ferrat... Connivence avec Versailles.

C'était sans doute un des derniers jours de la défense.

Le lieutenant prit le papier signé "Bourgeal" papier déjà froissé par la main du secrétaire, et que ses yeux troublés par les libations réitérées ne daignèrent même pas consulter.

— Une femme... un boiteux... trois marmottes au cinquième, marmottait-il en montant, tandis que Bouvier demeurait le dos à la rampe, tout blémissant de peur.

Ses hommes le suivirent.

Au cinquième, il avisa la première porte et l'ouvrit aussitôt sans frapper.

Un homme à cheveux blancs, vêtu d'habits trop courts pour sa taille et dont la tonsure demeurait visible sur la tête penchée, priaît à genoux sur une petite chaise de paille en face d'un christ pendu au mur.

Le lieutenant parti d'un éclat de rire aviné.

— Un calotin!... Faut pas être malin pour deviner ça tout de suite. Cette race!... y en a donc toujours?... On les croyait tous partis... envolés... claquemurés à la Roquette. Malheur!... en voilà un, bien tranquille, à bon-dieuser dans son coin! Attends, va tu es pas sur la liste, mais ça ne fait rien... on te fera ta petite affaire tout de même.

L'abbé Régnard, retournant la tête au bruit de la porte, comprenant à peine les paroles du misérable, se releva lentement pour faire face à ce nouveau péril.

— Hé là ! dit l'officier fédéré, un homme à cette porte.

— Que me voulez-vous ? demanda l'abbé.

— Peu de chose. T'arrêter, voilà tout, calotin de mon cœur !... C'est toujours de bonne prise.

Il mit un fédéré devant l'abbé pour l'empêcher de fuir, ce dont le prêtre n'avait nulle envie. Echappé une fois à la mort grâce à Jacques, privé maintenant du secours de son jeune ami, il ne se sentait ni la force, ni le désir de tenter une nouvelle lutte contre sa destinée.

Le lieutenant entra brutalement dans la seconde mansarde, où Geneviève surprise par le bruit, attendait debout, calme, tellement prête à tout dans cette période horrible, que sans comprendre même ce qu'on pouvait lui vouloir elle se résignait déjà.

— Ça, c'est la femme cherchée. Un joli brin de femme ! grommela-t-il. Hé !... Hé... Il y a otages et otages !...

— Que me voulez-vous ? dit Geneviève avec dignité.

— Oh ! ma poulette, je ne te veux rien du tout, moi, personnellement ; mais parait que le citoyen Bourgeal te veut quelque chose puisqu'il m'envoie t'arrêter.

Geneviève devint pâle... pâle...

— Le citoyen Bourgeal ?

— Lui-même.

— Qu'ai-je fait ?

— Je n'en sais rien. "Connivence avec Versailles", dit le papier.

— Connivence!... je suis ambulancière... je ne quitte pas le chevet des malades... où pourrais-je...

— C'est mon affaire : arrive. Je puis pressé.

Geneviève eut le pressentiment qu'une résistance, un cri, un bruit de plus dans la maison sonore allait appeler l'attention de l'étage inférieur, attirer Jeannine... Oh!... que Dieu garde Jeannine de voir sa mère arrêtée par ces êtres ignobles puant le vin, le sang, le vice.

Elle se tut et attendit qu'un fédéré vint la prendre par le bras.

Le lieutenant ouvrait déjà la troisième mansarde. Il lui fallait "son boiteux."

Sur le lit, sans matelas ni couvertures, était assis un homme au teint plombé par la maladie, aux yeux creusés, à l'allure souffreteuse.

Il regarda l'intrus sans émotion, comme si trop malade ou trop découragé, il ne prenait plus intérêt à rien.

Était-ce celui que l'officier cherchait?... Regarder le nom sur le papier?... c'était long, on y voyait mal.

— Marche voir, ordonna-t-il en ricanant. Ça suffit pour ton état civil.

Léon Bourgeal se leva difficilement et fit en boitant trois pas vers celui qui l'appelait, car sa jambe cassée, insuffisamment guérie, le portait mal.

— Mon boiteux... voilà!... s'écria le lieute-

nant triomphalement ; allons, mon bonhomme, en route. "Connivence avec Versailles."

— Vous vous trompez, dit Léon d'une voix faible. Je suis un blessé, un malade, je ne suis pas un conspirateur.

— Nous connaissons ça. Marchons toujours.

Il fit signe au dernier des fédérés, qui eut quelque peine à faire avancer ce convalescent, épuisé par les épouvantes de cette journée, mais que le danger couru réveilla quelque peu de sa torpeur.

Léon résista de son mieux, se déclarant sujet étranger, en dehors de toute préoccupation politique, menaçant d'en appeler d'une erreur aussi grossière à l'un de leur chef, à "Bourgeal l'exilé."

Ce nom paru surprendre d'abord le lieutenant ; puis se remettant à rire :

— Dommage que ce soit lui-même qui te fasse arrêter, citoyen jambe-courte... si c'est sa manière de te montrer sa protection, alors!... comprends pas, mais j'arrête tout de même.

Léon demeura foudroyé en entendant cette affirmation monstrueuse. Son père le faisait arrêter!... Était-ce donc-là que devaient aboutir les rancunes paternelles ?

Son sang-froid en fut ébranlé si rudement qu'il ne réclama même pas communication de l'ordre d'arrestation et n'opposa plus de résistance. Ses forces d'ailleurs étaient à bout.

— En avant, vous autres, commanda le lieutenant.

Les trois prisonniers s'engagèrent avec leurs gardes dans l'étroit escalier, au bas duquel les attendait Bouvier, résolu, quoique fort troublé, à remplir la fin de son mandat.

Mais, lorsqu'il vit venir à lui Geneviève, qui descendait la première, et dont le pâle visage se détachait, blanc, dans l'ombre, il fut repris d'un frissonnement de terreur plus intense.

Elle allait le frôler... lui parler, peut-être... peut-être se cramponner à ses mains pour solliciter sa pitié... "ah! non... non... cent fois... elle est pestiférée, cette femme!" pensa-t-il en reculant toujours.

Elle apportait dans ses vêtements, dans son souffle, dans sa moiteur, la contagion mortelle...

N'était-il même pas atteint déjà, dans cette atmosphère viciée?

Sa lâche peur avait atteint son paroxysme. sa vue se troubla, mais ses jambes trouvèrent soudain l'élasticité de celles du lièvre.

— Conduis tout ça à la mairie, cria-t-il en courant déjà.

Le lieutenant le vit s'enfuir et haussa les épaules.

— Encore un qui déménage!... grommela-t-il Avancez donc, vous autres. Cent mille tonnerres!... Je crève de soif!

Ils avancèrent.

La lugubre comédie finissait. Ils entraient dans le vif du drame.

CHAPITRE XIX

L'armée de Versailles progressait dans Paris prenant chaque quartier d'assaut, comme on prend une ville. Et chaque quartier se défendait avec une énergie désespérée, féroce.

La mairie du XI^e arrondissement, encombrée de solliciteurs effarés, de combattants avinés, de femmes hurlantes, de fonctionnaires de la Commune débordés par les événements, la tête perdue et frissonnante de peur autant que de rage, offrait le spectacle du désordre, de l'épouvante et de la fureur.

A chaque minute on y amenait de malheureux prisonniers, les uns arrêtés dans leurs lits comme suspects, les autres repris dans leur fuite, quelques-uns coupables d'avoir donné asile à des prêtres ou à des religieuses, plusieurs accusés d'avoir hésité à tirer sur les troupes de Versailles.

"Hésiter à tirer sur les troupes de Versailles" devenait le crime irrémissible.

S'érigéant en cour martiale, Bourgeal l'exilé,

assisté de quelques comparses galonnés, envoyait à la prison ou à la mort, plus souvent à la mort qu'à la prison, ce troupeau de victimes.

On eût juré, à le voir prononcer froidement, hâtivement, ses arrêts farouches, qu'il voulait, au moins, détruire le plus d'existences possible, dépeupler Paris d'un côté, tandis que ses frères le brûlaient de l'autre, avant de rendre la grande démembrée à l'armée victorieuse.

On s'écrasait dans la salle municipale érigée en tribunal. Ceux qui ne venaient pas dénoncer accouraient aux nouvelles.

Les infortunés, parqués les uns contre les autres, attendaient leur sort dans une sorte d'hébétude découragée. Que leur eût servi de lutter?... Versailles n'était pas encore là. Pour eux, tout était fini.

Dans un coin, un petit groupe demeurait serré, sans plaintes. Geneviève, adossée à un casier vide, priaït mentalement. Près d'elle, Léon, trop faible avait glissé par terre et y demeurait assis, l'oreille et le cœur tendus vers son voisin agenouillé.

Ce voisin, l'abbé Régnaud, l'exhortait à voix basse, toute chaude de charité, lui montrait le jugement inique des hommes en regard du jugement équitable de Dieu, et, le plaçait entre ces deux extrêmes : la férocité ici-bas, et la miséricorde là-haut.

Son éloquence persuasive empruntait une actualité terrible aux échos de cette salle, et,

dans le cœur de l'ingénieur battu en brèche par les chagrins, le remords, le dévouement et l'exemple, descendait enfin la suprême clarté.

Cette clarté, par combien de prières, de pleurs et de sacrifices, Geneviève l'avait-elle appelée ?...

A son tour, Léon s'ouvrait à ce prêtre condamné d'avance, et si calme en face de la catastrophe prévue ! Il lui demandait de l'entendre, de l'éclairer, de l'absoudre, car il n'avait plus dans l'âme, si longtemps coupable, sceptique, qu'un immense besoin de croyance et d'expiation.

Spectacle étrange que celui de ces deux hommes penchés l'un vers l'autre, au milieu du tumulte d'une foule affolée, échangeant à voix basse des aveux brûlants et des consolations sublimes !

Sans entendre, Geneviève avait deviné et, certes, les larmes qui tombaient de ses joues pâles sur sa poitrine doucement émue n'étaient pas des larmes douloureuses.

Elles étaient, ces larmes, la plus ardente action de grâces qui pût monter de son cœur chrétien, aimant et pur, vers le ciel qui exauçait ses vœux suprêmes et recevait à merci le pénitent toujours cher !

La funèbre besogne continuait, et, bien que ces jugements sommaires rappelassent par leur rapidité ceux de la Terreur, les accusés, par leur nombre, rendaient encore la tâche lourde à Bourgeal l'exilé.

Des gendarmes avaient passé, trois gardes-fédérés "hésitants," des bourgeois suspects, des femmes surprises à faire des signaux de leur fenêtre, un vieillard convaincu d'avoir relevé un Versaillais blessé, un ancien sergent de ville, une religieuse découverte dans sa retraite et les hôtes qui l'avaient cachée, et enfin l'interminable file des infortunés dont le dossier verbal se résumait ainsi : "Entente avec l'ennemi. Conivence avec Versailles."

Quand Bourgeal, lassé, n'écoutant plus qu'à peine, disait : "Grande Roquette" les fédérés emmenaient leurs victimes par la grande porte où d'autres en reprenaient la charge.

Quand il interrompait les doléances ou les explications par un geste bref, en faisant signe de passer à un autre, les fédérés entraînaient l'accusé par une porte du fond, et, peu après dans le brouhaha de la place on entendait une détonation.

Une de plus ou de moins?... Qui donc y prenait garde ?

Le tour des prisonniers du boulevard du Prince-Eugène vint enfin.

Les gardes, abrutis d'ivresse et de rage, poussèrent brutalement l'abbé Régnard au premier rang.

Sa figure rasée, sa tonsure encore visible, ses habits trop courts, et sa tenue résignée disaient son titre à la fureur populaire.

— Un calotin !... oh !... oh ?... Y en a donc encore ?... A mort, le calotin ! cria la foule.

Le citoyen n'eut pas même besoin d'interroger le prêtre. Le cri public suffisait à le condamner.

Il se contenta d'un geste ordinaire et passa outre.

On lui apportait en ce moment des dépêches des barricades. Les derniers travaux d'une défense, impossible désormais, tombaient un à un devant l'ennemi. Les combattants se débandaient. Les plus intrépides se repliaient vers le Père Lachaise.

Tout semblait définitivement perdu.

Le front contracté, le vieux révolutionnaire parcourait ces nouvelles désastreuses

Lui, qui n'avait pas voulu croire à "la fin" il voyait cette fin terrible se dresser devant lui.

Et, comme si le besoin du sang répandu se développait de plus en plus en lui avec l'approche de l'heure sombre où le sien peut-être serait à son tour versé, il ne se donna même pas le temps d'écouter les derniers prisonniers les envoyant à la mort en masse;

Un bourgeois, un ancien sergent de ville, un fédéré traître à la Commune, défilèrent péle-mêle devant le bureau qui lui servait de tribunal, sans qu'il daignât les interroger, ni même les regarder.

Son œil relisait les dépêches, et son geste redoutable dans sa banalité, suffisait.

Pourtant quand un pan d'étoffe claire ba-

laya au passage le bois noir de cette tribune primitive, il eut un regard machinal pour ce blanc tablier d'infirmière qui éveillait ses souvenirs.

La condamnée qui le portait était Geneviève.

Tout lui revint soudainement en mémoire, ses rancunes invétérées, ses ordres récents, l'incendie, l'arrestation, sa vengeance satisfaite enfin !

Sa prunelle s'alluma, enveloppant d'un feu démoniaque la fière victime qui passait, le front haut, sans le supplier, l'ayant bien reconnu, mais ne daignant point implorer son bourreau.

— Connivence avec Versailles ! disait le timbre nasillard d'un assesseur.

Il se fit une violente poussée autour du tribunal.

— Geneviève... ah ! Geneviève... prononça le vieillard avec l'accent du triomphe. Je te l'avais prédit, bigôte orgueilleuse, cléricale affolée !... la si bien nommée : Cléricale !...

— Cléricale vous pardonne ! répondit Mme Carvès.

Cette voix parut subitement éveiller de son rêve de mort l'un des derniers accusés demeuré en arrière, enveloppé par la foule de plus en plus considérable, houleuse, au point d'envahir la salle entière.

Léon, se soutenant mal sur sa jambe cassée, fit un effort suprême pour se tenir debout en-

tre les gardes qui le bousculaient en jurant.

Pour lui, il n'entendait rien demander. Son père... cet homme de sang, lui faisait horreur!... Un écœurement immense le rendait muet. Mais, pour Geneviève?... Allait-il donc la laisser mourir?

Il étendit des mains suppliantes pour écarter la foule qui l'entourait.

— Laissez-moi avancer ! implora-t-il... Laissez-moi parler au citoyen Bourgeal.

On le contemplait sans lui faire place. Si les prisonniers allaient se mettre à récriminer, à supplier, on n'en finirait plus!...

— Mon père!... cria Léon d'une voix étranglée par la fièvre. Condamnez-moi, mais laissez vivre la mère de Jeannine!... Mon père... mon père!...

Ce cri fut couvert par une formidable exclamation de la foule.

— Oh!... ce boiteux!... ce boiteux, qui appelle son papa!... pauvre petit, va!...

— Où donc il est, le papa du boiteux?...

Et un rire idiot, mais bruyant comme un éclat de tonnerre, résonna sous la voûte, étouffant les appels désespérés de l'ingénieur.

L'agglomération humaine devenait si grande que les gardes eux-mêmes ne pouvaient plus approcher du bureau.

Le citoyen Bourgeal redevenu impassible, sourd à toute autre chose qu'à la défense suprême.

me, signait de nouveau des ordres pour les dernières barricades.

— Le boiteux !... le boiteux !... Qu'est-ce qu'y veut, le boiteux ? vociférait la multitude imbécile.

— Je veux qu'on m'écoute !... Citoyen Bourgeal, écoutez-moi !... Mon père, entendez-moi !... râlait l'ingénieur.

Car sa faible voix de convalescent n'était plus qu'un râle lamentable.

Une seconde poussée, plus formidable que la première, se fit sentir aux portes.

— Voilà les Versaillais ! hurlaient des voix épouvantées, sur la place Voltaire.

La moitié des spectateurs répéta follement :

— Les Versaillais ! les Versaillais !...

L'autre moitié, qui tenait à son petit spectacle, répétait sur l'air des Lampions.

— Le boiteux !... le boiteux !... le boiteux !

Le vieux Bourgeal, étourdi, hors de lui, repoussant les papiers, entendit à la fois le double beuglement, et, si le premier, — les Versaillais ! — le fit frémir de terreur, le second, — le boiteux ! — l'inonda d'une joie vive.

Le boiteux, pour sa haine aveugle, c'était Jacques Ferrat... cene pouvait être que Jacques... Jacques échappé à l'incendie, mais pris par ses sbires, enfin !...

— Le boiteux ! répéta-t-il tout à coup en dressant sa haute taille avec un geste d'énergumène, à mort, le boiteux, le traître !... le vendu à l'ennemi !

Impassibilité, prudence, il oubliait tout dans son triomphe brutal.

Et, pour mieux se repaître de la vue de cet adversaire redouté, de ce Jacques Ferrat que ses ordres avaient fait arrêter et que la voix populaire désignait si clairement, il se haussa derrière le bureau, avec les yeux luisants du tigre cherchant sa proie.

Et la poussée populaire devenait irrésistible, tandis qu'il regardait,

Mais il ne vit rien... rien qu'une masse uniforme, épuisée sous l'effort, retombée évanouie dans les bras des gardes, et que l'on emportait par la fatale porte du fond.

— Ah ! j'aurais voulu qu'il finit de ma main ! gronda-t-il.

Et du dehors, toujours les clameurs désespérées :

— Les Versaillais !... Les Versaillais !

Clameurs lugubrement coupées, d'instant en instant par des détonations sur un point de la place, toujours le même.

C'était dans cette portion sanglante que nombre de victimes gisaient déjà.

L'abbé Régnard, — la dernière, — étendu la face au ciel, portait un trou béant à la poitrine sur laquelle se crispait une de ses mains. L'autre demeurait ouverte comme pour bénir.

C'était le tour de Geneviève.

Une femme !... Un régal... On se pressait pour la voir mourir.

Elle avançait, lente, calme, ne laissant passer

que deux mots entre ses lèvres blanches :
 Mon Dieu !... Jeannine !...

Mais des habitants du quartier la reconnurent tout à coup ; des femmes puant l'eau-de-vie, les mains sales et les cheveux au vent :

— C'est l'infirmière !... C'est la garde-malade de l'ambulance Le Bastu !... cria l'une de ces créatures.

— Qu'est-ce donc qu'elle a fait, celle-là ? demanda un autre qui avait le "vin sensible."

— Ah ! par exemple !... une traître !... elle aussi ?... Ah !... alors !...

— C'est pas possible... Elle soignait les blessés avec un cœur !... fallait voir.

— Ce citoyen membre du Comité central ne sait pas...

— Il faut aller lui dire !...

— Allons !... oui... allons !... il sait pas ça, cet homme.

— Laissez donc !... c'est une impérialiste !

— C'est une bonne, je vous dis !...

— Non...

— Si...

— Non...

— Venez-vous ?... Faut pas moisir, vous autres.

— Attendez... Faut pas la fusiller encore !

Tirillée par les mégères, Geneviève demeurait muette. Elle pensait à Jeannine que Placial et Julienne aimeraient.

Que ne pouvait-elle au moins leur dire adieu ?

Les exécuteurs, trois fédérés ignobles, les mains empourées, les lèvres humides de vin, s'impatientsaient.

Ils avaient leur travail à faire, que diable !

Les mégères tenaient bon. Dans le quartier, toutes connaissaient l'infirmière de l'ambulance Le Bastu. Leurs frères et leurs maris, pour beaucoup d'entre elles, avaient passé par cette ambulance.

— Attendez !... Attendez ! répétaient-elles avec le même entêtement brutal qu'elles apportaient, une minute avant, à crier "à mort le calotin !"

L'un des exécuteurs, pressé d'en finir, dit avec un rire lourd :

— Comme à l'omnibus, alors : le numéro suivant !

La plaisanterie eut beaucoup de succès. On s'écarta pour laisser approcher le "numéro suivant."

C'était Léon Bourgeal évanoui.

— Il gigotera pas, celui-là ! ricana un autre fédéré.

On l'appuya au mur, la tête penchée inerte, sur la poitrine, les cheveux lui formant un voile épais. On ne prit pas la peine de viser. On tira. Ce fut l'affaire de quelques secondes.

Geneviève n'avait même pas vu. Au frémissement de tout son être, elle devina.

Mais, ce qu'elle aperçut alors, en ouvrant des yeux éperdus, dépassait en horreur tout ce que l'imagination peut inventer.

Elle vit arriver " Bourgeal l'exilé " un revolver à la main.

Devant lui, on s'écartait, par crainte plus que par respect.

Il venait voir agoniser sa victime la plus abhorrée, ce Jacques Ferrat qui, seul peut-être, avait eu l'étonnant privilège de causer le sentiment de la peur à cet âme de bronze.

Il lui disait qu'il en serait doux d'en finir de ses mains avec cet être si infirme... si fort par la seule puissance de son énergie, de son dédain et de son droit.

Ecraser son ennemi!... Venait-il donc trop tard!... Ne verrait-il pas du moins palpiter le condamné dans les angoisses de l'exécution?

Ce pitoyable demi-cadavre, qui avait été Léon Bourgeal, eut un soubresaut suprême après la détonation.

— Hein!... il est pas mort, celui-là!... Comment donc que vous travaillez, vous autres? grogna le chef du peloton d'exécuteurs. Je vais l'achever, moi. J'aime pas l'ouvrage mal faite!

Cet homme s'avancait déjà pour tirer le coup de feu définitif dans l'oreille du condamné, quand Bourgeal l'arrêta d'une voix éclatante:

— Attends. Comme membre du Comité central, je réclame le droit d'achever ce traître.

Et d'une main qui tremblait de passion satisfaite, le citoyen Bourgeal déchargea son revolver sur la tête penché, voilée de ses cheveux et déjà sanglante, du condamné.

Une lamentation déchirante s'éleva :

— Léon!... c'est ton père qui t'assassine!

— Citoyen Bourgeal, vous venez de tuer votre fils:

Et Geneviève, échappant aux mains des femmes, se dressa, superbe et menaçante, devant le père assassin.

Ce cri, ce mot, cette apparition saisissante surprirent le vieillard comme une lueur d'éclair.

Une terreur inouïe bouleversa ses traits.

Il courut au cadavre, dont le visage ne semblait plus qu'une plaie saignante, et son œil fou glissa des traits méconnaissables aux mains crispées dans l'agonie.

Au doigt médium de la main droite brillait une émeraude bien connue, un bijou de famille, un héritage de la défunte Mme Bourgeal.

Alors, il revint à cette figure livide, sous le sang, écarta les longs cheveux, chercha passionnément un indice pour se nier à lui-même la vision de ses propres yeux.

Les paupières demeuraient ouvertes l'une trouée par une balle, l'autre dilatée par la mort.

Il vit... il vit le regard de son fils!... regard aimé de l'enfance, regard familial de l'âge d'homme, regard si connu d'un père, qu'un père ne s'y trompe pas!

Il laissa retomber la tête, qui rebondit contre le mur avec un bruit lugubre. Il jeta une sorte de rugissement sourd, pareil à celui d'un fauve blessé.

Puis, on le vit brandir son revolver encore fumant, dresser sa taille haute, secouer ses cheveux gris. On l'entendit mugir plutôt que crier :

— Aux barricades !... aux barricades !... pour y mourir tous !... tous !...

Et d'un élan sauvage il franchit la place en quelques bonds et disparut dans la direction du Père-Lachaise.

A ce moment un jeune homme écarta la foule à coups pressés de ses coudes aigus et parvint, en se coulant comme une couleuvre dans le groupe qu'il ne pouvait enfoncer comme un bélier, jusqu'à Mme Carvès tombée près du mort.

Il ne perdit pas une seconde en explications ni en sollicitations ; il l'enleva d'un bras solide l'appuya fortement contre sa poitrine, reprit du champ et refit sa trouée en sens inverse.

Les exécuteurs étourdis de la violente sortie du membre du Comité central, suivaient ce dernier d'un regard anxieux ; quelques hommes le suivaient déjà effectivement, non que le désir de "mourir tous !... tous !..." les possédât, mais parce que l'appel désespéré de leur chef dénonçait un péril imminent.

Les femmes, curieuses et bavardes, commentaient entre elles ces incidents, tandis que des profondeurs du boulevard montait plus nourrie plus épouvantée, se rapprochant toujours, la clameur d'alarme :

— Les Versaillais !... Les Versaillais !...

Geneviève se sentit emportée au milieu du tourbillon humain, hurlant, hostile ou épuré.

Le cœur sur lequel elle se sentait serrée battait violemment.

Une voix connue souffla dans son oreille :

— C'est votre " terre-neuve :

Elle l'avait bien compris déjà.

Ahurissement des uns, complicité tacite des autres ; Jacques Ferrat avançait avec son fardeau. Si l'on ne s'ouvrait pas pour lui faire place, du moins ne résistait-on pas à la pression de cet homme jeune et résolu portant une femme accablée.

Quand il eut franchi le cercle redoutable, il prit à peine le temps de respirer et s'orienta prestement.

— Pas chez nous, murmura-t-il, pas chez nous... A l'école des filles.

Et il piqua de nouveau vers l'asile provisoire que le docteur Placial Molins avait conquis pour ses malades.

Quand il y pénétra, l'installation s'achevait à peine, et sur les lits de camp doublés des lits des saintes religieuses chassées par la Commune, le docteur essayait de redonner un peu de calme aux infortunés sauvés par lui de l'incendie et du trépas en pleine rue.

Tout d'abord, Placial ne reconnut pas l'être employé, brisé, qu'apportait Jacques, et qu'il déposa sur un lit demeuré vide au fond de la classe transformée en ambulance.

Mais, quand il reconnut Geneviève!... un flot de sang monta à ses joues.

— Qu'y a-t-il donc encore?... bégaya-t-il. Seigneur!... qu'est-il arrivé à Geneviève?

— Arrêtée, condamnée... commença Jacques.

— Et sauvée par vous? acheva Placial.

Geneviève ne prononça qu'un mot, n'exprima qu'un désir:

— Léon!... Il faudra relever son cadavre... contre le mur, sur la place... là-bas...

Les deux hommes échangèrent un regard navré.

— Mort? interrogea tout bas Placial.

— Mort, répondit Jacques de même.

Et Geneviève, relevant alors son visage noyé de pleurs:

— Mort!... fit-elle d'une voix profonde, en chrétien repentant... et réconcilié!

— C'est sa vengeance, à elle, dit Jacques qui pleurait presque, d'avoir fait de son bourreau un martyr!

ri
vi
de
d'a
he
vu
se
qu
de
arr
au
au
pou
tou
rec

CHAPITRE XX

De même que la nature a de radieux sourires après ses convulsions les plus violentes, la vie de Geneviève, après l'épouvantable drame de la Commune, offrit à son âme meurtrie d'apaisantes douceurs.

Soignée, entourée, elle éprouva la surprise heureuse de rencontrer quelque joie — ayant vu de si près la mort — à cette reprise de possession de l'existence.

De l'insurrection vaincue, il ne restait plus que les ruines accumulées. Les grands acteurs de la tragédie furieuse avaient disparu, tués, arrêtés, en fuite. Les comparses demeuraient aux mains de l'autorité victorieuse pour payer au moins une part de la formidable dette.

Paris respirait. On y rentrait en masse. Les pouvoirs publics reprirent leur rôle officiel, tous les ressorts de l'énorme machine sociale recouvrèrent leur fonctionnement régulier.

L'Etat pansa ses blessures activement, bien

que les restes noircis des monuments incendiés laissassent à ses flancs une plaie largement ouverte.

Les individus comptèrent leurs pertes. Nos héros cherchèrent le calme et l'oubli.

D'importants changements se préparaient cependant dans leur destinée. Le décès de Léon Bourgeal ouvrit une succession fort inattendue au profit de Jeannine ; car l'on trouva dans les papiers de l'ingénieur, un testament, daté du jour où il prit du service comme volontaire, qui restituait à Mme Caroline Bourgeal toutes les sommes autrefois mises en commun dans le triste ménage, avec de larges bénéfices pour la femme à laquelle il entendait ne plus devoir même un remerciement.

Quant à la fortune, relativement assez importante, qu'il avait reconstruite par ses spéculations personnelles, il la destinait, malgré le divorce et l'abandon d'autrefois, à l'innocente petite créature qui lui avait redonné les joies paternelles ! Il motivait cette résolution d'une façon si carrée, si longuement appuyée, qu'aucune revendication étrangère ne pouvait utilement se produire.

Il ne s'en produisit, d'ailleurs, aucune.

Lucy, qui n'avait pas été oubliée dans les dernières volontés de son frère, et qui s'était fait d'avance une petite part en quittant Paris, eut le tact — quoiqu'elle n'en éprouvât que du dépit — de ne pas disputer à sa nièce Jeannine un bien si mérité.

Mme Caroline, étonnée et ravie de recouvrer à la fois la liberté du veuvage et sa fortune augmentée, daigna ne rien réclamer de plus.

Bien conseillée, elle vendit la villa Escouvar, et alla planter sa tente en Amérique, pays de l'or, de l'excentricité et des maris philosophes, qui s'informent du passé d'une femme.

Que d'espérances nouvelles pour la maturité illusionnée de cette intéressante nature !... Espérances fondées sur le sable, auxquelles la Providence se chargea, sans doute de démontrer l'instabilité de tout ce qui n'est pas chrétien.

Un autre décès, officiellement constaté, fournit à la loi des deux pays—France et Suisse—l'occasion de régler un héritage moins considérable, en le partageant, par portions égales, entre les deux branches qui représentaient la famille du défunt.

Le citoyen Bourgeal, trouvé mort sur une tombe du Père Lachaise, dans la farouche attitude de la défense désespérée, ne laissait pour toute fortune que Clarens Châlet, en Suisse, et Joliette à Fontenay-sous-Bois.

Il était mort en pleine lutte, le front tourné vers la mitraille de l'armée de Versailles, et on eût pu lire, dans ses yeux largement ouverts, l'épouvante sans seconde du père qui a frappé mortellement son fils, de sa main, dans une méprise inouïe !...

Légalement, Clarens-Châlet fut attribué à Mme veuve Boldini, fille du défunt, et Joliette à Jeannine représentant le fils décédé.

Ce fut donc dans le cadre de son rapide bonheur d'autrefois et dans ses premières souffrances que Geneviève réapparut en 1872, avec sa chère Jeannine et sa fidèle Julienne.

Mme Outier dont l'intelligence s'était éteinte avant la vie, dormait dans la paix du Seigneur au petit cimetière de Fontenay-sous-Bois, proche de la tombe où la pitié conjugale de Geneviève était parvenue à ramener le corps mutilé de l'ingénieur.

C'était Placial, qui dans la confusion suprême de la dernière lutte, avait relevé le cadavre abandonné, ainsi que d'autres, à l'ardent soleil de mai, contre le mur rougi!...

Placial continuait à Paris, depuis lors, sa carrière généreuse et de plus en plus brillante; mais, quoique accablé des exigences d'une clientèle nombreuse, il s'échappait toujours avec joie pour venir respirer les inappréciables senteurs de la nature bienfaisante sous les ombrages de la Joliette, et les parfums de l'affection vraie dans le cœur de ses fidèles amies Geneviève et Julienne.

C'est là que ces pauvres êtres éprouvés à divers degrés, se reprenaient à vivre, étonnés d'être ensemble, d'être presque heureux, de respirer librement, comme un naufragé qui ne se croit bien sauvé des vagues qu'en s'essayant à marcher sur la terre ferme.

C'est là que Geneviève reçut un jour la visite fort inattendue d'un beau cavalier, très-acoutumé à l'existence heureuse, celui-là, tout-à fait revenu à une santé florissante, et point égoïste, et point oublieux, puisqu'il se souvenait de la charitable infirmière de l'ambulance Le Bastu.

Le capitaine Hubert sorti de l'ambulance sans encombre, au moment de l'incendie, avait reçu un asile chez un ami jusqu'à la fin de la Commune.

L'insurrection vaincue et sa guérison complétée par un congé de convalescence dans sa famille, il avait repris sa place dans l'armée et revenait, avec son régiment, tenir garnison à Paris même.

La première visite fut pour le boulevard du Prince-Eugène, No 115, où Mme Péchu lui apprit le veuvage *définitif* de Mme Carvès, l'héritage de Jeannine et l'installation des deux amies à la Joliette.

Il y courut donc, très empressé d'offrir ses compliments de condoléance et aussi de prendre certains renseignements qui lui tenaient fort au cœur.

On parla beaucoup du passé ; de ce passé terrible pour tous, même pour lui, blessé si gravement, et dont il avait trouvé moyen de faire un passé regretté.

Par quel prodige ?

Simplement par le souvenir des heures poé-

tiques, charmantes, qu'il lui devait à ce passé d'hôpital, quand, dans la salle de souffrances, une belle personne, une fée blonde et blanche, y apportait sa grâce souveraine.

Le capitaine Hubert avait été frappé de la présence de Lucy Boldini comme d'une apparition merveilleuse; son esprit affaibli par l'épreuve en gardait une mémoire fidèle...

De doux rêves avaient hanté sa convalescence; un grand projet occupait sa pensée. Qu'était devenue la jeune veuve?... Consentirait-elle à demander à une seconde union le bonheur que la première ne semblait pas lui avoir donné?

Il le soupçonnait, du moins, car si dans ses visites quotidiennes à l'ambulance, la jeune femme n'avait jamais laissé échapper une plainte contre l'artiste défunt, son attitude et son entretien ne témoignaient pas de regrets bien profonds.

Avec une franchise toute militaire, le capitaine Hubert raconta son petit roman à Geneviève, en se promenant avec elle le long de la treille immense du jardin de Fontenay,

Ce ne fut, pourtant, qu'après avoir vu couler les larmes de Geneviève et rendu hommage au sort affreux de son compagnon d'ambulance.

Il eût désiré demander la main de Mme Boldini à son frère, et ce n'était pas sans une douloureuse émotion qu'il se faisait redire les circonstances de son horrible mort.

Fusillé par les sbires de la Commune!...

achevé par son propre père!... Si c'était le martyr pour le fils, n'était-ce pas, pour le père, la plus atroce des punitions?...

Puis, on revint à Lucy. Mme Carvès voudrait-elle se charger de lui exprimer les vœux du capitaine Hubert?

Geneviève répondit qu'elle y était toute disposée pour lui être agréable, bien que ses relations épistolaires, avec Mme Boldini fussent assez froides; mais une occasion inespérée se présentait à lui de faire directement part de son projet à celle qui l'inspirait.

Mme Boldini, pour le règlement définitif de l'héritage paternel, avait fait le voyage de Paris, et devait le lendemain même, passer la journée à la Joliette.

Le capitaine Hubert éprouva de cette nouvelle une très vive satisfaction, et, gracieusement invité par la maîtresse de la maison à revenir le lendemain saluer Lucy que ses enfants accompagnaient, il se retira la joie dans l'âme.

Le lendemain était un dimanche, jour de repos, où Jacques Ferrat quittait son imprimerie pour se délecter dans le calme et la fraîcheur des bois, autour de la chère maison de Fontenay, dont il était aussi l'hôte fidèle.

Geneviève l'aimait d'une tendresse reconnaissante; ne l'avait-il pas sauvée, à son tour? Julienne appréciait son dévouement; Jeannine en avait fait son favori. La vieille Marianne,

tout en le grondant toujours ne pouvait passer une semaine sans le voir.

Lucy, Henri et Francisque Boldini arrivèrent dès le matin à la Joliette, dont Geneviève, souveraine maîtresse désormais, faisait les honneurs avec sa grâce attristée.

Le docteur Molins les rejoignit.

Le capitaine Hubert, qui avait joyeusement accepté le dîner à la table de son "ambulancière modèle" apporta vers cinq heures son visage épanoui, sa conversation souriante, et toute sa personne respirant l'espérance.

Lucy, avertie par un mot charitable de Geneviève, se prêta fort complaisamment à l'admiration dont elle était l'objet. Après tout elle n'entendait pas désespérer de ce très-honorable et agréable prétendant.

Plus en beauté que jamais, reposée, rayonnante, elle semblait rire des atteintes de la trentième année.

Aux cœurs secs, les années sont clémentes.

Le capitaine Hubert très-désireux de mener militairement ses projets, se hasarda, dans la soirée même à en faire part d'une façon des plus transparentes, à Mme Boldini, qui y opposa pour la forme d'assez faibles objections.

On s'était rencontré à l'ambulance Le Bastu, dans des circonstances si particulières, avec un luxe si spécial de souffrances et d'inquiétudes mises en commun, que cette ouverture, évidemment prématurée, n'eût rien de choquant pour les acteurs de ce drame du passé.

I
vai
par
tif.
on c
auta
C
tain
une
leur
nab
bonh
Lu
conv
liette
les p
Lu
cienn
ceme
—
Ge
alla c
trait
Qu
platea
avec l
ses ser
—
qu'il f
que ce
— M
La

Il sembla tout de suite que les choses devaient aller ainsi, tant le passé douloureux paraissait avoir préparé le présent un peu hâtif. Par sympathie pour l'excellent capitaine, on oubliait un peu que Lucy n'en méritait pas autant.

Cette soirée vit donc les espérances du capitaine s'affermir et fleurir de telle sorte, qu'avec une impatience tout à fait dans son rôle, d'ailleurs, et que son caractère ouvert rendait aimable, il déclara vouloir fixer l'époque de son bonheur et travailler sans retard à l'assurer.

Lucy se récria, ne fut pas écoutée, se laissa convaincre et l'heureux officier quitta la Juliette absolument décidé à mener grand train les préliminaires de son mariage.

Lui parti, et Lucy remontée dans son ancienne chambre de jeune fille, Julienne dit doucement, avec un soupir :

— Dieu sème la joie où il lui plaît !

Geneviève la regarda d'un œil amical qui alla chercher, sans le rencontrer, le regard distrait de Placial.

Quant à Marianne qui enlevait lentement le plateau de rafraîchissements, elle murmura avec l'immunité que lui donnaient son âge et ses services :

— Bien sûr, le bon Dieu ne pense pas ce qu'il fait. Mais il regardera de plus près avant que ce soit fini.

— Marianne ! fit sévèrement Geneviève,
La vieille servante, confuse, disparut, et Ge-

neviève, malgré sa confiance en la Providence, sans s'étonner et sans blâmer, ne put se défendre de constater, elle aussi, qu'à certaines personnalités, la vie si dure à quelques autres, semblait n'offrir que des sourires.

Placial et Jacques— qui rentraient les chaises du jardin—paraissaient absorbés tous deux dans les réflexions que l'événement du jour faisait naître.

— Un beau bijou... de grand luxe... que se donne là le capitaine ! insinua Jacques entre haut et bas.

— Sera-t-il heureux ? riposta M. Molins d'un air incrédule.

Geneviève et Lucy s'étaient revues sans effusion, sans hostilité ; les terrifiants événements, les morts tragiques du père, du frère, de l'époux ne devaient pas créer entre elles de liens nouveaux. L'égoïsme de l'une n'éprouvait plus que le besoin d'oublier tant de deuils. La charité de l'autre ne pouvait aller au delà de ce qu'elle avait déjà fait... et qui était immense.

L'union prochaine, hantée sur le drame à peine achevé, ne rapprocha pas davantage les deux belles-sœurs dans le fond, mais elle autorisa la prolongation du séjour de Lucy à la Joliette.

Le capitaine Hubert mettait toute la hâte prédite à ses préparatifs et presque chaque soir le retrouvait sur la route de Fontenay-sous-Bois.

Un jour qu'il eut un papier à fournir pour

sa demande officielle, il s'aperçut qu'il ignorait le numéro de l'ancienne maison de Mme Boldini, rue Rougemont, indication nécessaire à donner.

Aller s'en informer à la Joliette, c'était perdre une demi-journée, et il était très-pressé, le brave officier, d'en finir avec les prescriptions légales.

Il eut l'inspiration pour gagner quelques heures, d'aller demander ce détail à Mme Péchu qui lui semblait savoir tout ce qui concernait la famille de ses anciens locataires.

Oh ! oui, elle était au courant de ce qu'il désirait savoir, le pauvre capitaine Hubert, et même d'infiniment plus de choses qu'il n'eût souhaité en apprendre !... car à peine le nom de Mme veuve Boldini prononcé, la loquace amie de Marianne entama un vif aperçu des aventures de Lucy.

— Ah ! cette jolie dame blonde qui était mariée à l'étranger seulement ?... et que la mairie du XIe a mariée ici même... au lit de mort de son mari... mais pas l'Eglise, par exemple... cette petite dame n'aime pas le bon Dieu et se moque des prêtres !...

L'officier effaré, indigné, étendit les mains pour arrêter ce flot d'audacieuses paroles ; mais en même temps, sans en avoir conscience, tant la curiosité passionnée, soulevée par un tel début s'élevait en son cœur, sa bouche prononçait inconsciemment :

— Mon Dieu ! . . . Vous dites ? . . . mariée . . . à l'étranger ? pas par l'Eglise . . .

Mme Péchu prit un air scandalisé.

— Monsieur ne peut pas ignorer cela, puisque monsieur s'intéresse à cette dame ? . . . c'est la fable du quartier depuis un an. Et comment Mme Carvès une personne si comme il faut, n'a-t-elle pas averti monsieur ?

Le capitaine se le demandait au même instant avec une sorte d'irritation subite, comme s'il incombait à Geneviève de servir de tutrice à tous les membres de cette fatale famille Bourgeal.

Mme Péchu soupçonnant qu'on l'écouterait avec intérêt, se lança aussitôt dans un récit diffus, circonstancié, duquel ressortait une lueur douloureuse pour le pauvre prétendant, très-épris, mais très-chrétien.

Il remercia brièvement, le cœur oppressé, et se jeta dans un fiacre pour aller sans désemparer, prendre à la Bastille le premier train de Fontenay.

Il lui fallait la lumière à tout prix.

C'était encore un dimanche, et, de nouveau, tous les amis de Geneviève se groupait autour d'elle. Julienne essayait une partition nouvelle, dont les mélodies fraîches s'égrenaient par les fenêtres ouvertes.

Le docteur Molins lisait sur la terrasse, Jacques arrosait les plates-bandes favorites de Jeannine, et Jeannine jouait avec son chien.

On entendait dans la maison les joyeuses

voix de Francisque et d'Henri dont la mère achevait la toilette.

Elle-même apparaissant au balcon de sa chambre, en costume lilas d'une grâce charmante, plaisanta gaiement sa belle-sœur sur la gravité de son attitude.

Elle était fort gaie Lucy, depuis la demande du capitaine Hubert ; tandis que Geneviève — toujours souffrante et comme frappée aux sources de la vie depuis les tragédies de la Commune — demeurait songeuse, regardant dans le vide sans rien voir.

L'arrivée de l'officier dont la pâleur la frappa, tira la jeune femme de ses méditations.

Lui tendant la main, et lui montrant un siège sous le dôme touffu des platanes, elle ne put s'empêcher de lui demander tout d'abord :

— Qu'avez-vous donc, cher monsieur ?

— Ce que j'ai?... Vous me demandez... vous si bonne chrétienne... vous si soucieuse des convenances... vous me demandez ce que j'ai?...

Il étouffait presque, le pauvre garçon, tant le coup porté par Mme Péchu l'avait brutalement secoué dans sa confiance naïve.

Jamais Lucy n'avait parlé de religion devant lui ; mais jamais non plus il n'eût soupçonné le mépris qu'elle professait pour les croyances catholiques, car l'habitude du monde l'enveloppait de réserve.

La répulsion, le doute, l'âpre curiosité bou-

leversaient ses traits, changeaient sa voix, et ne donnaient aucune clarté à ses paroles.

— Ce que j'ai ?... Ah ! madame, si c'est vrai... pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt.

— Vrai ?... quoi ? interrogea Geneviève stupéfaite

— Que Lucy... que Mme Boldini se soit mariée... à l'étranger ?

— C'est exact, monsieur...

— Et que ce mariage ait été légalisé ?...

— A Paris, oui...

— Sans la participation de l'Eglise ?...

Geneviève baissa la tête et se tut.

L'officier ne respirait plus.

— Parlez ! parlez, madame, je vous en conjure !

— Ce n'est pas à moi de le faire, monsieur ; je vous croyais, d'ailleurs, au courant de toute la vie de Mme Boldini, par votre fiancée elle-même.

Il secoua brusquement la tête.

— Non. Je ne pensais qu'à l'admirer, qu'à le lui dire. Elle ne m'a rien confié.

— Faites appel à sa franchise, alors.

— Mais d'abord, d'abord, un mot ?... sans l'Eglise, dites ?... sans l'Eglise ?

Charitable jusqu'à l'excès, Geneviève répondit doucement :

— La mort n'a pas laissé le temps... à ceux dont la loi venait de légaliser en France le mariage étranger.

Le capitaine eut un geste d'impatience, comme si cette réponse ne lui semblait pas assez catégorique pour l'éclairer.

Se rapprochant et la voix haletante :

— Dites encore, madame ?... Si le temps l'eût permis... le mariage religieux... l'eût-elle accepté ? Est-ce une indifférente... ou une libre penseuse ?... Mais répondez-moi, par pitié !

Cette fois, la charité même ordonnait le silence à Geneviève.

Elle se souvenait trop de la mort d'Antonio, attristée par le cruel refus qu'opposait Lucy de recevoir la bénédiction du prêtre.

Il répétait anxieux et blême :

— Le mariage religieux... l'eût-elle accepté ?

Geneviève releva la tête :

— Demandez-lui à elle-même : la voici.

Lucy s'approchait en effet, d'un pas de reine, l'œil sombre et la physionomie rigide.

Du balcon, ouvert sur le dôme de platane, elle avait entendu là brûlante question de son fiancé, et fière, intrépide, elle apportait la réponse.

En la voyant, le malheureux officier fut saisi d'un trouble douloureux. Sa loyauté indignée, sa croyance profonde se soulevaient contre la femme dont il avait commis la faute de ne point ausculter l'âme autant qu'il détaillait la beauté.

Les situations violentes n'effrayaient pas

l'audacieuse Lucy. Il fallait du reste qu'elle affirmât son empire. Elle était fille de Bourgeal l'exilé "qui ne transigea jamais."

— Vous parliez de moi ? fit-elle avec hauteur.

Et ses yeux superbes semblèrent fouiller jusqu'au cœur du capitaine.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit votre vie ?... toute votre vie, madame ? prononça tristement celui-ci

— M'avez-vous jamais interrogée ?

— Je ne m'en croyais pas le droit : je vous estimais si haut !...

— Est-ce à dire que j'aie descendue d'un degré dans votre précieuse estime ?

— Il serait facile de le remonter, Lucy. J'ai appris... comme on reçoit un coup de masse en pleine figure... votre mariage à Londres, et sa législation à Paris ; et c'est à vous que je demande...

Il s'arrêta, effrayé de ce qui pouvait être répondu,

Une défaillance, trop naturelle, hélas ! lui fit subitement redouter la clarté qu'il sollicitait tout à l'heure. Qu'allait-il apprendre ?... et que ferait-il ?

— Vous me demandez ? fit-elle avec impassibilité.

Mais la faiblesse était passée déjà.

— Je vous demande, si le temps... le temps seul... vous a manqué pour recevoir, sur votre union la sanction de l'église ?

Elle se redressa altière et cassante.

—Le temps, oui... mais, ma volonté surtout, déclara-t-elle d'un ton bref.

Le capitaine Huber tressaillit.

—Et... cette volonté... s'étendrait aussi à la réalisation d'une union ? interrogea-t-il sourdement.

Peut-être.

A peine ce mot impertinent fut-il tombé de ses lèvres, que Lucy, frappée de la contraction subite des traits de son fiancé, se sentit, d'instinct, entrée dans une voie dangereuse.

Prompte à mettre un masque souriant sur sa physionomie impérieuse, elle ajouta d'une voix singulièrement adoucie :

—J'étudierai, s'il le faut, cette grosse question, monsieur, sans qu'il soit indispensable de soumettre davantage mes intentions à un véritable interrogatoire... car, vous me mettez sur la sellette, mon cher capitaine, ni plus ni moins qu'une coupable.

La volte-face habile venait trop tard. Quelque chose— dans l'aveugle confiance de l'officier— venait de se rompre et qui ne pouvait se renouer.

— Ne prenez pas la peine de sonder vos sentiments à cet égard, madame, reprit le capitaine avec dignité : les miens sont invariables.

— Monsieur, vous désireriez savoir si je respecte les usages de l'Eglise ; non, car je ne crois pas à l'Eglise, mais si vous vous adressez

à la femme du monde, je puis subir ce qui vous agréé.

— Souffrez qu'en chrétien convaincu,—dont l'imprudencé se peut encore réparer— je tiéne, madame, à placér à mon foyer une épouse chrétienne, et à donner une mère chrétienne aux enfants que la providence pourrait m'envoyer.

L'accent était ferme, le visage énergique. Une lueur intérieure, plus forte que la passion humaine, la Foi illuminait le front du brave officier.

Il salua très-respectueusement et fit un pas en arrière.

Mme Boldini l'enveloppa d'un regard terrible, où luttaiént l'orgueil et le regret.

La tête se releva plus hautaine, le timbre se fit plus tranchant.

— Heureuse explication ! fit-elle avec une sanglante ironie ; nous aurions fait la contrepartie du mariage de mon frère et de la toute charmante cléricale que vous savez ! Adieu, monsieur !... je ne suis pas de la pâte dont on fait les convertis.

Et saluant aussi, de très haut, elle retourna vers la maison.

Le capitaine ne la rappela pas, ne se précipita pas pour la retenir.

Les spectateurs de cette scène suprême n'essayèrent même pas une protestation. Leur glacial silence, qui froissa Lucy comme une insulte, l'accompagna dans sa retraite.

Lui fallait-il donc admettre — punition raffinée ! — que, dans les questions de croyance, la conscience prime le cœur ?

A peine hors de vue, Lucy mordit son mouchoir pour étouffer une plainte de rage.

Elle pénétra follement dans sa chambre, repoussa ses enfants qui accouraient à sa rencontre, et, la voyant si pâle, voulurent la caresser.

— Laissez-moi ! dit-elle avec violence vous me fatiguez !... Allez vers votre gouvernante, dites-lui de faire mes malles immédiatement : nous partons... Allez !... mais allez donc ! Nous partons, vous dis-je.

— Avec le capitaine Hubert ? dit naïvement le petit Francisque.

— Le capitaine Hubert ?... qu'on ne m'en parle plus jamais !

Les enfants, tout effrayés, disparurent.

Alors, la femme indépendante, saisissant une photographie du fiancé qui venait de rompre avec elle, la réduisit en miettes, tandis que des phrases entrecoupées s'échappaient de ses lèvres blêmes.

— Maison maudite ! ... officier sans parole !... Oh ! il parle de sa conscience !... il parle de sa foi !... C'est donc quelque chose, pour un homme fort, la conscience ?... C'est donc vrai, pour un homme intelligent, la foi ?... Je l'aime... Je le hais !... Je les hais tous !... oui, même cette cléricale étrange, que je ne pouvais ni détester tout à fait, ni aimer réelle-

ment... Elle a triomphé, avec sa " Providence... " sa " punition divine... " sa " main de Dieu " oh !... oui, oui, si c'est sa Providence à laquelle je ne crois pas, qui me frappe, je suis punie... punie... punie...

Elle se renversa sur un fauteuil, levant ses mains crispées sur son front, souffrant dans ses sentiments secrets, ulcérée dans son orgueil, impuissante à venger un abandon cent. fois, mille fois mérité.

La libre pensée, dont elle était si fière, ne la défendait plus contre autrui, ni surtout contre elle-même ; de son indépendance insolente naissait la blessure, dont son cœur de révoltée saignait.

Et vaincue cette fois, des larmes, de vraies larmes de femme atteinte dans l'intime de son être, tombèrent de ses yeux brûlants.

CHAPITRE XXI

Ce projet d'union agité, rompu, le départ de Lucy sans promesse de revoir, sans désir de retour, laissèrent la Joliette sous une impression de malaise, que toute la gaieté de Jeannine, que toute l'activité de Jacques ne parvenaient pas à secouer.

Geneviève, qui dépérissait un peu chaque jour, le ressentait visiblement.

Placial lui-même en semblait atteint, quoiqu'il ne fut que l'hôte intermittent de Fontenay-sous-Bois.

Sa préoccupation prit des proportions assez fortes pour que Geneviève se permit de l'en railler doucement.

—Qu'avez-vous?... Les malades préfèrent-ils les empiriques ou le magnétisme à votre savoir? lui demanda-t-elle un soir en se promenant avec lui sur la terrasse.

— J'ai trop de malades, répondit-il en s'efforçant de sourire; ils n'y mettent pas de discrétion.

— Sont-ils des créanciers insolvables qui menacent l'équilibre de votre budget ?

— Je suis trop riche pour un homme seul. C'est honteux. Je thésaurise !

— Prétendez-vous à l'Académie des sciences ?

— Je ne prétends qu'au bonheur, Geneviève, fit-il d'une voix profonde.

Elle tressaillit.

— Ne l'avez-vous pas ?

— Je l'attends toujours.

— Je vous l'ai offert déjà... autrefois... souvenez-vous ?

— Je me souviens. Mais votre amitié faisait fausse route. Aujourd'hui, comprenez-moi mieux.

— A quoi bon ?

— A réparer, dans la mesure du possible, la cruauté du destin... envers moi... envers vous.

Elle demeura muette.

— J'ai beaucoup souffert, Geneviève; j'ai vécu pour un but austère, sans espérance. Je ne me suis pas plaint. Sachez-moi gré de ceci, ma pauvre cousine: j'ai porté pieusement les deuils que vous portiez.

— Merci, fit-elle très bas.

— Maintenant, j'estime avoir rempli ma tâche d'honnête homme. Il me semble avoir beaucoup de dévouement sans emploi à mettre au service d'une créature éprouvée, respectée,

saintement admirée. Voulez-vous accepter ce dévouement, Geneviève ?

La jeune femme releva sa tête mélancolique, où la beauté, fuyante sous le souffle des chagrins, apparaissait encore comme un souvenir attendri.

Mais le docteur frissonna. Il avait vu déjà ce teint diaphane, ces yeux immenses et ce sourire lassé à ceux qui traînent une incurable blessure.

Sans affectation, sans coquetterie, sans trouble, elle plongea ses yeux francs dans le regard de son cousin.

— Cela est digne de vous, dit-elle d'un accent grave très doux, très ferme. Si je pouvais accepter un dévouement ici-bas ce serait le vôtre.

— Si vous acceptiez ? . . . Vous ne voudriez donc pas ? . . .

— La vie m'a été dure. Je ne la recommencerai pas. Je n'appelle pas un repos prématuré ; — mais s'il venait, et vous savez, Placial, on ne traverse pas certaines douleurs sans y laisser un peu de sa vie — je ne veux pas laisser en arrière de nouvelles douleurs . . . ni me créer de nouveaux déchirements.

— Ah ! . . . vous sentez donc que vous pourriez vous attacher à moi ?

— Je vous ai toujours été attachée. Gardez cette part d'amitié chaude, sans nuages. Mon cœur, trop brutalement froissé, ne fleurira plus.

— Geneviève ? . . . écoutez-moi.

— Ecoutez-moi plutôt, mon ami. Vous m'a-

vez de tout temps enveloppée d'affection pure et agissante. Donnez-m'en une preuve dernière.

— Moi ?

— Ne vous attardez pas à la recherche d'un bonheur que je ne peux donner. La Geneviève d'autrefois, battue des vents, est ensevelie dans une tombe voisine... là, tout près. Celle-ci est son ombre. Et cette ombre espère en vous.

— Je vous appartiens. Parlez.

— Je peux disparaître... bientôt peut-être... peut-être un peu plus tard... Très-tard, je ne le crois pas. Je suis épuisée... la lampe vacille... que Dieu dispose !... Mais Jeannine?... J'entends vous la laisser, mon cousin.

— Vous savez bien que je regarde votre chère enfant comme ma fille.

— Il faut qu'elle le soit tout-à-fait. Il faut que Julienne soit sa mère, comme il faut que Julienne soit votre femme, pour que je puisse, quand il plaira à Dieu, m'en aller en paix.

Elle se tut, anxieuse.

Placial la contemplait tristement.

Lorsque cette voix chère eut laissé tomber les mots décisifs qu'il devinait depuis le début de cet entretien "Il faut que Julienne soit votre femme," son expressive physionomie trahit la suprême lutte du sacrifice prévu qui hésite à s'accomplir et du but nouveau qui s'impose.

— Que me demandez-vous là ? balbutia-t-il.

— Ce que j'ai toujours souhaitée... ce que je vous ai fait souvent entendre.

— Vous savez quelle estime...quelle amitié... je professe pour Mlle Outier ?

— J'y compte.

— Mais pourtant... laissez-moi vous dire encore. .

— Non, mon cousin... vous m'avez comprise. Je mourrai si tranquille !...

— Vous tuez mon dernier rêve.

— J'éveille vos premières joies.

On entendit des voix rieuses. Jeannine arrivait suspendue au bras de Julienne.

Jacques les suivait avec un grand chien dont il faisait l'éducation.

— Julienne, dit vivement Geneviève, je vais te parler comme à une fille majeure, apte à décider de son avenir.

— Comme c'est grave ! répliqua Melle Outier en riant. Mais ce n'est pas aimable. M'appeler "fille majeure" devant le docteur Molins! . . .

Elle riait et elle tremblait un peu, trouvant une expression singulière au visage de Geneviève, et un regard troublé chez Placial.

— Il le sait d'autant mieux, qu'il me demande ta main, Julienne, dit Mme Carvès.

— Ah ! fit l'excellente fille pâlisante, qui se jeta naïvement au cou de son amie. Ah ! Geneviève !... que tu es bonne !

Le docteur lui prit une main, et Jeannine l'entoura de ses petits bras.

— Permets-moi de contribuer à ta dot... tu

sais, j'y ai des droits... hélas!... et à l'établissement de Jacques aussi.

— Ma dot! dit Mlle Outier se dégageant en souriant toujours, je n'avais rien que ton affection... et cela me suffisait. A présent, j'aurai le bonheur... me voilà bien riche!

— Et moi, j'ai le travail: fameuse richesse aussi, allez! dit le boiteux.

— Ah! pauvres amis! reprit Geneviève en enveloppant Julienne et Jacques dans un même regard tendre; Dieu m'est témoin que je souffre de n'avoir pu réparer... Au moins, que cette maison soit la vôtre à tous deux... et toujours.

— Je le veux bien, certes, je le veux bien, déclara Julienne.

— Accepté! fit Jacques joyeusement.

— Accepté, dit sérieusement le docteur; pour un peu plus tard, toutefois. Aujourd'hui, je demanderai à Mlle Outier, qui veut bien se charger d'un travailleur, d'un rêveur, d'un distrait, d'un maussade compagnon d'existence, tel que moi, de l'emmener d'abord quelque part, au loin, au calme, où les malades lui laisseront quelque répit... où s'effaceront tous les douloureux souvenirs... Voulez-vous, mademoiselle, que j'aie cette action de grâce de plus à vous devoir?

— Un voyage?... si je le veux? c'est un extrême plaisir que vous m'offrez là, docteur!

Et, candidement, elle était heureuse, croyant lui rendre service déjà en l'arrachant à son travail.

— Soit, dit Geneviève en réunissant leurs mains dans les siennes ; seulement, vous ne vous attarderez pas trop, n'est-ce pas, dans cet heureux voyage ?

Son regard, attaché sur Placial, commentait éloquemment cette prière.

Julienne, pour toute réponse, l'embrassa.

Le docteur Molins seul comprit le suprême appel de cette âme lassée, qui voulait laisser Jeannine à leurs fidèles mains en sentant venir, avec le repos, la récompense infinie.

FIN